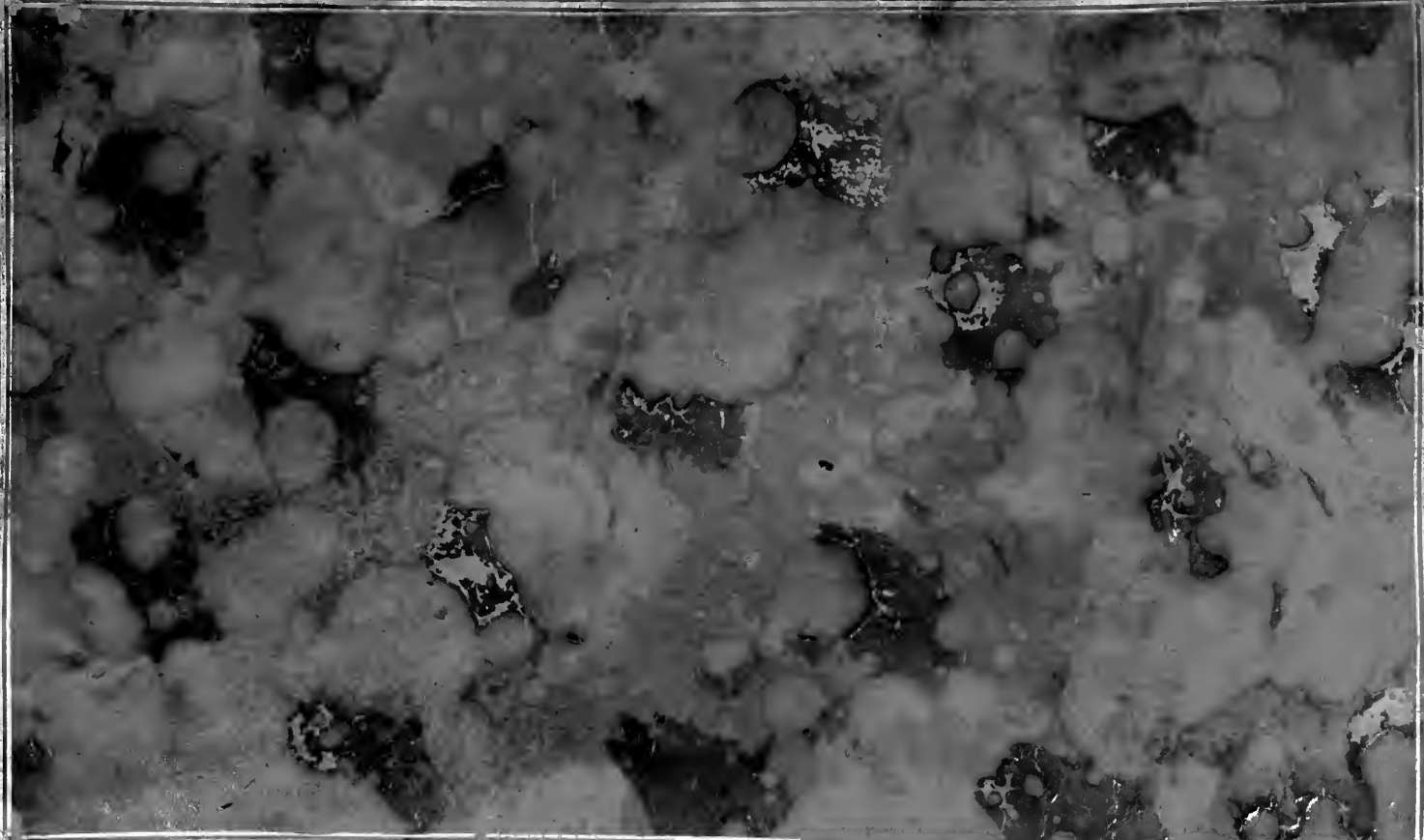
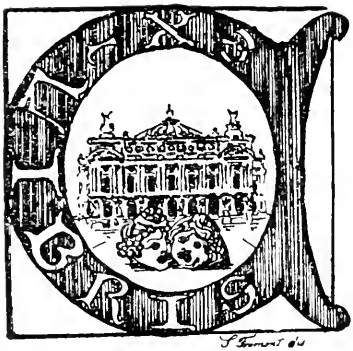




HISTOIRE
UNIVERSELLE
DES
THÉÂTRES
DE TOUTES LES NATIONS,

Depuis THESPIS *jusqu'à nos jours*;

Par une Société de Gens de Lettres.

Dédiée à MONSIEUR, Frère du Roi.

TOME III. Ire PARTIE.

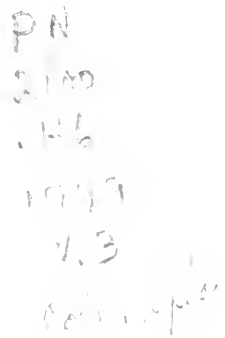
A PARIS,

Chez { LES AUTEURS, rue Ticquetonne, la seconde porte cochère à gauche en entrant par la rue Montmartre.
La Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto



http://www.archive.org/details/histoireuniverse03coup

HISTOIRE
UNIVERSELLE
DES
THÉÂTRES.

PREMIÈRE PARTIE
du troiſième Volume.

LA Comédie eſt l'imitation des mœurs miſe en action, & cette action a pour baſe les défauts qui ne ſont ni aſſez affligeans pour exciter la compaſſion, ni aſſez révoltans pour donner de la haîne, ni aſſez dangereux pour inſpirer de l'effroi. Ces défauts ſont rire ou ſourire, ſelon la manière dont elle les préſente, & voilà ſes moyens; le ſpectateur à qui elle en offre le tableau, s'en amuſe & ſe cor-

rige, voilà sa fin, *castigat ridendo mores*, & peut-être en cela est-elle préférable à la Tragédie qui malgré la sublimité de sa morale, ne produit pas sur nous une impression aussi forte que la crainte d'un ridicule ; autant on aime à s'en amuser dans son semblable, autant on serait fâché d'y donner prise, & la pudeur sur cet article est poussée si loin, que l'on en rougirait plutôt que l'on ne rougit d'un vice. Mais revenons à la Comédie que dans ses commencemens on ne trouvera pas telle que nous venons de la définir, & qu'il faut regarder comme un enfant qui sort du berceau, comme un diamant brute qui ne commence à briller que de l'instant où l'Artiste dévelope la lumière qu'il renferme dans son sein.

ORIGINE DE LA COMÉDIE.

LES Mégariens, les Doriens & les Athéniens se sont disputé l'honneur d'avoir inventé la Comédie, & cette dispute ne roule que sur une étymologie de mots qui, selon nous, ne prouve rien ni pour les uns ni pour les autres.

„ Les Doriens, dit l'Abbé Vatri dans les *Mémoires de Littérature, Tome XVI*, les Doriens, en particulier les Mégariens, soit ceux de la Do-

ride, soit ceux de la Sicile, fondaient leurs prétentions sur le nom même de *Dramatique* : car, disaient-ils, ce n'est que parmi nous que δρᾶν signifie agir & faire : ainsi comme les premières Poésies, & la Poésie héroïque sur-tout, reçurent le nom de ποίημα & de πόησις qui ne signifient à la lettre qu'invention & ouvrage, nous Doriens, nous avons donné le nom de *Drame* qui signifie à-peu-près la même chose, à l'espèce de Poésie qui avait cours parmi nous & qui se répandit dans la suite chez les autres peuples.

Ils s'appuyaient encore sur une pareille raison pour révendiquer la Comédie en particulier. Les Athéniens appellent les Bourgs & les Villages δῆμοι, au lieu que le terme κῶμαι nous est propre : or c'est de ce mot que la Comédie a tiré son nom, parce que les Comédiens n'étant pas reçus dans les Villes, allaient jouer dans les Bourgs.

Suivant cette étymologie, le mot *Comédie* signifierait la Chanson du Bourg & du Village ; mais c'est de quoi ne convenaient pas les Athéniens qui dérivaient ce mot du verbe κωμαζω qui veut dire aller en masque par les rues en chantant & en dansant, aller faire l'amour, aller rendre visite à Comus le Dieu des festins. De plus, ces mêmes Athéniens pouvaient citer en leur faveur plusieurs traditions qui régnaient dans la Grèce & qui leur attribuaient l'invention des Pièces de Théâtre,

invention prise du bouc immolé à Bachus par les Payſans d'Icarie, Bourg de l'Attique. (*Voyez le premier Volume, pag.* 186, *ſeconde partie.*) Ces traditions ajoutaient que ce ne fut qu'à l'imitation des Icariens que de ſemblables ſacrifices eurent lieu chez les différens peuples de la Grèce. En effet, Suſarion & Theſpis qui étaient d'Icarie, ſont plus anciens qu'aucun autre Poète, ſoit Tragique, ſoit Comique, & ont vécu avant Epicharme que les Siciliens voulaient faire paſſer pour l'inventeur de la Comédie «.

La différence de ces étymologies & de ces opinions prouve que les Grecs ne ſavaient pas eux-mêmes avec certitude l'hiſtoire de leur Poéſie dramatique, & que ce qu'ils nous en diſent n'eſt fondé que ſur des conjectures plus ou moins apparentes. Cette *Poéſie* était *iambique* ou *phallique*. L'*iambique* était mordante à l'excès, & c'était en vers *iambes* que les Poètes ſe lançaient mutuellement les traits les plus piquans. Pour s'en former une idée, il ne faut que ſe rappeller ceux d'Archiloque & d'Hypponax. Le beau-père du premier fut tellement affecté des *iambes* que ſon gendre avait faits contre lui, qu'il prit le parti de ſe pendre, & Hypponax inſpira le même déſeſpoir à deux Statuaires qui avaient expoſé en public une ſtatue qui le repréſentait en ridicule. A l'égard des *Phalliques*, il ſuffit de dire que tout

ce qui portait ce nom, ſoit vers, ſoit fêtes, ſoit proceſſions, était d'une indécence, d'une obſcénité qui ne permet aucun détail. (*Voyez Diodore de Sicile.*)

De tout cela il réſulte que la Comédie dut ſa naiſſance aux Poëmes informes qui ſe chantaient à l'occaſion des récoltes & ſur-tout des vendanges. Ces Poëmes, ou plutôt ces Farces étaient compoſées & jouées ſur-le-champ par des Payſans ivres, mais bientôt ils furent remplacés par des Poëtes de profeſſion qui allaient réciter leurs productions de village en village : on les faiſait aſſeoir au feſtin, on les y couronnait, & preſque toujours on leur faiſait préſent d'un outre de vin nouveau. Mais leur licence effrénée obligea long-tems les Magiſtrats de leur défendre l'entrée des Villes, & cette défenſe ſubſiſta malgré la réputation de pluſieurs Auteurs qui ſe diſtinguèrent, ſoit par des *iambes* de la plus grande force, ſoit par des *phalliques* que l'on chantait publiquement dans toutes les Fêtes de la Grèce. Il paraît par les marbres d'Arondel que le plus célèbre de ces Auteurs fleurit vers le tems de Piſiſtrate, & ce fut Suſarion en l'honneur duquel on établit un combat & des prix.

Après lui parurent Epicharme & Phormis, Poëtes Siciliens auxquels ſuccéda Crates qui éleva la *Comédie* ſur un Théâtre plus décent & lui donna

un ordre plus régulier. Il la forma sur le modèle de la Tragédie inventée par Eschyle, ou pour mieux dire, sur le *Margitès*, Poëme Satyrique d'Homère, & c'est-là proprement l'époque de la naissance de la *Comédie* Grecque qui date du siècle de Périclès.

Alors, soit que l'on crût que ce Spectacle pourrait contribuer à la réformation des Mœurs, soit que ce ne fût que pour amuser le peuple, le Magistrat accorda le Chœur à la *Comédie*, c'est-à-dire qu'il fit les frais de la représentation que l'on mesura sur ceux de la Tragédie qui depuis long-tems était jouée avec beaucoup de pompe & de magnificence. La musique, les habits, les décorations, les machines, tout fut employé pour la Comédie, mais en même-tems les Auteurs eurent grand soin de lui conserver ses deux anciens caractères, & non-seulement ils exposèrent les sots & les vicieux à la risée du peuple, mais ils s'acharnèrent contre les plus honnêtes gens de la République. Personne ne fut exempt de leurs médisances, ni même de leurs calomnies, & l'indécence sur cet article fut portée à son comble. Ce fut-là ce que l'on appelle la *Comédie ancienne* dont Aristophane nous fournira des modèles, & qui subsista jusqu'au tems ou Alcibiade gouverna les Athéniens. Lui-même se trouva très-maltraité dans une des Comédies d'Eupolis, &

delà, cette loi qui défendit aux Auteurs non-seulement de parler mal d'aucun homme vivant, mais même de le nommer par son nom.

Quin etiam lex
Pœnaque lata, malo quæ nollet carmine quemquam
Describi. (HORAT. Liv. 2, Epist. 1.)

Mais ni la malignité des Poètes, ni celle des Spectateurs ne perdit rien à cette défense, & la ressemblance des masques, des vêtemens, de l'action, désignèrent si bien les personnages, qu'on les nommait en les voyant. Telle fut la *Comédie moyenne* où l'Auteur n'ayant plus à craindre le reproche de la personnalité, n'en était que plus hardi dans ses insultes. Aristophane triompha plusieurs fois dans ce genre, & nous ne craindrons pas de dire que ce fut à la honte des Athéniens. En repaissant leur malice par la noirceur de ses portraits, l'Ecrivain ménageait à leur vanité le plaisir d'en deviner les modèles, & ce talent prouve peut-être moins d'esprit, qu'il ne décèle de fiel dans le caractère. Aristophane a fait voir qu'il pouvait aspirer à des succès plus estimables : a-t-il été entraîné par la multitude des méchans ? a-t-il été séduit par le titre spécieux de censeur public ?

Ce titre finit par devenir odieux, & les Magistrats s'étant apperçus que dans la *Comédie moyenne*, les Poètes n'avaient fait qu'éluder la

loi qui défendait de nommer, ils en portèrent une seconde qui banniſſant du Théâtre toute imitation perſonnelle, borna la *Comédie* à la peinture générale des Mœurs. Ce changement arriva un peu avant le règne d'Alexandre, & dès-lors la *Comédie nouvelle* prit la forme honnête qu'elle a conſervée depuis. Ménandre lui prêta toutes les graces de ſon ſtyle, & la lecture du peu de morceaux qui nous reſtent de cet Auteur, fera ſentir à quel point on doit regretter la perte de ſes ouvrages.

Cependant la *Comédie honnête* ne put ſuffire au peuple, il lui fallut des Bouffons, & on lit dans Ariſtote que de ſon tems la coutume de chanter publiquement des vers *Phalliques* ſubſiſtait encore dans pluſieurs Villes. Du nombre de ces Pièces libres furent les *Mimes* dont nous avons parlé, & dont les perſonnages pris de la condition la plus vile, ſe permettaient tout-à-la-fois & la médiſance & l'obſcénité; les *Dicélies* dont les Acteurs appellés *Dicéliſtes*, jouaient des Scènes ſi libres, que les Sicyoniens leur avaient donné le nom de *Phallophores :* c'était celui des Miniſtres des *Orgies*, Prêtres licentieux qui portaient le *Phallus* dans les Fêtes Bachiques. Ils couraient les rues, barbouillés de lie de vin, couronnés de lierre & chantant en l'honneur du Dieu, des Cantiques dignes de leurs fonctions.

Le *Phallus* était cette figure dont on s'eſt ſervi pour caractériſer le Dieu des jardins, & que les Prêtres de Bachus avaient empruntée des Fêtes d'Oſiris dont elle était le principal ornement. A l'imitation des Egyptiens, les *Bramins* la portent encore en proceſſion, & d'après nos idées de bienſéance, dit M. de Voltaire, nous devons penſer qu'une cérémonie qui nous paraît ſi infâme, n'a été inventée que par la débauche. Mais, ajoute-t-il, il n'eſt guère croyable que la dépravation des Mœurs ait jamais chez aucun peuple établi des Cérémonies Religieuſes. Il eſt probable au contraire que cette coutume fut introduite dans des tems de ſimplicité, & qu'on ne penſa d'abord qu'à honorer la Divinité dans le ſymbole de la vie qu'elle nous a donnée; une telle cérémonie a dû enſuite inſpirer la licence à la jeuneſſe & paraître ridicule aux eſprits ſages dans des tems plus rafinés, plus corrompus & plus éclairés; mais l'ancien uſage a ſubſiſté malgré les abus, & il n'y a guère de peuple qui n'ait conſervé quelque cérémonie qu'on ne peut ni aprouver ni abolir.

Les *Orgies* dans leſquelles ce *Phallus* était porté, s'appellaient *Fêtes Phalliques* & voici quelle fut la cauſe de leur établiſſement. Un certain Pégaſe habitant d'Eleuthère, fut couvert de ridicule par les Athéniens pour avoir introduit chez

eux des images de Bachus : peu de tems après ils furent frappés d'une maladie épidémique qu'ils regardèrent comme une punition de l'injure qu'ils avaient faite au Dieu : auſſi-tôt ils envoyèrent conſulter ſon Oracle, tant pour découvrir un remède à leurs maux, que pour réparer le crime qu'ils avaient commis. L'Oracle répondit que la Ville devait recevoir Bachus avec la plus grande pompe, & cet ordre fut exécuté. On attacha aux Thyrſes des repréſentations des parties malades pour marquer que c'était au Dieu qu'on en devait la guériſon, & cette Fête fut renouvellée tous les ans.

Les Grecs avaient auſſi des *Magodies*, autre genre de farces dont il eſt fait mention dans Athénée. Les *Magodes*, dit-il, uſent des tymbales, s'habillent en femmes, en jouent les rôles, ainſi que ceux de débauchés & d'hommes ivres, & font toutes ſortes de geſtes laſcifs & deshonnêtes. Suivant Heſychius, ces *Magodes* étaient des eſpèces de *Pantomimes* qui ſans parler, exécutaient différens rôles par des danſes ſeules.

Enfin il exiſtait encore chez les Anciens une eſpèce de Drame qui tenait de la Comédie & de la Tragédie. On l'appellait *Hilarodie*, ou *Hilarotragédie*.

La Tragédie exigeait non-ſeulement que ſes perſonnages fuſſent des Héros ou des Princes,

mais il était encore néceſſaire quelle roulât ſur quelque grand malheur, & ſoit que la cataſtrophe en fût heureuſe ou funeſte, elle devait toujours exciter la terreur & la pitié. *L'Hilarodie* au contraire amenait bien les mêmes perſonnages ſur la Scène, mais ſes ſujets devaient être gais, conſéquemment c'était une eſpèce de Comédie, puiſqu'elle avait pour but d'amuſer les Spectateurs.

Il y a apparence que les fables *Rhintoniques* dont parle Donat dans ſa préface ſur les Comédies de Térence, étaient des Pièces à-peu-près ſemblables aux *Hilarodies*. On les nommait *Rhintoniques* du nom de leur Auteur *Rhinton*. Athénée cite de ce Poète une Pièce intitulée *Amphytrion*, qui pourrait bien avoir été l'original d'après lequel Plaute a compoſé le ſien. Cet *Amphytrion* a tous les caractères de l'*Hilarodie*.

Scaliger prétend que l'*Hilarodie* & l'*Hilarotragédie* ſont la même choſe; d'autres ont cru que l'*Hilarotragédie* était à-peu-près ce que nous appellons *Tragi-Comédie*, ou une Tragédie dont la cataſtrophe eſt heureuſe & fait paſſer le Héros d'un état malheureux à un état fortuné. D'autres enfin croient que c'était un mélange de tragique & de comique, de choſes ſérieuſes & ridicules; mais en général nous ne ſommes pas aſſez inſtruits des caractères diſtinctifs de toutes ces ſortes

de Drames anciens, pour en marquer les rapports & les différences.

POÈTES COMIQUES

Qui ont précédé Ariſtophane, ou qui ont vécu de ſon tems.

SUSARION.

SUSARION né à Mégare paſſe pour le plus ancien Poète comique. Il était fils de Philinus & vivait long-tems avant Epicharme, vers le tems de Piſiſtrate. Nous avons dit plus haut que ce fut lui qui mérita le premier que l'on établît des Prix de Poéſie. Il avait épouſé une femme très-méchante, & dans une des Fêtes de Bachus il monta ſur le Théâtre pour en inſtruire le peuple auquel il dit que c'était un mal ſans remède. On a traduit en latin les quatre vers qu'il débita ſur ce ſujet.

Audite, populus. Suſarion hæc dicit,
Filius Philini Megarenſis Tripodiſcius :
Malum ſunt mulieres, ſed tamen, ô, populares,
Non eſt domum invenire ſine malo.

ÉPICHARME.

Epicharme était de Syracuſe, ſelon Suidas, & de Mégare ſelon d'autres, raiſon pour laquelle

Ariſtote & Horace l'appellent indifféremment le *Sicilien*. Cependant quelques Auteurs le font naître à Samos, & d'autres dans l'Ile de Cô : ils ajoutent qu'il accompagna Cadmus en Sicile, lorſque ce Prince s'y retira.

Il eut pour père Chymarus & pour mère Sicida. Ariſtote & Pline lui attribuent l'invention de deux lettres Grecques, ſavoir, le Θ, & le Φ. Plutarque rapporte qu'un jour il lui échapa des propos indécens devant la femme d'Hiéron Tyran de Sicile, & qu'il en fut puni très-ſévèrement. Il compoſa pluſieurs Comédies dont l'Antiquité faiſait le plus grand cas, & ſi l'on en croit Horace, Plaute l'a imité dans la compoſition de toutes ſes Pièces. Platon même, ſelon Alcinus, lui avait dérobé ſes plus belles penſées. Il vécut vers la 70^e^. Olympiade, & Lucien aſſure qu'il mourut âgé de 97 ans. Son fils Dindlochus ou Dinolochus, fut Poète comme lui, & compoſa 14 Comédies très-eſtimées.

CHIONIDES.

Il naquit à Athènes & fut contemporain d'Epicharme. On le regarde comme le premier Poète de la *Comédie ancienne*, & parmi ſes Pièces on cite le *Héros*, les *Mendians*, les *Perſes*.

PHORMUS.

Phormus ou Phormis était de Syracuſe & vécut auſſi du tems d'Epicharme. Il fut l'ami de Gélon,

Tyran de Sicile, & Directeur des études de ſes fils. Il introduiſit ſur le Théâtre une ſorte d'habit nouveau qui tombait juſques ſur les talons.

MAGNÈS.

Magnès était Icarien, ſelon les uns, & Athénien ſelon les autres. Tout jeune encore, on le comparait à Epicharme déja vieux. Il préféra le mode Lydien dans ſes Ouvrages, & n'employa pour ainſi dire que celui-là. On prétend qu'il imitait la voix de preſque tous les animaux & particulièrement le cri des poules & le croaſſement des grenouilles. Il compoſa 9 Comédies au nombre deſquelles on cite les *Ornithes*, les *Lydiens* & les *Moucherons*. Il mourut dans la plus grande vieilleſſe.

LYCUS ET AMEPSIAS.

On les compte parmi les Poètes de *l'ancienne Comédie*, mais leurs ouvrages furent peu eſtimés, & Ariſtophane ne les a point épargnés. Il les regardait comme des Auteurs froids & ineptes. Suidas & Diogène Laerce en font mention. Ils vivaient vers la 86^e^. *Olympiade*. On prétend qu'Amepſias avait compoſé une Comédie dont Socrate était le ſujet.

PHRYNIQUE.

Il fut Poète de l'*ancienne Comédie* & contemporain de Lycus : on l'appellait *l'Etranger*, parce qu'ordinairement

dinairement il disait dans ses Pièces beaucoup de choses étrangères au sujet. On lit dans Suidas qu'il fut nommé Général des Athéniens & qu'il livra son armée au Commandant de la flotte Lacédémonienne, bien qu'Alcibiade eût intercepté & envoyé ses lettres à Athènes.

ANTIPHANÈS.

Il excella dans l'*ancienne Comédie* & y employa une sorte de vers auxquels il donna son nom. Il y a eu un autre Antiphanès, mais postérieur à celui-ci, & que l'on compte parmi les Poètes de la *Comédie moyenne :* il naquit vers la 93^e^. *Olympiade*, à Smyrne, selon quelques-uns, & dans l'Ile de Rhodes, selon quelques autres. Ses parens étaient esclaves, & son père s'appellait Démophanès, sa mère Œnoès. Quelques Auteurs prétendent qu'il composa 365 Comédies, d'autres 290, & qu'il ne fut victorieux que 13 fois. On ajoute qu'il mourut dans l'Ile de Chio, âgé de 75 ans, & que ses os furent portés à Athènes. Il laissa un fils nommé Stéphanus qui fut aussi Poète Comique & dont les Pièces étaient estimées.

APOLLOPHANÈS.

Il était Athénien & Poète de l'*ancienne Comédie*. Suidas met au nombre de ses Pièces,

Daulis, *Iphigéron*, les *Crétois*, *Danaé* & les *Centaures*.

Il eut pour contemporain Cratès qui se rendit célèbre par trois Pièces intitulées, le *Trésor*, *Ornithès*, *Phyllagire*. Aristote le met au nombre des premiers Poètes Athéniens de ce tems-là. Il en exista un autre du même nom, qui composa sept Comédies.

PLATON ET CRATINUS.

Ces deux Poètes naquirent à Athènes dans la même année. Athénée & plusieurs autres Ecrivains vantent beaucoup la richesse de style du premier. Le second était fils de Callimède & fut Auteur de 21 Comédies dont 9 furent couronnées. On prétend qu'il mit au Théâtre la première Pièce satyrique, & que dans toutes celles qui sortirent de sa plume, il se distingua par la touche la plus ferme & la plus hardie. Il mourut vers la 87^e^. *Olympiade*, de chagrin, dit-on, d'avoir vu renverser un vase rempli de vin. Il l'aimait au point que dans plusieurs de ses Ouvrages il a répété que sans le vin il était impossible de devenir Poète. Aristophane lui reproche ce défaut dans sa Comédie des *Chevaliers*.

DIOCLÈS.

Dioclès était d'Athènes ou de Phlia. Il inventa une espèce d'harmonie qu'il produisait avec des

vaſes de terre cuite, de différente grandeur, & que l'on frappait avec de petits bâtons. Athénée & Suidas lui attribuent les *Abeilles*, les *Bachantes*, les *Songes* & *Thaloſſa*. C'était le nom d'une Courtiſanne. Il fut ſuivi de Phillylius & de Sannirion, tous deux Athéniens. Suidas fait mention de pluſieurs de leurs Pièces.

PHILONIDÈS.

Il était né à Malthe, & avant de travailler pour le Théâtre, il avait été *Foulon*. Ariſtophane prétend que ſes Ouvrages ſe reſſentaient de ſon premier état, & lorſque l'on voulait déſigner de mauvais Auteurs, on diſait, *plus ignares que Philonidès le Malthois*. Cependant ſes Pièces lui acquirent de la célébrité, & malgré la rudeſſe de ſa compoſition, il attachait par des idées originales. On lit dans quelques Hiſtoriens qu'il avait fait le voyage de Corinthe par amour pour la Courtiſanne Laïs. Il vécut vers la 90^e^. *Olympiade*. Suidas & Athénée parlent de ſon fils Nicocharès qui fut contemporain d'Ariſtophane, & dont les Pièces furent très-eſtimées.

TIMOCRÉON.

Dans le même tems à-peu-près, vécut Timocréon né dans l'Ile de Rhodes. Selon Athénée, il commença par être athlète & remporta le prix du Pentathle. Il eut querelle avec Thémiſtocle & le

Poète Simonide contre lesquels il composa des Comédies; le premier le fit exiler, mais l'ayant été lui-même, Timocréon l'invectiva de nouveau dans ses Pièces & n'en fut point puni. Son épitaphe dont nous donnons la traduction latine, prouve qu'il était gourmand, ivrogne, grand parleur & grand mangeur.

Multa bibens, & multa vorans, mala multaque dicens
Ipse viris, jaceo Timocreon Rhodius.

EUPOLIS.

Eupolis né à Athènes, vivait vers la 88e. *Olympiade*, sous le gouvernement d'Apollodore. A dix-sept ans, il avait fait 17 Pièces & remporté 7 couronnes. Son style ressemblait beaucoup à celui de Cratinus qu'il avait pris pour modèle. On lui attribue les *Egéens*, les *Androgines* ou *Hermaphrodites*, le *Flatteur*, &c..... Hépheſtien & Lucien font le plus grand éloge d'une autre de ses Comédies intitulée les *Baptes*. C'était le nom des Prêtres de Cotitto Déesse du Plaisir chez les Athéniens. On célébrait ses Fêtes la nuit par des danses & par toutes sortes de débauches. Platon parle aussi de cette Pièce dans son Historique sur la mort du même Poète. Nous savons, dit-il, qu'Eupolis fut jetté à la mer par les *Baptes*, pour avoir dépeint leur dévotion dans une Comédie.

Marcus Tullius prétend, dans ses Epîtres, que

cet Auteur y fut précipité par Alcibiade avec lequel il faisait route vers la Sicile, mais Crastothènes le nie formellement & cite d'Eupolis des Pièces postérieures à ce voyage. D'autres Auteurs assurent qu'il subit en effet cette punition par l'ordre de ce même Alcibiade contre lequel il avait écrit, & qu'il fut assez heureux pour se sauver après avoir lutté long-tems contre les flots. Elien appuie cette conjecture & y joint l'anecdote suivante. » Le Poète Augéas avait fait présent à Eupolis d'un chien de la race des dogues & d'une espèce merveilleuse, présent qu'Eupolis agréa beaucoup & qu'il crut reconnaître suffisamment en accordant le nom d'ami à Augéas. Ce chien devint si fidèle à son Maître, qu'un jour ayant vu Ephialtes son esclave, lui dérober ses Tablettes, il se jetta sur lui & le mit en pièces. Eupolis étant mort à Egina, Ile de la mer Egée, & y étant enterré, son chien, après avoir gémi long-tems sur son tombeau, y périt consumé de douleur. De-là cet endroit fut appellé *le deuil du chien*, *canis luctus*.

Dans le même tems, on vit fleurir Théophilus contemporain d'Euripide & qui composa plusieurs Comédies parmi lesquelles Suidas & Athénée citent le *Médecin d'Epidaure*, la *Pancratie*, la *Béotie*, *Néoptolême*, les *Prétides* filles de Prétus Roi des Argiens : elles s'imaginaient avoir été changées en vaches depuis qu'elles avaient osé se dire plus

belles que Junon. On les nommait *Lyſippe*, *Iphianaſſe* & *Iphinoé*.

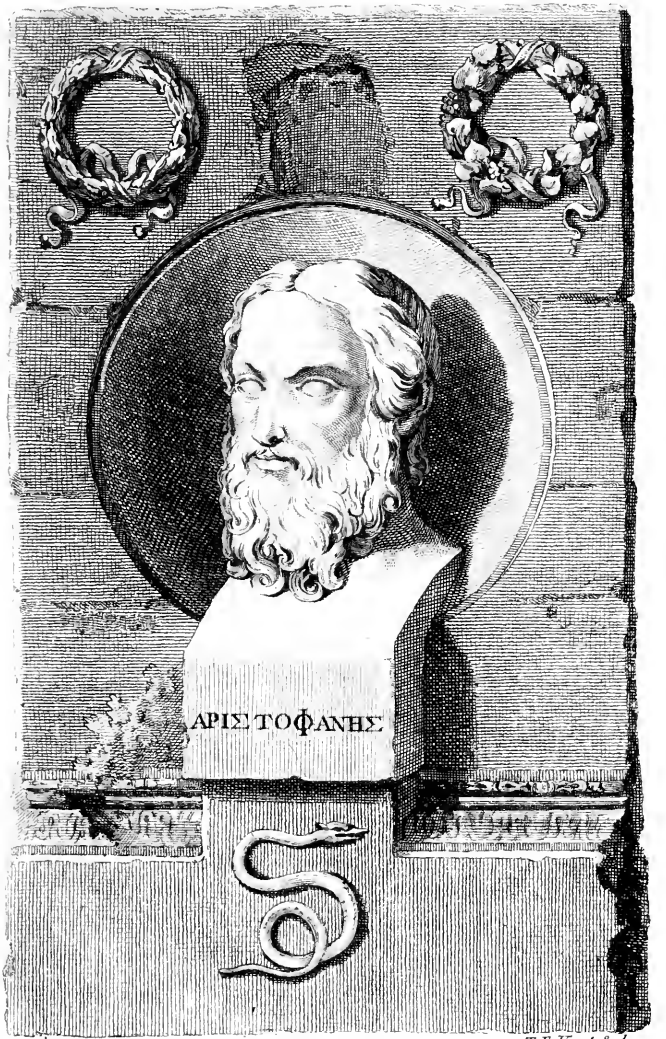
L'Hiſtoire parle auſſi de Théognète Theſſalien & Auteur de pluſieurs Pièces. On cite de lui *Philargyre* & le *Centaure*. Il eut pour contemporain Evagès né dans l'Ile d'Hydrée ſituée devant Trésène. De Paſteur qu'il était, il devint Poète Comique, & plein d'ineptie pour tous les autres Arts, ſelon Stéphanus, il acquit de la célébrité au Théâtre.

ARISTOPHANE.

Selon quelques Auteurs, il était Athénien, fils de Philippus & de la Tribu *Pandion*. D'autres diſent qu'il était Eginette, d'autres enfin prétendent qu'il était Rhodien. Pour lui, il ſe diſait du Bourg Cydathénien, & malgré ſes ennemis, il fut déclaré Citoyen d'Athènes. On prétend que ce fut une faveur de ſes Juges, faveur qu'il dut à un bon mot qu'Homère fait dire à Télémaque dans ſon *Odyſſée*, & que le Poète s'appliqua en défendant ſa cauſe.

Je ſuis fils de Philippe, à ce que dit ma mère,
Pour moi, je n'en ſais rien. Qui ſait quel eſt ſon père?

Il floriſſait dans la 85^e^. Olympiade, 437 ans avant notre Ere, & de la fondation de Rome 317. C'était le ſiècle des grands hommes de la Grèce, particulièrement de Socrate & d'Euripide auxquels



J.D. Dugourc del. T.F. Vinet Sculp.

ARISTOPHANE.

il survécut. Dès son enfance, il donna des indices certains qu'il surpasserait tous les Poètes de son tems, & dans la suite, il ne prit la plume que pour s'en servir contre les Athéniens les plus distingués. Dans sa Pièce des *Chevaliers*, il se déchaîna vivement contre Cléon qui alors Tribun du peuple, écrasait la République du poids de son autorité. Ce Cléon était tellement redouté, qu'aucun Acteur n'osa le jouer; Aristophane s'en chargea, quoiqu'il ne montât jamais sur la scène, & le lendemain il fut condamné à une amende de cinq talens : mais cette punition ne lui ôta rien de sa hardiesse, on en jugera par l'extrait de ses Pièces.

Callistrate & Philomède étaient ses Acteurs ordinaires. Le premier mettait au Théâtre les Pièces qui ne regardaient pas directement l'Etat & les Particuliers, telles que le *Plutus*; le second jouait celles qui peignaient les Athéniens présens.

Ceux-ci conçurent pour Aristophane une si grande estime, que par un décret public ils lui décernèrent une couronne faite d'une branche de l'olivier sacré déposé dans la Citadelle.

Il eut trois fils : Nicostrate, Araros & Philippe. Le second fit quelques Pièces de Théâtre, mais sans goût, sans chaleur, sans génie. Le mot *plus froid qu'Araros* était passé en proverbe.

Selon quelques Historiens, Aristophane composa 54 Comédies, & 44, selon d'autres. Il n'en

eſt reſté que 11. La réputation de leur Auteur s'était ſi fort étendue, même de ſon vivant, que le premier ſoin du Roi de Perſe en arrivant en Grèce, ce fut de demander où était le Poète de la Comédie ; c'était Ariſtophane qu'il déſignait. Il mourut à Athènes, & voici la traduction de l'épitaphe que l'on grava ſur ſon tombeau.

Quærentes Templum, Charites, quod non cadat unquam,
Invenere animam Vatis Ariſtophanis.

» Les Grâces cherchant un Temple qui ne dût jamais périr, trouvèrent l'eſprit du Poète Ariſtophane«.

Il nous a été impoſſible de recueillir d'autres particularités ſur ſa vie, mais on a beaucoup parlé de ce qui nous reſte de ſes Ouvrages, & avant d'en donner l'analyſe, nous croyons qu'il eſt néceſſaire de jetter un coup-d'œil ſur les divers jugemens qui en ont été portés. Les Enthouſiaſtes & les Critiques doivent être également ſuſpects au Lecteur, mais un peu d'attention fait bientôt appercevoir ce qui eſt porté à l'excès dans les uns ou dans les autres, & ce n'eſt qu'en liſant le *pour* & le *contre*, que l'on peut apprécier un Ecrivain à ſa juſte valeur.

» Ariſtophane, dit le P. Rapin, n'eſt point exact dans l'ordonnance de ſes Fables, ſes fictions ne ſont pas vraiſemblables. Il joue les gens groſſièrement & trop à découvert. Socrate qu'il raille ſi fort dans ſes Comédies, avait un ton de raillerie

plus délicat que lui & il n'était pas si effronté. Il est vrai qu'Aristophane écrivait encore dans le désordre & dans la licence de la *vieille Comédie*, & qu'il avait reconnu l'humeur du peuple d'Athènes qui se choquait aisément du mérite des gens extraordinaires dont il plaisantait. Mais la trop grande envie qu'il avait de plaire à ce peuple en jouant les honnêtes gens, le rendit lui-même mal-honnête homme & gâta un peu le génie qu'il avait de railler, par ses manières rudes & outrées. Après tout, il ne faisait souvent le plaisant que par des goinfreries. Ce ragoût composé de 76 syllabes dans la dernière scène de la Comédie des *Harangueuses*, ne serait pas du goût de notre siècle. Son langage est quelquefois obscur, embarrassé, bas, trivial, & ses allusions fréquentes de mots, ses contradictions de termes opposés les uns aux autres, ses mêlanges de style, du tragique & du comique, du sérieux & du bouffon, du grave & du familier, sont fades. Ses plaisanteries, à les examiner de près, sont souvent fausses «.

Qu'après avoir lu ce morceau, on ouvre la Préface de Mlle le Fébvre, depuis Madame Dacier, & l'on verra qu'Aristophane y est traité d'une manière absolument opposée.

» Jamais homme, dit-elle, n'a eu plus de finesse que lui pour trouver le ridicule, ni un tour plus ingénieux pour le faire paraître. Sa critique est

naturelle & aiſée, & ce qui ſe trouve fort rarement, il conſerve beaucoup de délicateſſe dans une grande fertilité. En un mot, l'eſprit Attique que les Anciens ont tant vanté, paraît plus dans Ariſtophane que dans aucun autre Auteur que je connaiſſe de l'Antiquité. Mais ce qu'on doit le plus admirer en lui, c'eſt qu'il eſt toujours ſi bien le maître des matières qu'il traite, que ſans ſe gêner, il trouve le moyen de faire venir naturellement des choſes qui auraient paru d'abord le plus éloignées de ſon ſujet, & que ſes caprices, même les plus vifs & les moins attendus, paraiſſent comme des ſuites néceſſaires des incidens qu'il a préparés. Son ſtyle eſt auſſi agréable que ſon eſprit; outre la pureté, la netteté, la force & la douceur, il a une certaine harmonie qui flatte ſi agréablement l'oreille, qu'il n'y a rien de comparable au plaiſir qu'on prend à le lire. Quand il s'attache au ſtyle médiocre & commun, il le fait ſans baſſeſſe; quand il vient au ſtyle ſublime, il s'élève ſans obſcurité. Que l'on ait étudié tout ce qui nous reſte de l'ancienne Grèce, ſi l'on n'a pas lu Ariſtophane, on ne connaît pas encore tous les charmes & toutes les beautés du grec «.

Interrogeons actuellement Plutarque ſur le compte de cet Auteur; que nous en dira-t-il? Qu'il a outré la nature, qu'il a parlé à la populace plus qu'aux honnêtes gens, que ſon ſtyle eſt obſcur & licen-

cieux, ſublime & bas, ſérieux & badin juſquà la puérilité, qu'il n'a jamais fait parler ſes perſonnages ſuivant leur caractère, qu'on ne peut diſtinguer chez lui le fils du père, le citoyen du payſan, le héros du bourgeois, le Dieu du valet; que ſon ſel eſt amer, âcre, cuiſant & ulcérant, qu'il a gâté ce qu'il a voulu copier d'après nature, que chez lui la ruſe eſt malignité, la naïveté bêtiſe, les railleries moins capables de faire rire que d'être ſiflées, & les amours moins égayés qu'effrontés; qu'enfin c'eſt moins pour des perſonnes ſenſées qu'il a écrit, que pour des hommes perdus d'envie, de noirceurs & de débauches.

Platon était contemporain d'Ariſtophane & le jugeait ſi différemment, qu'il lui a donné une place diſtingée dans ſon *Banquet*. Pluſieurs Hiſtoriens aſſurent que ce même Platon envoya un Exemplaire des Œuvres du Poète Grec à Denis le Tyran, avec une lettre dans laquelle il l'exhortait à les lire avec attention, s'il voulait connaître à fond l'état de la République d'Athènes.

Pluſieurs Savans, & entr'autres Friſchlinus, l'ont défendu contre ſes accuſateurs dont le plus grand nombre a été ſuſcité par ſa Comédie des *Nuées*. Les Philoſophes ne pardonnent guères, & la manière injurieuſe dont Ariſtophane traita Socrate, raſſembla contre lui une foule d'ennemis qui ne firent pas plus de grâce à ſes Ouvrages qu'à ſa perſonne.

Nous ne prendrons pour guides ni l'animosité des uns, ni l'enthousiasme des autres : nous présenterons l'Auteur tel qu'il est, & d'après l'analyse de ses Comédies, nos Lecteurs lui assigneront la place qu'ils croiront lui devoir. Nous imaginons que la meilleure façon de le juger, c'est de séparer l'homme du Poète & de ne jamais perdre de vue le caractère du peuple Athénien. Aristophane a été trop jaloux de lui plaire, & c'est un tort qui lui en a donné beaucoup d'autres. L'intérêt ou l'amour de la gloire ne doivent point influer sur les mœurs d'un Ecrivain, & quelqu'appas qu'on lui présente, il doit toujours être lui même.

LES ACHARNIENS.

ATHÈNES avait donné le jour à la célèbre Aspasie qui par son esprit & par ses charmes était devenue l'Oracle de ses Concitoyens. Les plus grands personnages de la République lui faisaient la cour, Socrate même lui rendait hommage, & sans paraître se mêler de rien, Aspasie gouvernait absolument l'Etat : Périclès la vit, brûla pour elle de l'amour le plus violent & répudia sa femme pour l'épouser. Animés par les vapeurs du vin, quelques jeunes gens d'Athènes s'avisèrent un jour d'aller à Mégare & d'enlever la Courtisanne Si-

mætha ; les Mégariens offenſés en prirent deux à Aſpaſie, & le rapt de ces trois femmes fut la première cauſe de la guerre du Péloponèſe, guerre cruelle allumée par Périclès qui embraſſa les intérêts d'Aſpaſie ſi vivement, qu'il fit lancer le décret le plus terrible contre les Mégariens. Les habitans de Lacédémone lui députèrent des Ambaſſadeurs, & comme Périclès alléguait une loi qui défendait d'ôter le tableau ſur lequel un édit aurait été une fois écrit : hé bien ne l'ôtez pas, lui dit Polyarus, l'un de ces Envoyés, mais tournez-le, vous n'avez pas de loi qui vous le défende. Périclès trouva ce mot plaiſant, mais réſolu de ne ſe prêter à aucune eſpèce d'accommodement, il ôta aux Mégariens les terres ſacrées qu'ils mettaient en labourage, & le leur fit ſignifier par un Héraut d'armes.

» Il avint qu'il y mourut, dit Amyot d'après » Plutarque, & penſa-t-on que les Mégariens » l'euſſent fait mourir ? Par quoi Charinus propoſa » incontinent un décret contr'eux qu'ils fuſſent dé- » clarés ennemis mortels des Athéniens à jamais » ſans eſpoir de réconciliation quelconque, & que » ſi un Mégarien mettait le pied ſeulement dans » le territoire d'Attique, il fût puni de mort, & » que les Capitaines annuels, quand ils feraient » leur ſerment ordinaire, juraſſent entre les autres

» articles, que tous les ans ils entreraient en armes » par deux fois dans le Pays, & au dommage des » Mégariens «.

Un acharnement si décidé de la part des Athéniens arma bientôt la plus grande partie de la Grèce, & Périclès, l'un des plus illustres Capitaines de son tems, Périclès vit sans s'émouvoir, les troupes que les Mégariens réunirent contre lui.

» Si descendirent les Lacédémoniens leurs al- » liés, continue Amyot, avec grosse puissance » au Pays de l'Attique sous la conduite du Roi » Archidamus, & en ruinant tout par où ils » passaient, entrèrent jusqu'au Bourg d'Acharnes, » là où ils se campèrent, estimant que les Athéniens » ne les y souffriraient jamais, mais leur sortiraient » à l'encontre pour défendre leur Pays, & montrer » qu'ils n'avaient point le cœur abattu. Mais Pé- » riclès considérait qu'il serait trop dangereux de » hasarder la bataille là où il serait question de la » propre Ville d'Athènes contre soixante mille » combattans à pied, tant du Péloponèse que de la » Béotie, car autant il y avait au premier voyage » qu'ils y firent. Et quant à ceux qui voulaient » combattre à quelque prix que ce fût, & qui per- » daient patience de voir ainsi détruire leur Pays » devant leurs yeux, il les réconfortait & appaisait

» en leur remontrant que les arbres taillés & cou-
» pés revenaient en peu de tems, mais qu'il eſt
» impoſſible de recouvrer les hommes quand une
» fois on les a perdus «.

Cependant la République d'Athènes était diviſée en deux partis, & ſi d'un côté, Périclès temporiſait; de l'autre, Cléon preſſait chaque jour le peuple d'exiger une action générale. Périclès fut inébranlable & la ſuite prouva qu'il avait raiſon. Effrayés par ſes délais, les Athéniens trouvèrent accès auprès de trois Princes qui leur promirent de puiſſans ſecours. Le premier était Sithalcès Roi de Thrace, le ſecond, Perdiccas fils d'Alexandre Roi de Macédoine, & le troiſième, Darius Nothus Souverain de Perſe; mais ces Princes ne s'acquittaient point de leurs promeſſes, & le Sénat amuſait le peuple par l'eſpérance qu'il lui donnait d'en voir bientôt l'accompliſſement.

Sans la connaiſſance de ces différens traits, il ſerait abſolument impoſſible de comprendre la Comédie d'Ariſtophane qui fut jouée aux Fêtes *Lénéennes*, la 6^e^. année de la guerre du Péloponèſe, & la 3^e^. de la 88^e^. *Olympiade*. Il y en avait trois & demie que Périclès était mort, & le peu de ménagement que l'Auteur a pour ſa mémoire, donnera une idée de la liberté dont jouiſſait l'*ancienne Comédie*. Le but d'Ariſtophane dans celle-ci, eſt de montrer par une allégorie, combien la paix eſt

préférable à la guerre : pour y parvenir, il ſuppoſe qu'un Particulier auquel il donne le nom de bon Citoyen, a trouvé le ſecret de ſe réconcilier avec les ennemis, & que lui ſeul recueille les fruits de cette réconciliation, tandis que les Athéniens & les Acharniens amuſés par des promeſſes, ou contenus par les menaces du Sénat, cèdent à l'ambition de Lamachus dont l'intérêt particulier eſt de prolonger les hoſtilités. Périclès, Aſpaſie, l'Etat, les Généraux, tout dans cet Ouvrage eſt ſacrifié aux ſarcaſmes de l'Ecrivain.

ACTE PREMIER.

Le bon Citoyen ouvre la ſcène, c'eſt Dicæpolis Acharnien, qui déſolé de ſes pertes, ſe rappelle tous les ſujets qu'il a de ſe chagriner. Il n'en trouve qu'un de ſe réjouir, c'eſt l'article des cinq talens (*mille écus*) que Cléon a été obligé de *vomir*, & qu'il avait reçus de certains Inſulaires, à condition d'engager la République à diminuer leur tribut annuel. Les *Chevaliers* lui ont fait *rendre gorge*, & Dicæpolis les loue d'avoir fait une action digne de la Grèce. Ces *Chevaliers* étaient le ſecond ordre des quatre d'Athènes. Il en ſera queſtion dans la Pièce ſuivante.

Dicæpolis n'eſt pas moins fâché de voir que tout eſt changé dans la République où l'on ne rougit pas de préférer

préférer les Tragédies de Théognis à celles d'Eſchyle. Il s'impatiente de ne voir arriver ni le peuple ni ſes Chefs, & ſe promet bien de mettre le trouble dans l'aſſemblée que l'on va tenir, ſi l'on y parle d'autre choſe que de paix. A l'inſtant même, on voit arriver une foule de Magiſtrats qui ſe précipitent les uns ſur les autres pour avoir les premières places. Un Héraut les fait ranger & demande : *qui veut parler ?* c'était la formule ordinaire. Amphitéus ſe préſente : il prouve qu'il eſt de race divine, qu'il n'a pas le ſol, & que les Dieux dont il eſt iſſu lui ont commandé d'opiner pour la paix. A ce mot, on le fait chaſſer : Dicæpolis crie à l'injuſtice, on lui ordonne de ſe taire, il réplique, & ſoudain on annonce les Ambaſſadeurs d'Athènes qui reviennent de la Cour du Roi de Perſe. Ils y ſont reſtés douze ans avec deux dragmes par jour, la dragme valait dix ſols, & ce qui les a retardés, c'eſt la quantité de grands repas qu'il leur a fallu faire pour acquérir la conſidération des Perſes qui n'eſtiment que ceux qui boivent & mangent beaucoup. Ils amènent avec eux Pſeudarbatane favori du Prince, & ce Satrape interrogé répond dans ſon langage barbare qui n'eſt entendu de perſonne. Darius, lui demande Dicæpolis, fait-il paſſer de l'argent aux Athéniens ? les Députés nouvellement revenus ne trompent-ils pas

le peuple ? Le favori reſte muet, & Dicæpolis ſuppoſant qu'il le voit répondre par ſignes, il lui fait dire *non* à la première queſtion, & *oui* à la ſeconde. Le Héraut prend la parole, & de la part du Sénat, il envoie Pſeudarbatane au *Prytanée*. C'était le Palais où on logeait les Ambaſſadeurs & où l'on entretenait aux frais de la République ceux qui s'étaient diſtingués par quelques ſervices eſſentiels. Les Magiſtrats y tenaient les aſſemblées extraordinaires, & c'eſt pour cela qu'on les appellait *Prytaniens*.

Le bon Citoyen trouve fort mauvais que l'on rende des honneurs au Satrape qui vient encore abuſer le peuple par de fauſſes eſpérances, & il tire Amphitéus à l'écart, auquel il dit tout bas : „ Prenez ces deux dragmes que je vous donne & faites alliance avec les Lacédémoniens pour moi ſeul & ma famille «. Amphitéus obéit, & le Héraut appelle Théorus qu'on avait envoyé vers le Roi de Thrace. Il s'avance & raconte qu'il ſerait revenu beaucoup plutôt ſi la glace n'avait rendu les chemins impraticables. Ce trait fait alluſion aux Poéſies froides de Théognis qui, ajoute Théorus, donnait une Pièce ici tandis que je buvais avec Sithalcès. Croiriez-vous que ce Prince adore Athènes au point d'écrire ſur les murs : *Charmans Athéniens !* j'amène avec moi les plus braves de ſes ſujets, & les troupes qu'il a juré d'y joindre, ſe-

ront si nombreuses, qu'on s'écriera en les voyant : Quelle prodigieuse quantité de moucherons !

Cette phrase tombe sur la voracité des soldats étrangers qui ruinaient l'Etat, lorsqu'il les appellait à son secours. On fait paraître ceux dont Théorus a parlé, & ce sont des Odomantes, peuples féroces, grands mangeurs d'ail, qui demandent deux dragmes de solde.

Dicæpolis rompt l'assemblée, & à peine tout le monde s'est-il retiré, qu'il voit arriver son ami Amphitéus : ce retour est prompt, mais Aristophane sacrifie la vraisemblance à l'envie d'être plaisant.

Les Vieillards ont su que cet Amphitéus apportait la paix à Dicæpolis & l'ont poursuivi à coups de pierres, mais il a pris la fuite & les traités sont dans sa poche. J'en ai de trois goûts, dit-il : en voici de cinq ans, goûtez.

DICÆPOLIS, *faisant la grimace.*

Fi : celui-ci sent la poix & le gaudron du vaisseau. (*Allusion aux flottes qu'on équipait pour la guerre.*)

AMPHITÉUS.

Celui-là est de dix feuilles.

DICÆPOLIS, *secouant la tête.*

Aye : celui-ci est encore un peu aigre. Il sent

les allées & venues des Ambaſſadeurs & le retard des alliés..

AMPHITÉUS.

Eh bien, en voici un autre de trente ans ſur mer & ſur terre.

DICÆPOLIS.

Donnez : c'eſt pure ambroſie, vrai nectar.

Muni de ce dernier, il va préparer un ſacrifice à Bachus en action de grâces : Amphitéus ſe retire fort content de ſon paiement, & les Acharniens fondent en tumulte ſur le Théâtre : ils ſe partagent en deux demi-Chœurs, & leur deſſein eſt de lapider le porteur de traités, s'ils ont le bonheur de le découvrir.

ACTE II.

Il commence par le ſacrifice de Dicæpolis accompagné de ſa femme, de ſa fille & de ſes valets chargés des préſens que leur Maître va offrir au Dieu du vin. » Je vous rends grâces, lui dit-il, je » revois ma chère patrie après mon traité parti» culier avec les Lacédémoniens, & me voilà dé» livré des misères, des inquiétudes, enfin de » *Lamachus* «, c'était un des Généraux d'Athènes.

Les Acharniens qui l'entendent parler de paix, veulent ſe jetter ſur lui, & ne ſachant comment ſe ſouſtraire à leur fureur, il les menace de tuer

leurs amis qu'il a en ôtage : quels ſont ces amis ? le devinerait-on ? Un ſac à charbons qu'il veut percer d'un coup d'épée, & auxquels les Acharniens à genoux le ſupplient de faire grâce. Que ſignifie cette bizarre plaiſanterie ? Nous l'ignorons : à moins, comme le prétendent quelques Auteurs, que cet endroit ne ſoit une parodie du *Télèphe* d'Euripide ; mais ſur quoi cette parodie portait-elle ? Nous l'ignorons encore, puiſque le *Télèphe* n'eſt pas connu.

Dicæpolis racommodé avec les Acharniens voudrait leur parler en faveur des habitans de Lacédémone, mais comment s'y prendre avec vous autres, dit-il, qui comme tous les peuples de l'Attique, ne voulez qu'être loués, flattés, careſſés ? qui ne voulez pas voir que l'on vous trahit, qui ne vous occupez qu'à juger & ſur-tout à condamner, ſans vous embaraſſer des affaires les plus eſſentielles ? Je ſais, ajoute-t-il au nom d'Ariſtophane, je ſais ce qu'il m'en a coûté pour ma Comédie de l'an paſſé : Cléon me traîna au Tribunal des Athéniens, il m'accabla d'un torrent d'injures, & je manquai de périr dans le bourbier où il me plongea.

La Comédie que l'Auteur cite a été perdue & avait pour titre, *Les Babyloniens* dans leſquels ſans doute Cléon était maltraité : auſſi accuſa-t-il le Poète d'avoir livré ſes Citoyens & l'Etat à la

risée des Etrangers, parce que la Pièce avait été jouée vers le printems, aux Fêtes *Dionysiales*, en préſence des alliés qui apportaient leurs tributs à Athènes. Le Lecteur a vu comment Ariſtophane ſe tira de cette affaire qui peu de tems après lui fournit l'idée *des Chevaliers*.

Pour mieux raiſonner ſur le compte des Lacédémoniens & faire naître plus aiſément la pitié, Dicæpolis imagine de ſe déguiſer en gueux, & le Chœur lui conſeille de prendre le caſque infernal du Poète Jerôme, puis de parler comme un *Siſyphe*.

Ce Jerôme était un Auteur tragique qui ne viſait qu'au terrible, & qui malgré le giganteſque de ſes idées, s'attirait quelquefois des applaudiſſemens. Il avait des cheveux noirs & touffus qu'Ariſtophane appellait *perruque* ou *caſque d'Enfer*. A l'égard de *Siſyphe*, le Poète fait vraiſemblablement alluſion à ſon retour du Tartare, retour conſacré par une fable que raconte Noel de Conti d'après Démétrie, ſur les Oracles de Pindare.

» Les autres, dit-il, maintiennent que Siſyphe » fut condamné à rouler ſa pierre aux Enfers pour » avoir déloyaument trompé les Démons ſou- » terrains, diſant qu'après ſa mort il deſcendit » vers eux & fit là-bas un tour de ſon métier à » Pluton. Comme il était en l'article de la mort, » il commanda à ſa femme de jetter ſon corps

» emmi la place ſans ſépulture : ce qu'elle ayant » fait, il demanda permiſſion à Pluton d'aller » châtier ſa femme qui tenait ſi peu compte de » lui, promettant de retourner en bref. Mais lui » étant ſa requête accordée ſous cette condition, » comme il eut derechef goûté l'air de ce monde, » il ne voulut plus retourner en l'autre, juſqu'à » tant que Mercure l'empoignant au collet, l'y » ramena, mettant en exécution ledit arrêt des » Dieux contre lui. D'autres veulent encore que » ce ſoit pour avoir pris à force ſa nièce Tyrrho «. (*Trad. de Jan de Montlyard*, 1607.)

Preſſé d'exécuter ſon projet, Dicæpolis frappe à la porte d'Euripide, & le valet Céphiſodon ſe préſente..... Euripide eſt-il ici ? — Oui & non. Son corps y eſt, mais ſon eſprit bat la campagne pour recueillir de petits vers. On l'appelle à pluſieurs repriſes, il paraît, & le bon Citoyen lui demande quelques-uns des lambeaux tragiques dont il a coutume de revêtir ſes perſonnages. Euripide lui en propoſe pluſieurs : ce n'eſt pas cela, répond Dicæpolis, vous avez une Tragédie dont le Héros eſt encore plus déplorable. — *Télèphe ?* — Juſtement, ce ſont ſes haillons que je demande. Hola quelqu'un, reprend Euripide, qu'on me les apporte ; on les trouvera parmi ceux de *Thyeſte* & d'*Ino*. Ces deux Tragédies ſont ignorées.

Les habits arrivent, le Bourgeois d'Acharne

s'en revêt & continue de tourmenter Euripide, au point de lui demander par charité un paquet de ces herbes que vendait sa mère. On prétendait qu'elle avait été marchande de légumes. (*Voyez sa Vie.*) Euripide indigné se retire & ordonne que l'on ferme sa porte au nez de Dicæpolis.

Celui-ci métamorphosé en *Télèphe*, en prend toutes les manières, en adopte tous les gestes, & avec la permission du Chœur, il commence sa harangue parodiée d'une scène de ce même *Télèphe*.

» Ne trouvez pas mauvais, dit-il, que j'ose parler d'affaires d'Etat, quoique gueux, puisque j'ai fait une Tragédie, & que la Tragédie a pour objet ce qui est juste. Je hais les Lacédémoniens, mais après tout, pourquoi les accuser de la perte de nos vignes? Au moins je ne parle point d'Athènes, je ne parle point de l'Etat, songez-y. Mais quelques hommes diffamés, perdus, sans foi, sans loi, sans naissance, calomnièrent les Mégariens : tout devint Mégarien à leurs yeux. L'on n'apportait rien au marché qui ne le fût, & que l'on ne confisquât sur ce pied-là. C'était peu. Nos jeunes étourdis s'enivrent, vont à Mégare & enlèvent Simætha. Les Mégariens, pour s'en venger, dérobent deux Courtisannes d'Aspasie. Voilà la source de la guerre qui désole la Grèce. Trois Courtisannes! voilà la cause des emportemens de Périclès. Voilà

pourquoi il a tant éclaté, tant foudroyé dans le Sénat & brouillé enfin la Grèce entière. Voilà le principe de cet édit fatal qui interdisait aux Mégariens la terre & la mer. Ceux-ci contraints par une cruelle nécessité, prient les Lacédémoniens de solliciter la rescision d'un décret si funeste, porté pour un sujet si frivole. Nous n'écoutons ni les prières, ni les soumissions. De-là les fureurs de la guerre & le bruit des armes. Il ne fallait pas cela, dira-t-on, que fallait-il donc ? que devaient faire les Lacédémoniens ? Si l'un d'entr'eux eût enlevé un chien à ceux de Sériphe la moindre de vos Iles, ne vous verrait-on pas aussi-tôt en mouvement pour équiper trente vaisseaux, afin de venger cette injure ? &c.....

Une partie du Chœur approuve l'Orateur, & l'autre le blâme : ceux-ci trouvent qu'il a dit la vérité, ceux-là prétendent qu'il ne faut pas la dire, & la dispute s'échauffe de manière, que l'on appelle à grands cris le Général Lamachus.

Il accourt ; il fait l'empressé comme s'il s'agissait d'une surprise de l'ennemi, ou d'une sédition sérieuse. On lui défère un gueux qui calomnie la République, & ce gueux, par les soumissions les plus railleuses, demande un moment d'audience au grand Lamachus qu'il prie de mettre bas son armure, ses plumes, ses aigrettes, parce qu'elles lui font peur. Lamachus veut se fâcher, mais

bientôt il eſt accablé d'injures par Dicæpolis qui abandonnant ſon perſonnage, lui montre ſes prétendus traités de paix, & lui reproche d'avoir été fait Général plutôt par la voie de l'argent que par celle du mérite. Lamachus outré jure un guerre éternelle aux Péloponéſiens, Dicæpolis leur permet le commerce avec Athènes, excepté en faveur du Général, & les deux adverſaires ſe retirent.

La dernière ſcène de cet Acte, ou plutôt l'intermède ſuivant renferme l'apologie du Poète qui, par la bouche du Chœur, ſe lave des calomnies que ſes ennemis ont lancées contre lui. Il prétend que loin d'être accuſé d'avoir maltraité les Athéniens dans ſes Pièces, il doit au contraire obtenir de grandes récompenſes pour avoir tâché de leur ouvrir les yeux ſur les vaines promeſſes des nations étrangères. La première de ces Pièces avait pour titre *les Daitaliens*, Ouvrage qui nous eſt inconnu, ainſi que les *Babyloniens*, comme nous l'avons dit. Dans celui-ci, l'Auteur traite ſes Concitoyens d'enfans, de dupes, d'imbécilles ſéduits par les fades louanges de leurs alliés qui ne font rien pour eux, tandis que lui, Ariſtophane, a ſeul oſé dire la vérité en plein-Théâtre, au péril de ſa vie. Mais cette hardieſſe, ou plutôt cette franchiſe héroïque l'a rendu l'objet de la curioſité de tous les tributaires d'Athènes, entr'autres du Roi de Perſe, qui informé des ſujets ordinaires de ſes Pièces par les

Ambaſſadeurs de Lacédémone qu'il avait queſtionnés ſur ſon compte, leur dit : Cet Auteur ne veut que le bien, & ſi les Athéniens ſuivaient ſes conſeils, ils ſeraient les Maîtres de la Grèce.

Laiſſez-donc faire Ariſtophane, continue le Chœur en s'adreſſant aux ſpectateurs ; il n'a en vue que l'intérêt public, & il le procurera de toutes ſes forces, non par des adulations baſſes, par des ſoupleſſes artificieuſes, mais par de ſalutaires avis. Il défie Cléon : qu'en aurait-il à craindre, ayant pour lui la droiture & l'équité, aſſuré d'ailleurs qu'il ne ſera jamais repréhenſible de lâcheté en fait de bien public, comme l'a été ſon ennemi ?

L'Acte finit par un reproche que fait l'Auteur aux Athéniens de confier à des jeunes gens le gouvernement de l'Etat & le commandement des Armées. Cette phraſe tombait en partie ſur Lamachus devenu célèbre depuis, par des actions qui obligèrent Ariſtophane même à lui rendre juſtice.

ACTE III.

Dicæpolis arrive & déſigne ſur le Théâtre un Marché où il permet aux Péloponéſiens, aux Mégariens & aux Béotiens de venir commercer pour lui, mais à l'excluſion de Lamachus. En un mot, il donne des ordres abſolus ſur-tout, en vertu de ſon traité avec Lacédémone.

Un Mégarien mourant de faim depuis que le négoce eſt interrompu, apporte des marchandiſes, & ces marchandiſes ſont ſes propres enfans qu'il inſtruit à contrefaire le cri des porcs pour les vendre : cette ſcène eſt du comique le plus abſurde & le plus bas : la ſuivante eſt remplie par un délateur qui crie *haro* pour avoir ſa part de la confiſcation. Dicæpolis le confond & fait voir que la paix une fois conclue, on ne verra plus de Cléonyme, plus d'Hyperbolus dont l'unique but eſt d'amuſer les Citoyens pour s'enrichir à leurs dépens.

ACTE IV.

Un Béotien riche ſe préſente avec des denrées de toute eſpèce, un nouveau délateur accourt & on le bafoue. Le Valet de Lamachus veut faire quelques achats pour ſon Maître, il eſt congédié, & le Chœur demande la paix dont il entrevoit tous les avantages. Un Héraut l'annonce à Dicæpolis & l'engage à la célébrer, mais cette paix eſt excluſive pour lui & pour ſa famille, & d'un côté, il refuſe d'en partager les douceurs avec un miſérable Laboureur qui a perdu ſes bœufs ; de l'autre, avec un nouveau marié qui ſe déclare contre la guerre. A l'inſtant même, arrivent deux Courriers : l'un veut parler à Lamachus & lui annonce qu'il faut prendre les armes contre les Béo-

tiens, l'autre invite Dicæpolis à un grand feſtin. Lamachus va ſe battre malgré lui, & après une raillerie cruelle, après une antithèſe ſoutenue de termes de guerre & de cuiſine, Dicæpolis vole au banquet qui l'attend.

Dans le cinquième Acte, on annonce comiquement que Lamachus a été bleſſé, & on le ramène avec les fuyards au milieu deſquels il déplore ſon deſtin. Dicæpolis a bien dîné, il paraît, & le Général battu eſt la victime de ſes plaiſanteries.

Qu'un Citoyen ſe ſoit aviſé de tourner ſes compatriotes en ridicule chez un peuple auſſi libre que l'était celui d'Athènes, on peut n'en être pas ſurpris; mais que ce même peuple ait continué de ſe laiſſer gouverner par ceux que l'Auteur avait expoſés à ſa riſée, ou qu'eux-mêmes n'ayent pas renoncé à leurs emplois, voilà ce que tout homme ſenſé aura peine à concevoir.

LES CHEVALIERS.

NOUS avons dit dans la Comédie précédente ce qu'étaient les *Chevaliers*, & pour donner une idée préciſe des quatre Ordres dont ils formaient le ſecond, nous avons cru devoir citer le morceau ſuivant tiré de Plutarque. (*Traduct. d'Amyot.*)

» Solon, dit-il, voulant que les Offices & Magiſtratures demeuraſſent entre les mains des Riches, comme ils étaient, & au demeurant mêler l'autorité du Gouvernement, de ſorte que le menu peuple en eût ſa part, ce qu'il n'avait pas eu auparavant, il fit une générale eſtimation des biens de chaque particulier Citoyen, & de ceux qui ſe trouvèrent avoir du revenu annuel juſqu'à la quantité de cinq cens minots & au-deſſus, tant en grains qu'en fruits liquides, il en fit le premier Ordre & les appella *Pentacoſiomédimnes*, c'eſt-à-dire ayant cinq cens minots de revenu : ceux qui en avaient trois cens & pouvaient entretenir un cheval de ſervice, il les mit au ſecond rang & les appella *Chevaliers*. Ceux qui n'en avaient que deux cens furent mis au troiſième rang & appellés *Zeugites*. Tous les autres au-deſſous s'appellaient *Thétes*, comme qui dirait mercénaires ou manœuvres vivant de leurs bras, auxquels il ne permit tenir ni exercer aucun Office, & ne jouiſſaient du droit de Bourgeoiſie, ſinon en tant qu'ils avaient droit aux Elections, aux Aſſemblées de Ville & aux Jugemens eſquels le Peuple jugeait ſouverainement «.

Cléon en était devenu l'idole, & du métier de Corroyeur qu'il avait fait, ainſi que ſon père, il s'était élevé aux emplois les plus conſidérables. Ennemi particulier d'Ariſtophane, il lui diſputa

le droit de bourgeoiſie, & Ariſtophane s'en vengea de la manière la plus cruelle, par cette Pièce qu'il intitula les *Chevaliers*, parce que les *Chevaliers* ne pouvaient ſouffrir Cléon. Une voix terrible & impoſante, une inſolence extrême, un eſprit ſouple & inſinuant l'avaient rendu le maître de l'Etat; & ce fut dans ce moment même que le Poète oſa l'attaquer, non indirectement, mais ſous ſon propre nom. Aucun Comédien n'ayant oſé faire ce perſonnage, Ariſtophane s'en chargea, & fut obligé de ſe barbouiller le viſage de lie, attendu qu'il n'y eut pas d'ouvrier aſſez hardi pour faire un maſque reſſemblant à Cléon.

ACTE PREMIER.

La première Scène eſt remplie par Démoſthène & Nicias, vêtus en Eſclaves. Le premier crie comme s'il venait d'être battu, & envoie au Tartare cet homme nouveau, ce maudit Paphlagonien qui depuis peu, s'eſt introduit dans la maiſon, & qui roue les Eſclaves de coups. La maiſon, c'eſt Athènes, le Paphlagonien c'eſt Cléon, non qu'il fût de Paphlagonie, région de l'Aſie mineure dont Lucien dit que les habitans étaient ſuperſtitieux & bêtes, mais par alluſion à ſa voix rauque. Les Eſclaves ſont les premiers de la République, tels

que Démosthène & Nicias ; le Maître de la maison, c'est le Peuple.

Ces deux derniers croient devoir échaper à la tyrannie ; mais il faut prononcer le mot décisif, le grand mot, *Fuyons chez les Lacédémoniens*, & Aristophane dans cet endroit leur fait parodier l'embaras de la Phèdre d'Euripide, lorsqu'elle avoue à sa Confidente l'amour dont elle brûle pour Hippolyte. *Tu connais ce fils de l'Amazone.* D'après cette raillerie qui tombe sur un des plus beaux endroits du Poète Tragique, on doit sentir qu'Aristophane rendait bien peu de justice au mérite d'Euripide qu'il critique à chaque instant, souvent sans raison & toujours sans ménagement.

Nicias est arrêté par la crainte, & veut se réfugier aux Autels des Dieux. Quels Dieux ! dit Démosthène, en tenez-vous ? Oui, répond Nicias, car ils me persécutent si injustement, qu'il me faut bien croire qu'il y en a. Diogène fit un jour la même réponse à un Apothicaire qui lui demandait s'il croyait aux Dieux. Oui, sans doute, lui dit le premier, puisque je vous crois leur ennemi.

Démosthène prend la parole, promet aux Spectateurs de les instruire de tout, à condition qu'ils applaudiront, & continue dans les termes suivans : » Nous avons un Maître dur, mangeur de fèves,

féves, homme colère & emporté, *Pycnitien* de nation, vieillard difficile & ſourd. Il y a quelque tems qu'il s'eſt aviſé d'acheter un eſclave Paphlagonien, Corroyeur, homme intriguant & délateur ſieffé. Ce fripon connaiſſant bien ſon Vieillard, s'eſt étudié à le flatter, à le gagner & à le ſéduire par ſes inſinuations. Peuple d'Athènes, lui diſait-il, repoſez-vous après les jugemens, buvez, mangez, prenez ce qu'on donne aux aſſemblées : voulez-vous ſouper ce ſoir chez moi ? & ſemblables impertinences. Par ce moyen, il eſt entré dans les bonnes graces du Vieillard, & nous a pillé tous. Par exemple, il m'a eſcamoté mon gâteau de Pyle, il a toujours le fouet de cuir en main pour frapper & pour empêcher les Orateurs d'approcher du Vieillard : celui-ci radote & dit des oracles. Alors le Paphlagonien l'obsède, nous calomnie, nous menace & tire de nous des préſens en criant : voyez comme j'ai traité Hylas. Si vous ne donnez, vous mourrez dès ce jour. Que faire ? Il faut donner «.

Les Mangeurs de féves ſont le Peuple & les Magiſtrats qui, dit-on, preſſaient des féves entre leurs dents pour ne pas dormir à l'audience. L'Auteur appelle ce même Peuple *Pycnitien*, du mot *Pnyx*, lieu dans lequel il tenait ſes aſſemblées. Cléon établit qu'on y donnerait trois oboles à

chacun des six mille Juges, au lieu de deux qui étaient la rétribution ordinaire. Ces trois oboles valaient cinq sols de notre monnoie. A l'égard du gâteau de Pyle, c'est un trait plus satyrique encore que les autres, & dont Thucydide va nous donner l'explication.

Pyle, petite Ville du Péloponèse, située sur le bord de la mer, vis-à-vis l'Ile de Sphactérie, & dans le territoire de Coryphasion, avait été abandonnée & dénuée de garnison, ainsi que plusieurs autres, durant le cours de la guerre. Démosthène qui y aborda avec deux flottes, engagea Eurymédon & Sophocle à s'en faire une place d'armes, d'où l'on pourrait aisément infester les Lacédémoniens qui n'en étaient éloignés que de 400 stades. Ceux-ci vinrent l'assiéger, & pour en venir plus aisément à bout, ils jettèrent des troupes dans la petite Ile voisine ; mais comme les flottes agissaient de part & d'autre, les troupes de l'Ile se trouvèrent interceptées & manquèrent bientôt de tout. Les athéniens ne souffraient pas moins dans Pyle : les Lacédémoniens envoyèrent des Députés à Athènes pour demander une retraite honorable, Cléon s'y opposa. De son côté, Démosthène fit presser la République par son collègue Nicias, ou de secourir l'armée, ou de négocier avec les ennemis. Cléon prétendit que la position des Athéniens ne pouvait ve-

nir que de la lenteur des deux Généraux, & que s'il était à Pyle, il s'emparerait de l'Ile en vingt jours. Nicias le prend au mot, Cléon veut éluder, & forcé de partir, il arrive au moment où Démosthène s'était aviſé de brûler un petit bois par qui les ennemis étaient couverts. Cléon ſe joint à lui, remporte la victoire la plus complette & rentre dans Athènes, au bruit des acclamations du Peuple dont l'aveuglement lui attribue tout l'honneur de cette expédition.

Cependant Demosthène demande à Nicias quelle ſera leur reſſource. La fuite, dit celui-ci : mais, répond l'autre, le Paphlagonien s'en appercevra, car il a l'œil à tout. Il a un pied à Pyle & l'autre au Barreau.

Ses deux mains ſont au pays d'Etolie,
Et ſon eſprit eſt en la Clopidie. (*Amyot.*)

Ce mot de *Clopidie* n'eſt point un pays, mais un terme grec qui ſignifie voler.

Nicias croit que le parti le plus ſûr, c'eſt de mourir; Démosthène avoue qu'il aime mieux boire du vin, & il engage ſon collègue à faire ſes efforts pour en eſcamoter une bouteille. Nicias y court & revient fort content d'avoir eſquivé le Paphlagonien qui après s'être gorgé de confiſcations, s'eſt enivré & couché ſur un cuir. Démosthène boit, & le premier conſeil que lui dicte Bachus, c'eſt

d'engager encore Nicias à dérober les oracles qui ſont entre les mains du Paphlagonien. Nicias y conſent, les vole & les apporte.

D'abord, dit l'un de ces oracles, un vendeur de toile gouvernera l'Etat (c'eſt *Eucratès*). Puis un vendeur de moutons. (C'eſt *Lyſiclès*). Un plus méchant lui ſuccédera, & ce ſucceſſeur ſera le vendeur de cuir, le Paphlagonien, le brouillon, l'homme vorace & à voix bruyante, en un mot Cléon. Mais qui pourra ſupplanter le Corroyeur qui a ſupplanté le Boucher ? Démoſthène, à force de lire, devine que ce ſera un vendeur de chair cuite ou de boudins.

Mais il s'agit de trouver cet heureux libérateur, & juſtement il ſe préſente à eux un homme de l'eſpèce que nous venons de nommer, c'eſt Agarocrite par lequel on prétend que l'Auteur a voulu déſigner Hyperbolus, homme vil & ſans mœurs. Cet Agarocrite porte une table remplie de viandes. Démoſthène & Nicias le ſaluent reſpectueuſement, l'appellent l'Ange tutélaire de la République, & le ſupplient de la ſauver. Celui-ci ne conçoit rien aux complimens qu'on lui fait, c'eſt l'homme aux *fagots* de Molière ; il aſſure qu'à peine il ſait lire, & que de toutes les manières il eſt indigne de gouverner.

Pauvre homme ! reprend Démoſthène ! ce ſont là les qualités qu'il faut..... Tu n'auras qu'à faire

ton métier, rien de plus facile. Il n'y a qu'à uſer d'enveloppes, tout brouiller, attirer le peuple par des careſſes de cuiſine, & le duper. Voilà ce que tu fais. Tu as, outre cela, d'excellentes qualités pour le Peuple : la voix forte, l'éloquence impudente, le génie malin & la charlatanerie du marché. Crois-moi, tu vaux trop, & tu as tout ce qu'il faut pour le gouvernement.

Agarocrite ſe rend, & on lui conſeille d'attaquer le Paphlagonien : il y eſt diſpoſé, mais qui le ſecondera ? Les riches ? Ils reſpectent Cléon. Les pauvres ? Ils le craignent. Quel ſera donc ſon appui ? La haîne des *Chevaliers* qui ſont les ennemis jurés de ce concuſſionnaire, celle des Spectateurs & des Dieux.

Le Paphlagonien ſe réveille, il paraît & commence par réprimander les deux Eſclaves. Agarocrite s'enfuit malgré les cris de Démoſthène qui, à ſon défaut, appelle les *Chevaliers*. Ils paraiſſent, & l'on entend répéter de tous côtés : frappez, frappez cet ennemi des *Chevaliers* & du Peuple, ce goufre de déprédations & de rapines, prenez garde qu'il n'échape, car il fait les routes détournées d'Eucratès.

Cléon, de ſon côté, appelle les Juges : les Juges ne viennent point, le Chœur continue de le menacer, & Agarocrite aſſuré qu'il ſera bien défen-

du, s'avance droit à lui, en proteſtant qu'il ſaura le dompter, malgré ſa voix de tonnerre. Le combat s'engage, & d'un côté c'eſt un Général d'armée inſolent, de l'autre un faiſeur de ſauciſſes, qui ſe diſputent mutuellement le prix de l'impudence & de l'étendue de la voix, pour montrer qu'ils ſont dignes de gouverner Athènes. Il n'eſt point de ſottiſes, point d'injures qu'ils ne ſe diſent, & pour concluſion, l'un & l'autre ſe citent devant les Juges auxquels ils courent s'entr'accuſer.

Nous en demandons pardon aux Enthouſiaſtes d'Ariſtophane, mais nous ne concevrons jamais comment de pareilles ſcènes ont trouvé grace devant les Athéniens. Elles ont pu obtenir les applaudiſſemens d'une populace effrénée, les ſuffrages de quelques Citoyens entraînés par la cabale, ou par des intérêts praticuliers; mais que des Spectateurs accoutumés au ſtyle de Sophocle & d'Euripide, ſe ſoient amuſés des groſſièretés de celui-ci, voilà ce que l'on aurait de la peine à nous perſuader. Cependant les *Chevaliers* ſont le premier ouvrage qu'Ariſtophane ait donné ſous ſon nom, & cet aveu eſt la matière du Chœur qui termine le premier Acte. Dans ce Chœur adreſſé au Spectateur, le Poète dit que juſqu'à préſent il avait gardé l'anonyme, parce qu'il regardait l'Art comique comme très épineux, & que

le ſort de ſes prédéceſſeurs l'avait fait trembler. Le rôle qu'il joue dans cette Pièce prouve qu'il était bien guéri de ſes craintes.

ACTE II.

Le Chœur eſt impatient de ſavoir le réſultat du jugement, & Agarocrite vient lui annoncer qu'il eſt vainqueur. Cléon, dit-il, a répandu d'abord un torrent de calomnies contre vous tous, il vous a traités de Conjurés. Le Sénat ſéduit par ſes fourberies, commençait à s'armer d'un front ſévère; j'ai pris la parole & après avoir invoqué comme des Dieux, les effrontés, les impoſteurs, le marché, &c. je me ſuis mis à crier : grande nouvelle, Meſſieurs, nouvelle intéreſſante. Hé quoi ! depuis que nous avons guerre, jamais vos poiſſons favoris que vous aimez tant, n'ont été à ſi bon compte.

Cette phraſe tombe ſur les Magiſtrats auxquels Cléon faiſait croire que tout allait bien, quand ils avaient abondamment les mets qui faiſaient leurs délices.

A ce mot, continue Agarocrite, vous auriez vu la ſérénité reparaître ſur tous les viſages : on m'applaudit, on me couronne, & je fais enſorte qu'en effet ces poiſſons ſe trouvent à vil prix. Cléon

qui se voit supplanté, propose à son tour une hécatombe pour les bonnes nouvelles qu'il a reçues; mais je recharge, en demandant deux hécatombes, & même un sacrifice de mille chèvres, si les *Trichides* ne coûtent qu'une obole le cent. Ce mot réveille le Sénat; en vain Cléon veut raisonner, on ne l'écoute plus. Un Député de Lacédémone vient demander audience & parler de paix, on ne daigne pas l'entendre. Quoi! parler de paix tandis que les ennemis savent que les poissons les plus exquis ne coûtent presque rien à Athènes! On rompt l'assemblée, & on court aux poissons. J'achète des herbes pour les assaisonner, j'en donne *gratis* à ceux qui en ont besoin, on me comble de louanges & de caresses; en un mot, j'ai gagné tout le Sénat pour une obole de Coriandre.

Cléon reparaît furieux, & après avoir vomi un torrent de nouvelles injures, il menace son concurrent de le traîner au Tribunal du Peuple qu'il se promet de tourner comme il voudra, parce qu'il sait de quels mets il faut le régaler. Oui, lui répond Agarocrite, tu imites les Nourrices qui mangent la bouillie de leurs enfans.

Les deux Rivaux appellent le Peuple, c'est un Vieillard imbécille, & Agarocrite le prie de juger la querelle, mais pourvu que ce ne soit pas dans

le lieu ordinaire de l'Assemblée, parce que le bonhomme est très sensé chez lui, mais dans l'Assemblée, il tombe en enfance.

On entre en matière, & chaque fois que Cléon allègue quelque chose en sa faveur, Agoracrite le combat, soit par un raisonnement, soit par un sarcasme. Le Vieillard s'irrite peu-à-peu & finit par s'indigner contre le Général, au point qu'il lui ordonne de remettre au Marchand de boudins l'anneau qui était la marque de la dignité des *Questeurs*. Cléon le rend, & il se trouve qu'au lieu d'avoir l'empreinte ordinaire, cet anneau représente un oiseau de proie, le bec ouvert comme pour haranguer. Ce n'est pas là mon anneau, dit le Peuple, c'est celui de Cléonyme ; & dans l'instant, il en donne un autre à son favori avec le titre de *Questeur*. Cléon attéré n'a plus de ressources que dans ses Oracles, c'était le moyen dont il se servait pour abuser la République ; il prétend en avoir qui mettent les Athéniens dans la nécessité de le conserver, & le Peuple consent à les entendre : mais Agarocrite en annonce dont la force détruira ceux que l'on va lui opposer.

ACTE III.

Le premier de ces Oracles dont Cléon prétend avoir un coffre plein, c'est un ordre de *garder le*

chien qui aboie, mais ce même Oracle eſt détruit par celui d'Agoracrite qui commande de s'armer contre *ce cerbère qui ſe nourrit du ſang du peuple.* Dans le ſecond, Cléon ſe compare à *un lion qu'il faut conſerver : qu'il faut enfermer & mettre au pilori*, répond celui de ſon adverſaire.

Cléon s'appercevant que ſes Oracles ne réuſſiſſent pas, promet du bled au peuple, mais le peuple ne veut pas en recevoir d'un pareil Miniſtre, & battu de tous les côtés, le Général propoſe un grand feſtin. Agoracrite fait les mêmes offres dans les termes les plus pompeux, & le peuple accepte le défi, réſolu de ſe livrer à celui des deux prétendans qui le régalera le mieux. L'un & l'autre vont préparer leur feſtin, & les Chevaliers profitent de leur abſence pour careſſer le pauvre Vieillard auquel ils font obſerver qu'il eſt en effet le Maître d'Athènes, mais qu'il ſe laiſſe ſéduire comme l'on veut, par les piéges les plus groſſiers. Le Vieillard répond que c'eſt une jouiſſance pour lui d'enrichir les brigands qui le flattent, & de leur faire rendre enſuite tout ce qu'ils ont pris.

ACTE IV.

Cléon & Agoracrite vêtus en Maître-d'Hôtel, arrivent chacun avec une table chargée de mets, & invitent tour-à-tour le peuple à en goûter. Man-

gez, dit le premier, mangez de ce gâteau que j'ai fait à Pyle. Prenez, dit le ſecond, prenez cette croûte que Cérès fit exprès pour vous.

Cléon a dans ſa manne le plat d'élite, c'eſt un ſalmi de lièvre; Agoracrite ne peut en préſenter autant, & tout-à-coup il feint de voir arriver des Députés chargés d'argent, qui demandent Cléon. Cléon ſe retourne & Agoracrite lui vole ſon ſalmi qu'il offre au Vieillard. Cléon s'avoue vaincu en fait d'impudence, & pour achever ſa défaite, ſon Rival propoſe au peuple de fouiller dans les deux mannes. Celle d'Agoracrite ſe trouve vuide, il avait tout mis ſur la table; celle de Cléon eſt encore pleine. Et voilà ce qu'il a toujours fait, s'écrie Agoracrite, il vous a donné peu & s'eſt réſervé beaucoup.

Décidé par ce dernier trait, le Vieillard eſt réſolu d'ôter à Cléon la couronne dont il l'a décoré, mais Cléon déclare qu'il n'en fera rien qu'il n'ait trouvé dans le Rival qui le ſupplantera, les qualités qu'un Oracle de Delphes lui a indiquées. Agaracrite ſe vante de les réunir, Cléon l'interroge, & les réponſes, ainſi que les queſtions, aboutiſſent à prouver que cet Agoracrite eſt un homme vil, un vendeur de viandes cuites, un voleur, un parjure, un impoſteur, un coquin ſieffé, par conſéquent le digne & véritable ſucceſſeur de Cléon. Celui-ci le reconnaît & fait ſes adieux à la couronne qui va

être portée, ſinon par un plus grand, du moins par un plus heureux fripon.

On croit que cette ſcène entière eſt une parodie de l'Œdipe de Sophocle, c'eſt-à-dire de l'endroit où ce Prince interroge le Berger de Laïus qui lui découvre tous les crimes dont il eſt coupable. Ariſtophane a ſuivi la même marche, & chaque mot d'Agarocrite augmente le trouble de Cléon, comme chaque mot du Berger ajoute à celui du Roi de Thèbes.

Le vendeur de viandes eſt déclaré vainqueur, & le Paphlagonien eſt livré à ſa diſcrétion : il l'emmène en proteſtant qu'il va s'occuper tout entier du bonheur de la *Ville des Sots*, c'eſt le terme honnête dont l'Auteur ſe ſert pour déſigner Athènes, & le Chœur termine l'Acte par une ſuite de médiſances plus odieuſes les unes que les autres.

Si l'on pouvait ſuppoſer qu'un aveuglement général permît de donner des Comédies de ce genre, combien croit-on qu'il y aurait de ſpectateurs ? Les *ſoi-diſant* Philoſophes qui calculent que le nombre des méchans eſt beaucoup plus conſidérable que celui des bons, parieraient pour des *chambrées complettes*, nous aimons à croire le contraire.

ACTE V.

J'ai refondu le peuple, s'écrie le vainqueur Agarocrite en entrant, & je vous le rends honnête

homme, de scélérat qu'il était. Il habite l'ancienne, la véritable Athènes, & il est devenu tel qu'il fut autrefois du tems des Miltiades & des Aristides.

On ouvre les portes, & le peuple rajeuni s'avance au milieu des acclamations du Chœur. Ce peuple remercie Agarocrite du service qu'il lui a rendu, & semblable à un homme revenu d'un rêve qui lui a fait perdre la mémoire, il interroge son libérateur sur tout ce qui s'est passé pendant le règne de Cléon. Agarocrite l'en instruit & raconte d'une manière très-satyrique les folies que le Vieillard a faites dans son délire : le peuple en rougit, il promet de se conduire désormais plus sagement, & pour dernière punition, le coquin de Paphlagonien est condamné à prendre le métier de celui auquel il est obligé de céder sa place.

Les Historiens sont d'accord avec Aristophane sur le compte de Cléon, entr'autres Thucydide & Plutarque dans lesquels on lit qu'il était mauvais Capitaine & Citoyen turbulent ; mais la haîne rend injuste, & celle du Poète se décèle à chaque instant. La politique des Athéniens était de laisser dire & de toujours faire. Quel était donc le but des Comédies d'Aristophane ? De satisfaire son animosité personnelle, & ce soupçon qui nous paraît fondé, ne fait point honneur à l'Ecrivain. La Pièce suivante ne lui en fera pas davantage aux yeux

de nos Lecteurs, Pièce odieuse dans laquelle, dit Boileau, *Art poétique, chap. 3.*

Aux accès insolens d'une bouffonne joie
La sagesse, l'esprit, l'honneur furent en proie.
On vit par le Public un Poète avoué
S'enrichir aux dépens du mérite joué,
Et Socrate par lui dans un Chœur de nuées,
D'un vil amas de peuple attirer les huées.

Cette Comédie à laquelle le nom de son Héros & la méchanceté de l'Auteur ont donné la plus grande célébrité, fut représentée pour la première fois sous l'Archonte Isarchus, la 9^e. année de la guerre du Péloponèse, & la première de la 89^e. *Olympiade*, aux Fêtes *Dionysiales*. Pour la seconde fois, sous l'Archonte Aminias, la 2^e. année de la même *Olympiade* 89^e. Retouchée enfin pour la troisième fois, & non représentée l'année suivante, sous l'Archonte Alcée. D'après l'extrait que nous allons en faire, on sera forcé de convenir que le Poète avait beaucoup d'esprit & d'invention, mais à quel usage les a-t-il employés ? ne pouvait-il arriver à la postérité qu'en attaquant le plus sage des Grecs ? Aristophane délateur de Socrate, c'est Erostrate qui pour se rendre immortel, brûle le Temple de Diane à Ephèse.

LES NUÉES.

» ANYTUS & ceux de ſon parti, dit Elien, cherchaient avec ſoin les moyens de perdre Socrate, mais ils ſe défiaient de la manière dont le peuple prendrait une accuſation grave contre un homme qui par bien des raiſons avait un grand crédit dans l'Etat, & particulièrement parce qu'il décriait les Sophiſtes qui ne ſavaient & n'enſeignaient rien qui en valût la peine. Ils commencèrent par ſonder cette eſpèce de gens ſur le projet qu'ils méditaient, car ils ne jugeaient pas qu'il fût sûr de précipiter les choſes, par la crainte qu'ils avaient que les amis & les ſectateurs de Socrate ne fiſſent retomber toute la confuſion ſur les accuſateurs d'un homme qui, après tout, n'était pas coupable & qui faiſait l'ornement de ſon ſiècle. Qu'imaginent-ils ? Ils vont trouver Ariſtophane le faiſeur de Comédies, grand rieur de profeſſion, vrai turlupin & qui faiſait gloire de l'être. Ils le gagnent & lui perſuadent de traduire Socrate en ridicule en plein Théâtre, ſur des choſes qu'on lui reprochait fauſſement, comme d'être un ſéducteur éloquent, capable de changer le blanc au noir, & de donner une entorſe au bon droit, homme à ſentimens ſinguliers & dangereux, qui

voulait introduire de nouveaux génies à la place des Dieux qu'il mépriſait, homme enfin propre à inſpirer ſes erreurs à quiconque l'approchait.

Ariſtophane ſaiſit vivement ce ſujet, y répand le ſel de la plaiſanterie & l'agrément des vers, ſans rougir de prendre le meilleur des Grecs pour l'objet de ſes riſées. Car ce n'était pas un Cléon qu'il ſe propoſait de déchirer, mais un Sage chéri des Dieux, & particulièrement d'Apollon «.

Ce dernier mot porte ſur un Oracle de Delphes, qui l'avait déclaré le plus ſage des hommes, & Socrate lui-même en expliqua le ſens aux Athéniens, mais avec une modeſtie digne de lui. Je ſuis plus ſage que vous, leur dit-il, en ce que vous croyez tout ſavoir, & ne ſavez rien; au lieu que moi je ne ſais rien, & crois auſſi ne rien ſavoir.

» Socrate mis en ſcène, continue Elien, ſurprit d'abord étrangement les Athéniens qui ne s'attendaient à rien moins; mais parce qu'ils étaient naturellement défians & ſoupçonneux à l'égard des hommes extraordinaires & diſtingués, ſoit dans le manîment des affaires publiques, ſoit dans les talens & dans la régularité de la conduite; cette comédie commença à leur plaire, au point qu'ils donnèrent plus d'applaudiſſement au Poète, qu'on n'en avait donné à aucun Spectacle. Ils le proclamèrent vainqueur, & ils contraignirent les

les Juges de ces jeux à mettre au premier rang le nom d'Ariſtophane.

Quant à Socrate, il allait rarement au Spectacle, excepté quand Euripide diſputait le prix par des Tragédies nouvelles. Il ne manquait pas de s'y trouver, & il aſſiſtait de même à ſes combats au *Pyrée*. En effet, il aimait ce Poète Tragique pour ſa ſageſſe & pour la beauté de ſes Pièces toutes vertueuſes. Cependant Alcibiade & Critias le contraignirent d'aller quelquefois auſſi à la Comédie; mais loin de ſe plaire à ce divertiſſement, il avait un ſouverain mépris pour les Comédiens. Philoſophe comme il était, & homme de bien, il ne pouvait goûter des gens qui faiſaient profeſſion de mordre, d'outrager, de déchirer tout le monde & de ne rien dire d'utile. Ce furent là les cauſes ſécrètes du dépit qui donna lieu à la Comédie des *Nuées*, ſans compter les ſuggeſtions d'Anytus & de Mélitus. Il eſt même vraiſemblable qu'Ariſtophane ſe laiſſa corrompre par argent dans cette conjoncture, car, vu l'ardeur & l'empreſſement des uns à calomnier Socrate devant les Tribunaux, vu la pauvreté, ou la méchanceté du Poète; eſt-il étrange de croire qu'il ait reçu de l'argent pour cette mauvaiſe affaire? Comme on célébrait alors les *Dionyſiales*, il était accouru une grande multitude de gens étrangers: lors donc qu'on balotait & qu'on bernait ce malheureux

Socrate ; à ce nom si fréquemment répété, & à sa figure que les faiseurs de masques avaient parfaitement imitée, les étrangers qui ne savaient de quoi il s'agissait, faisaient du bruit dans l'assemblée, à force de demander qui étoit ce Socrate. Il le remarqua, car il y était venu tout exprès, sachant bien qu'il était le bouffon de la Comédie, & il s'était placé dans un lieu d'où il pouvait être vu de tous les Spectateurs. Il affecta de tirer les étrangers d'embaras, il se leva, & durant tout le Spectacle il se tint debout, tant il montra de mépris pour cette satyre & pour les Athéniens assemblés «.

Quelques Historiens ont prétendu qu'Aristophane avait été cause de la mort de ce Philosophe, mais il est prouvé par toutes les dates, qu'il y a eu un intervalle de 23 ans entre la Comédie des *Nuées* & le moment où, sur l'accusation d'Anytus & de Mélitus, les Athéniens condamnèrent Socrate à s'empoisonner. Cet indigne arrêt lui fut signifié sous l'Archonte Lachés, la première année de la 95^e^. *Olympiade.* Il serait donc possible de présumer qu'en se déchaînant contre Socrate, le Poète a moins écouté ses ennemis que sa haine personnelle ; mais il n'est pas moins vrai que les ridicules qu'il lui donna sur le Théâtre, devinrent dans la suite des imputations sérieuses dont Anytus & ses partisans se servirent pour le perdre.

A l'égard du succès de cette Pièce, il n'a pas été, du moins dans la nouveauté, aussi brillant que le dit Elien, & nous n'en citerons pour preuve que le Chœur qui termine le premier Acte. Si quelqu'un doit en être cru, c'est l'Auteur, & voici comme il s'exprime :

» Messieurs, dit-il, je vous promets d'être vrai, j'en atteste Bachus mon père & mon maître. (c'était le Dieu des Poètes Comiques, parce que les Comédies se jouaient pendant ses fêtes). Puissai-je être vainqueur en ces jeux, & passer dans votre esprit pour aussi bon Ecrivain, que je vous crois bons connaisseurs : aussi vous ai-je déjà donné cette Comédie comme la meilleure que j'eusse faite, en vous priant de l'entendre avec autant d'application & de soin que j'en avais mis à la composer. J'eus pourtant le malheur d'être vaincu par d'indignes concurrens (Cratinus & Ameipsias), destinée que je ne méritais pas. C'est de cela même que j'ose me plaindre à vous & aux honnêtes gens pour qui seuls je travaille ; non que je veuille vous abandonner, car je n'ai pas oublié le succès de ma première Comédie (les *Daitaliens*, peuple de l'Attique) & l'accueil que vous fites au jeune homme sage & au jeune homme débauché qui en font le jeu. Comme je n'étais pas encore dans l'âge prescrit par les Loix pour donner des Pièces de Théâtre, (il fallait avoir au

moins trente ans), j'expoſai *incognito* ce premier fruit de mes veilles, & vous le reçûtes favorablement. Depuis ce moment, j'ai toujours compté ſur vos ſuffrages, & je viens aujourd'hui, Meſſieurs, vous offrir une Comédie qui, comme un autre *Electre*, cherche à découvrir ſes amis. Si elle trouve les cheveux de ſon frère, elle les reconnaîtra bien. (Alluſion ſatyrique à la reconnaiſſance d'*Electre* & d'*Oreſte* dans Eſchyle). Elle ne vient point avec des habits déchirés pour faire rire les enfans; elle ne s'avilit point par des railleries fades ſur les chauves, & moins encore par des danſes déshonnêtes. Vous ne la verrez point introduire un vieillard qui frappe de ſon bâton tout ce qui ſe préſente, pour faire plus aiſément paſſer ſes mauvaiſes plaiſanteries; elle ne paraît point avec des flambeauux comme une furie, & ne s'amuſe point à faire des *hélas* ridicules. Elle vient appuyée de ſon ſeul mérite & de ſa propre beauté. Je ne me glorifie pourtant pas de ces avantages. Je cherche beaucoup moins à vous tromper, en vous répétant deux ou trois fois la même choſe. Je produis toujours des images nouvelles, différentes les unes des autres, & toutes ſingulières. Je puis me vanter d'avoir terraſſé le redoutable Cléon, mais je ne l'ai pas inſulté depuis ſa mort. La conduite de mes rivaux eſt bien différente. Depuis qu'Hyperbolus a donné priſe, ils

ne mettent sur le Théâtre qu'Hyperbolus & sa mère. Eupolis a donné d'abord à ce sujet sa Comédie *Marica*, où il n'a pas rougi de piller mes *Chevaliers*, en y ajoutant seulement de sa façon une vieille qui a fait une danse déshonnête, encore a-t-il volé cette vieille à Phrynicus, qui la faisait dévorer par un monstre marin. Le Poète Hermippus est venu ensuite, voilà encore Hyperbolus en jeu. Enfin, tous à la file tombent sur Hyperbolus, & me dérobent mes *anguilles* le plus subtilement qu'ils peuvent. Que ceux qui viennent à leurs Pièces ne se divertissent pas aux miennes, c'est tout le mal que je leur souhaite. Pour vous, Messieurs, si vous prenez du goût à mes idées, je vous donne parole de croire désormais que vous êtes fins connaisseurs.

L'Hyperbolus que cite le Poète, était un ouvrier en lampes de cuivre, qui, comme Cléon, avait trouvé le secret de se rendre recommandable, & de faire trembler les premiers de la République.

Les Athéniens regardaient comme les meilleures anguilles celles du Lac Copaïe en Béotie, & si ce mot dont Aristophane se sert pour désigner ses productions, laissait quelque doute sur le cas qu'il en faisait, on en serait convaincu par la harangue précédente. Aristophane était sans doute un homme fort singulier, & ses spectateurs devaient

l'être pour le moins autant que lui. On prétend qu'ils riaient d'eux-mêmes, quand ils n'avaient pas de quoi rire des autres. Leur exemple a été suivi, & l'Histoire du Théâtre nous en fournira quelques preuves.

ACTE PREMIER.

Couché sur un canapé, mais trop agité pour se livrer au sommeil, Strepsiade, homme riche & endetté, parle en lui-même des emprunts que lui a fait faire le luxe de sa femme & de son fils. Il se lève, il demande de la lumière & compte ce qu'il doit, tant pour des chevaux que pour des chars. Il a quitté ses terres, il est venu à la ville épouser une fille coquette & prodigue qui lui a donné un fils du même caractère, il s'en repent, & ne sait quel remède apporter à l'embaras dans lequel il se trouve.

Durant ce monologue, Phidippide son fils dort à quelques pas plus loin, rêve tout haut, & ne parle que de chevaux, de courses, de chars dont le nom seul anime de plus en plus la mauvaise humeur de son père qui cependant va le réveiller doucement, parce qu'il l'aime, malgré le dérangement de sa conduite. Pour le lui prouver, il veut lui persuader de suivre une idée qu'il vient de concevoir, c'est d'aller dans le logis voi-

fin (celui de Socrate) chez ces gens qui prouvent que le ciel eſt un four, & que les hommes ſont des charbons, parodie ridicule des comparaiſons que faiſait Socrate. Le fils le mépriſe, ainſi que ſon diſciple Chériphe ; il les traite tous les deux de viſionnaires, de fous, de pieds-plats (ils allaient nuds pieds) ; & le père n'ayant pu gagner ſur ſon fils d'entrer chez ce Philoſophe, pour en apprendre l'art de payer ſes dettes en gambades, de prouver qu'il fait jour quand il fait nuit, le père prend le parti d'aller lui-même à cette école, bien perſuadé qu'après une teinture de philoſophie *Socratique*, il ſaura ſe débaraſſer de ſes créanciers ſans les payer.

Il frappe à la porte de Socrate, & il en ſort une eſpèce de Valet Philoſophe qui gronde Strepſiade d'avoir heurté ſi rudement, qu'il lui a fait perdre le fil d'une belle réflexion. Strepſiade s'excuſe, & lui demande modeſtement quelle eſt cette réflexion qu'il a eu le malheur d'interrompre. Le Valet répond que ce ſont des myſtères que l'on ne doit révéler qu'aux initiés : Strepſiade vient pour cela, & le Valet conſent à l'inſtruire. Mais de quoi l'entretient-il ? De la meſure exacte que Socrate vient de prendre de l'étendue du ſaut d'une puce ; d'une queſtion très intéreſſante ſur les *couſins*, ſavoir ſi c'eſt de leur trompe ou d'ailleurs que vient le

bruit qu'ils font en volant ; du mauvais ſoupé qu'il aurait fait hier, ſi le Philoſophe n'avait eu l'adreſſe de décrocher un manteau d'une main, tandis que de l'autre il amuſait ſes Auditeurs avec un compas.

Ouvrez-moi promptement cette école de ſageſſe, s'écrie Strepſiade enchanté de l'hiſtoire du manteau, montrez-moi Socrate, je brûle d'être adopté. Ouvrez donc.

On ouvre. L'Athénien apperçoit Socrate avec Chairephon, & les trouve ſi pâles, ſi maigres, qu'il les compare aux priſonniers de Pyle : il jette les yeux ſur une table remplie de cartes, de globes, de ſphères, & chaque objet excite ſa curioſité. Mais, dit-il, à quoi ſert cette machine ci ?

LE VALET.

A meſurer la terre.

STREPSIADE.

La terre ? Quoi ! celle qu'on diſtribue au ſort après les conquêtes. (C'était l'uſage chez les Athéniens de partager ainſi les terres acquiſes, aux colons qu'ils y envoyaient).

LE VALET.

Non. Ce qui s'appelle la terre, toute la terre.

STREPSIADE.

Grande nouvelle parbleu. Bonne choſe pour l'Etat. Quoi ! l'on nous partagera toute la terre ?

LE VALET.

Tenez, voici ſon contour. Voilà tout le domaine de l'Attique..... Voilà Athènes.... Voilà l'Eubée, vous voyez combien elle s'écarte de nous en longueur.

STREPSIADE.

Oui, elle s'écarte de nous, je ne le ſais que trop : c'eſt Périclès qui nous l'a ainſi aliénée, en la ſubjuguant & en l'accablant d'impôts. Mais où eſt Lacédémone ?

LE VALET.

Ici proche.

STREPSIADE.

Oui, trop proche de nous. Croyez-moi, tâchez de l'éloigner tant que vous pourrez.

LE VALET.

Cela ne ſe peut.

STREPSIADE.

Tant pis pour vous, il vous en prendra mal. Mais, dites-moi, quel eſt cet homme guindé en l'air dans une corbeille ?

LE VALET.

C'eſt lui.

STREPSIADE.

Qui lui ?

LE VALET.

Socrate.

STREPSIADE.

Ah ! Socrate, Socrate, &c..... Il le conjure de descendre, il crie de toutes ses forces, mais le Philosophe enfoncé dans la méditation, ne répond que long-tems après & ouvre enfin la bouche pour dire qu'il se hisse en l'air, parce que la terre attire toutes les pensées subtiles de l'esprit, comme le cresson sauvage tire à lui toute l'humeur destinée aux plantes voisines.

L'aspirant prend de travers la pensée de Socrate pour la tourner en plaisanterie, & de-là il revient à son but qui est d'apprendre d'un si habile voisin le moyen de payer ses dettes sans qu'il lui en coûte rien. Il conjure le Philosophe par les Dieux, mais le Philosophe lui fait observer qu'il ne reconnaît point les Dieux du Pays, & ses grandes, ses uniques Déesses sont les *Nuées*, trait satyrique d'Aristophane pour faire entendre que Socrate & ses Sectateurs n'avaient que de pures chimères pour objet de leur culte & de leurs contemplations.

L'aspirant consent à tout, pourvu qu'il ne paye pas ses dettes, & il se jette sur un lit par ordre de son nouveau Maître qui prie les *Nuées* de se rendre visibles. Elles obéissent & paraissent sur des nuages avec des habits de femmes & des masques singuliers. Socrate, dans son enthousiasme, se sent ou se prétend exaucé, mais Strepsiade a

l'esprit si bouché, la vue si peu philosophique, que malgré les chants redoublés des *Nuées*, il ne voit & n'entend rien. Sont-ce des Héroïnes, dit-il ? Non, répond Socrate, ce sont les Déesses des paresseux. Ce sont elles qui donnent de l'esprit, du sens, du jugement, l'art de parler d'une manière extraordinaire, imposante comme la nôtre, & capable de captiver les cœurs. En effet, reprend Strepsiade, à peine ai-je entendu leur voix, que mon ame a tressailli d'ardeur de philosopher. Oui, je brûle de raisonner sur la fumée, de bâtir & de renverser des argumens opposés, & de contredire tout ce qu'on dira.

Les *Nuées* descendent de leurs machines, & par grace elles se rendent visibles aux yeux du *Candidat* qui est fort étonné de ce qu'elles ont des figures de femmes, lui qui avait cru bonnement que ce n'était que du brouillard. Ce sont elles, lui dit Socrate, qui nourrissent les Sophistes, les Devins, les Médecins, les Poètes. Elles prennent toutes les formes que l'on veut, toutes celles qu'elles veulent, & supposé, par exemple, qu'elles voient Simon, ce voleur public, elles se métamorphosent en loups.

Après quelques apostrophes de ce genre, les *Nuées* accordent leur protection à Strepsiade en faveur de Socrate qu'elles veulent bien obliger, ainsi que Prodicus fameux Sophiste, fou de son pré-

tendu ſavoir, & que le Poète ne met en parallèle avec le Philoſophe, que pour lui donner plus de ridicule. Non-content de cela, il lui fait débiter qu'il n'y a point de Jupiter, ce qu'il prouve en diſant que ce ſont les *Nuées* qui donnent de la pluie, & que jamais on n'a vu Jupiter pleuvoir ſans elles. Il raiſonne à-peu-près auſſi conſéquemment ſur pluſieurs autres points : Strepſiade enchanté abjure les Dieux d'Athènes & ſe voue tout entier aux *Nuées* qui promettent de lui apprendre à corrompre le bon droit pour emprunter & ne rien payer. Laiſſez-vous conduire par Socrate, ajoutent-t-elles, & vous réuſſirez.

Les haillons dont il eſt néceſſaire de ſe couvrir, la faim, la ſoif, le froid, le chaud, les outrages qu'il faut endurer pour être vraiment Philoſophe, rien ne l'arête, pas même les coups d'étrivières : la ſeule choſe qui le fait balancer au moment d'entrer à l'école, c'eſt la crainte & l'eſpoir de reſſembler à Chairéphon le plus cher, mais le plus pâle des Diſciples de Socrate. Malgré cela, il ſe réſigne & va ſe faire initier, après être convenu que né ſans aucune eſpèce de talens, il n'a de mémoire que pour ſe ſouvenir de ce qu'on lui doit, & de diſpoſition qu'à tromper ceux à qui il doit.

Le Lecteur devine aiſément que le caractère de ce Strepſiade eſt celui d'un innocent très-railleur, qui ſe ſert de ſa prétendue ignorance pour lancer

les ſarcaſmes les plus forts ſur la morale de Socrate. C'eſt le *Médecin malgré lui* aux priſes avec la Médecine.

L'Acte finit par le Chœur que nous avons cité, & qui eſt ſuivi de quelques reproches que les *Nuées* font aux Athéniens ſur la confuſion qui régnait dans leurs Fêtes, ſur les ſacrifices qui ne ſe faiſaient point aux jours marqués, en un mot, ſur l'avarice de la République qui très-ſouvent ordonnait des jeûnes au lieu de feſtins.

ACTE II.

Le Diſciple dépouillé de ſon manteau, reparaît avec Socrate qui jure par l'air & le chaos, que jamais il n'a trouvé d'eſprit ſi épais que celui de Strepſiade. Critique ſanglante de la part d'Ariſtophane pour faire entendre qu'un ſens droit eſt rétif à la Philoſophie, parce que la Philoſophie eſt oppoſée au ſens commun. Çà, continue Socrate, que ſouhaitez-vous apprendre? Les meſures, l'harmonie, la cadence?

STREPSIADE.

Oui, parbleu, les meſures. Car il n'y a pas long-tems qu'un homme m'a trompé par une fauſſe meſure..... Pour l'harmonie, à quoi me ſervirait-elle?

SOCRATE.

A faire l'agréable dans les compagnies.

STREPSIADE.

C'eſt bien-là de quoi il s'agit. Je ne me ſoucie ni de *Pyrrhiques*, ni de *Dactyles*, enſeignez-moi à culbuter le bon droit.

Plus Strepſiade va au fait, plus Socrate affecte de s'en éloigner, & comme la Philoſophie exige beaucoup de connaiſſances préliminaires, il donne à ſon Diſciple une leçon de Grammaire. Molière a imité cette ſcène dans ſon *Bourgeois Gentilhomme*, mais il l'a traitée en Comique, au lieu qu'Ariſtophane l'a priſe du côté de la Satyre; ainſi en apprenant à Strepſiade à diſtinguer les choſes qui appartiennent aux hommes & aux femmes, il attaque, en paſſant, quelques Athéniens notés de lâcheté ou de débauche, tels que Cléonyme & Amunias.

Couchez-vous, répond Socrate à ſon Diſciple, méditez, attachez-vous à une penſée, & ſi vous ne pouvez la démêler, paſſez à une autre, diviſez, définiſſez, contemplez, enfin cherchez les moyens de fruſtrer vos créanciers. Telle était la manière de Socrate qui faiſait naître les penſées des autres ſans dire les ſiennes. C'eſt pour cela qu'on l'appellait *la ſage-femme des eſprits*.

Las de ſe tourner & retourner ſur ſon lit, Strep-

siade s'écrie enfin qu'il croit avoir trouvé le secret qu'il cherchait. Si j'achetais, c'est lui qui parle, si j'achetais une Sorcière de Thessalie, que par son moyen je prîsse la lune & que je l'enfermâsse dans un étui comme un miroir.....

SOCRATE.

Eh-bien, qu'en arriverait-il?

STREPSIADE.

S'il n'y avait plus de lune, je ne payerais plus d'intérêt.

SOCRATE.

Comment cela?

STREPSIADE.

La chose est toute claire. Il n'y aurait plus de mois, & par conséquent plus de paiement au bout.

SOCRATE.

Mais si vous étiez condamné à payer cinq talens, comment vous tireriez-vous de cette affaire?.... Pensez-y, rêvez quelques momens, donnez l'essor à votre esprit, comme les enfans le font à un hanneton qu'ils attachent à un fil.

STREPSIADE.

Je me mettrais derrière le Greffier, j'exposerais un miroir ardent aux rayons du soleil, & je brûlerais toutes les écritures qu'on ferait contre moi.

SOCRATE.

Et si vous étiez condamné par corps ?

STREPSIADE.

Le moyen est tout simple, j'irais me pendre.

Socrate voyant qu'il ne peut tirer aucun parti du génie grossier de son Disciple, & désespérant d'en faire un Philosophe, lui conseille d'amener son fils en sa place. Strepsiade y consent, dit que ce fils avait de l'esprit quand il était enfant, & il se retire.

ACTE III.

La première scène de cet Acte est remplie par Phidippide que son père chasse de sa maison pour l'envoyer à l'école de Socrate : pour l'y engager, il lui débite sans ordre ni liaison tout ce qu'il sait & ce qu'il ne sait pas des grands mystères de la Philosophie. C'est absolument le *Bourgeois-Gentilhomme* qui veut rendre à Madame Jourdain & à Nicole les leçons qu'il a reçues de ses Maîtres..... Par Jupiter, s'écrie Phidippide. —Jupiter ! apprenez, mon fils, qu'il n'y en a plus.

PHIDIPPIDE.

Qui dit de pareilles impiétés ?

STREPSIADE.

Qui ? Socrate, Diagoras & Chairéphon qui sait calculer le saut des puces.

PHIDIPPIDE.

PHIDIPPIDE.

Quoi, mon père, vous êtes assez insensé pour croire ?....

STREPSIADE.

Doucement, s'il vous plaît, mon fils. Ne dites point de mal de ces Sages qui ont tant de lumières & qui portent l'épargne jusqu'à ne connaître ni Barbiers, ni Parfumeurs, ni Baigneurs, tandis que toi tu me dévores les entrailles, comme si j'étais mort. Mais il ne s'agit plus de cela, va les trouver & deviens leur Disciple.

PHIDIPPIDE.

Hé que peut-on apprendre de bon de ces animaux-là ?

STREPSIADE.

Tout : les connaissances les plus estimées, la vérité même ; par exemple, que tu n'es qu'un sot, mais attends un moment, & je suis à toi.

Phidippide croit que son père a perdu l'esprit & balance s'il doit le faire déclarer fou en Justice, ou le livrer aux Médecins comme un homme à enterrer sous peu de jours. Il revient & donne à son fils une leçon de Grammaire. Celui-ci s'apperçoit que son père n'a ni manteau ni souliers, il lui demande ce qu'il en a fait, & son père lui répond qu'il les a employés *pour le besoin.*

Ce trait regarde Périclès qui, selon Suidas, avait dissipé une grande partie des trésors de la Citadelle pour la guerre du Péloponèse, & qui ne pouvant justifier la dépense d'un article de cinquante *talens* dont il devait rendre compte, se contenta de dire qu'il les avait employés *pour le besoin.* On prétend que ce Général ne fit cette réponse que pour ménager la réputation des Rois de Sparte qui furent accusés d'avoir reçu ces cinquante *talens* pour épargner une partie de l'Attique.

Viens, mon enfant, viens avec moi, reprend Strepsiade. Si tu fais mal, c'est moi qui t'y obliges. Obéis seulement, & souviens-toi que je n'ai eu que trop d'égards pour les caprices de ton enfance. La première obole que je reçus dans l'Assemblée publique, je la mis à t'acheter un petit chariot aux Fêtes de Jupiter.

Phidippide proteste tout bas que son père se repentira de la violence qu'il lui fait, & se laisse conduire à Socrate que Strepsiade instruit de la résistance de son fils.

SOCRATE.

C'est apparemment un innocent qui n'est pas encore fait à se tenir suspendu en l'air comme nous.

PHIDIPPIDE, (*bas.*)

Puisses-tu l'être tout de bon!

STREPSIADE.

Ah ! coquin, tu dis des injures à ton Maître.

SOCRATE.

Voyez avec quelle grimace il a prononcé cette sottise. Hé comment pourrait-il apprendre à éluder un procès, à chicaner sa Partie adverse, à jetter de la poudre aux yeux des Juges ?

STREPSIADE.

Oubliez ses impertinences & daignez lui donner vos soins. Il a naturellement du génie, car n'étant encore qu'enfant, il faisait de petits châteaux, des vaisseaux, des chariots, &c..... Il fallait voir. Qu'en pensez-vous ? Ne croyez-vous pas qu'il puisse apprendre ces deux moyens favoris qui sont les pivots de votre doctrine, le *juste* & l'*injuste ?* S'il ne les apprend tous deux, il aura du moins l'esprit d'apprendre l'*injuste.*

SOCRATE.

Je vais le donner à instruire à tous les deux.

STREPSIADE.

Je suis votre valet : n'oubliez pas au moins de l'armer de pied-en-cap contre le *juste.*

A peine Strepsiade est-il sorti, que le *Juste* paraît en défiant son Rival de se présenter : mais l'*Injuste* qui connait les Juges auxquels il a affaire, se montre

ſur-le-champ & ſe promet bien que devant de pareils Arbitres, il l'emportera ſur ſon Concurrent. L'un & l'autre débitent tour-à-tour une Harangue dans laquelle ils ſoutiennent leurs droits. Le *Juſte* peint dans la ſienne les mœurs vertueuſes de l'ancienne Athènes & engage Phidippide à les adopter; l'*Injuſte* l'en éloigne, & de cet incident naît une diſpute remplie des traits les plus cyniques contre les Athéniens. Que répondras-tu, dit l'*Injuſte* à ſon Rival, ſi je viens à bout d'avoir raiſon contre toi?

LE JUSTE.

J'avouerai que j'aurai tort & je me tairai. Voyons.

L'INJUSTE.

Dis-moi un peu, quels gens ſont-ce que nos Orateurs?

LE JUSTE.

Des ſcélérats.

L'INJUSTE.

D'accord. Et nos faiſeurs de Tragédies?

LE JUSTE.

Des ſcélérats.

L'INJUSTE.

Fort bien. Et nos Magiſtrats?

LE JUSTE.

Des ſcélérats.

L'INJUSTE.

On ne peut pas mieux. Tu vois donc bien que tu as tort. Compte à-préſent les ſpectateurs. Quel eſt le plus grand nombre ? Sont-ce les gens de bien ? examine.

LE JUSTE, *regardant de tous les côtés.*

Examinons.

L'INJUSTE.

Hé bien ?

LE JUSTE.

Les ſcélérats l'emportent..... En voilà un que je connais..... J'en vois encore là un autre..... Et ce petit-Maître là-bas.....

L'INJUSTE.

Qu'as-tu à dire à préſent ?

LE JUSTE.

Que j'ai perdu. (*Aux Spectateurs*). Meſſieurs, prenez mon manteau, je vais me ranger de votre parti, vous êtes les plus forts. (*Il fait ſemblant de jetter ſon manteau & de ſauter dans le parterre*).

SOCRATE, *à Strepſiade.*

Eh bien, perſiſtez-vous à vouloir que votre fils ſoit Philoſophe ?

STREPSIADE.

Oui, inſtruiſez-le comme il faut, châtiez-le s'il eſt néceſſaire, & ſur-tout rendez-lui la langue

auſſi affilée qu'un glaive à deux tranchans ; l'un ſera pour les menues babioles de la chicane, l'autre pour les cauſes qui en valent la peine.

SOCRATE.

Laiſſez-moi faire, je vous le rendrai, ſur ma parole, un des plus fins chicaneurs de l'Attique.

Phidippide entre avec répugnance chez Socrate, & les *Nuées* adreſſent la parole aux Juges de la Comédie : elles leur promettent que s'ils rendent juſtice au ſpectacle, elles répandront la fertilité dans leurs champs pour leſquels elles donneront à propos de la pluie ou du beau tems; mais que s'ils jugent de travers, elles grêleront leurs vignes & déſoleront leurs fruits.

ACTE IV.

Strepſiade fort inquiet rode autour de l'école, en comptant à la manière des Grecs, c'eſt-à-dire, en rétrogradant : cinq, quatre, trois, deux : le dernier jour du mois approche, jour appellé celui de la *vieille* & *nouvelle lune*, jour où il faut payer; & tous ſes créanciers réſolus de le ruiner, ont conſigné de l'argent chez les Juges pour les frais de pourſuite. Que faire, dit-il, car de payer il n'en eſt pas queſtion. J'ai beau leur faire des propoſitions raiſonnables & leur dire : écoutez : des trois ſommes que je vous dois, ne pre-

nez pas l'une, donnez du tems pour l'autre, & quittez-moi de la troiſième.

Il ſemble que La Fontaine, d'après Eſope, ait imité ce trait dans la Fable de *la géniſſe, de la chèvre & de la brebis en ſociété avec le lion.*

Nous ſommes quatre à partager la proie,
Puis en autant de parts le cerf il dépeça :
Prit pour lui la première en qualité de Sire :
Elle doit être à moi, dit-il, & la raiſon,
C'eſt que je m'appelle lion.
A cela l'on n'a rien à dire.
La ſeconde par droit me doit écheoir encor,
Ce droit, vous le ſavez, c'eſt le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant, je prétends la troiſième ;
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord.

Loin de ſe payer de mes raiſons, continue Strepſiade, ils me traitent de fripon, & me menacent de me traîner au Barreau. A la bonne-heure : que m'importe après tout, pourvu que Phidippide ſoit devenu beau parleur. Voyons où il en eſt. Heurtons.

Socrate ſe préſente, Strepſiade lui donne un ſac de farine, & pour l'en remercier, Socrate lui apprend que ſon fils en ſait déjà aſſez pour nier une dette, eût-elle été contractée devant mille témoins.

Viens, mon fils, s'écrie le père enthouſiaſmé, viens, que je t'embraſſe. A ta pâleur, je juge que tu

ſais contredire & nier hardiment, que tu entends le fin de la chicane la plus déliée, & que tu excelles dans les manières de ton pays. Que dis-tu là ?..... Va, je n'en doute point. Tu m'as l'air de faire croire aux gens qu'ils ont tort quand ils ont raiſon, & de le leur ſoutenir en face. Oui, tu as maintenant la mine d'un bon & franc Athénien. Auſſi puiſque tu m'as perdu, c'eſt à toi de me ſauver.

PHIDIPPIDE.

D'où vient donc cette crainte que vous témoignez ?

STREPSIADE.

Hé, hé, je l'avoue. Je crains un peu cette *vieille* & *nouvelle lune*.

PHIDIPPIDE.

Beau ſujet d'inquiétude ! *Vieille* & *nouvelle* ! Cela peut-il être ?

STREPSIADE.

Il faut bien que cela ſoit, car mes créanciers menacent de m'attaquer ce jour-là en Juſtice, & de conſigner.

PHIDIPPIDE.

Laiſſez-les faire, ils perdront leurs conſignations, car il n'eſt pas poſſible qu'un jour en ſoit deux.

STREPSIADE.

Comment ?

PHIDIPPIDE.

Comment ! une femme peut-elle être jeune & vieille en même tems ?

STREPSIADE.

Mais nos créanciers alléguent la loi.

PHIDIPPIDE.

Ils n'en prennent pas l'esprit ; car, par les loix de Solon, il y a deux différens jours marqués, à savoir : 1°. le dernier jour du mois ou de la *vieille lune*, afin que le débiteur puisse comparaître & éviter les frais de la consignation. 2°. Le lendemain, ou le jour de la *nouvelle lune*, jour auquel le procès doit se faire en forme contre les débiteurs négligens. Ma foi, Solon aimait le peuple.

Chez les Grecs, le premier jour du mois s'appelle *néoménie*, *nouvelle lune* ou nouveau mois. Ils ne connaissaient pas les *calendes* : de-là le proverbe : renvoyé aux *calendes Grecques*.

STREPSIADE.

Pourquoi donc les Magistrats, sans attendre le premier jour du mois, commencent-ils les procès dès le trentième du précédent, en recevant les consignations ?

PHIDIPPIDE.

C'eſt qu'ils font comme les Maîtres-d'Hôtel qui goûtent aux plats avant que de les ſervir.

STREPSIADE, *bruſquement.*

Hola, vous, Meſſieurs les ſpectateurs, pourquoi vous tenez-vous là comme des dupes, tandis que mon fils & moi faiſons nos affaires à vos dépens?

Il fait rentrer Phidippide chez lui pour le régaler, & dans le moment même arrive un créancier qui, faute de paiement, va faire conſigner au jour de la *vieille* & *nouvelle lune.* Strepſiade ſe moque de lui, & prend à témoins comme quoi on l'appelle en juſtice en deux jours différens. J'avais juré par Jupiter de rendre la ſomme, ajoute-t-il, mais depuis, on m'a inſtruit qu'il n'y a point de Jupiter; d'ailleurs, quand j'ai été aſſez bête pour promettre de payer, mon fils ne ſavait pas la philoſophie.

Le Créancier a ſon témoin, & menace Strepſiade, mais Strepſiade le met dehors, & il en paraît un ſecond qui, après avoir fait des lamentations que le débiteur compare à celles des Dieux dans une Tragédie de Carcinus, prétend toucher le principal & les intérêts.

STREPSIADE.

Que penſez-vous de la pluie? Eſt-ce de l'eau céleſte, ou attirée par le ſoleil?

LE CRÉANCIER.

Je ne le ſais, ni ne m'en ſoucie.

STREPSIADE.

Vous ne méritez donc pas d'être payé.

LE CRÉANCIER.

Compoſons. Si vous n'avez pas la ſomme en entier, donnez-moi au moins l'intérêt.

STREPSIADE.

L'intérêt ! Quelle bête eſt-ce là ?

LE CRÉANCIER.

C'eſt le produit de l'argent. Ne croît-il pas par jour & par mois ?

STREPSIADE.

Vous parlez d'or ; mais répondez un peu à une petite queſtion que je vais vous faire. Croyez-vous que la mer ſoit plus grande aujourd'hui qu'autrefois ?

LE CRÉANCIER.

Non. Que fait cela ?

STREPSIADE.

Comment, ſcélérat, tu conviens que la mer ne croît pas malgré le concours des fleuves, & tu veux que ton argent croiſſe d'une manière ſi exorbitante ? Veux-tu te retirer ? Qu'on m'apporte un bâton. (*Il le chaſſe & rentre chez lui*).

Le Chœur s'élève avec force contre de pareilles friponneries, & sur-tout contre l'art qui leur a donné lieu ; c'est une préparation du dénouement.

ACTE V.

Strepsiade accourt en criant au meurtre, & implorant du secours contre son fils qui le maltraite. Son fils le suit, en appelle au Chœur, & prétend prouver en forme à son père, que d'après les leçons de Socrate, c'est avec justice qu'il l'a battu.

Infame, parricide, lui répond Strepsiade : vous me comblez de joie, vous me couvrez de roses, reprend le fils, avec l'air le plus tranquile, & en faisant le Philosophe comme *l'Injuste* l'a fait vis-à vis le *Juste* dans la scène dont nous avons parlé.

» Ne se courroucer point du tout, dit Amyot, » d'après Plutarque, c'est une vertu bien singu- » lière ; mais il n'y a que ceux qui sont parfaite- » ment sages, qui le puissent du tout faire comme » était Socrate, lequel ayant été fort outragé par » un jeune homme insolent & téméraire, jusqu'à » lui donner des coups de pied, & voyant que » ceux qui se trouvaient lors autour de lui, s'en » courouçaient amèrement, & en perdaient pa- » tience & voulaient courir après. Comment, » leur dit-il, si un âne m'avait donné un coup de

» pied, voudriez-vous que je lui en donnasse un » autre ? Toutefois il n'en demeura pas impuni, » car tout le monde lui reprocha tant cette insolence, & l'appella-t-on si souvent le regimbeur » & le donneur de coups de pied, que finalement » il s'en pendit & étrangla lui-même de regret. Et » quand Aristophane fit jouer la Comédie qui s'appelle les *Nuées*, en laquelle il répand sur Socrate toutes les sortes & manières d'injures qu'il » est possible, comme quelqu'un des assistans à » l'heure qu'on le farçait & gaudissait ainsi, lui » demanda : ne te courouces-tu point, Socrate, » de te voir publiquement blasonner ? Non, certainement, répondit-il, car il m'est avis que je » suis en ce Théâtre ne plus ne moins qu'en un » festin où l'on se gaudit joyeusement de moi «.

La cause de la querelle survenue entre le père & le fils, c'est que le fils pressé de chanter à table, a répondu que c'était un usage ridicule : (trait de critique contre Euripide qui fait dire à la Confidente de Médée que la musique devrait être interdite dans les festins :) c'est qu'il a traité Simonide de méchant Poète ; c'est qu'il a eu l'insolence de préférer Euripide à Eschyle, cet Euripide qui n'a pas rougi de parler d'inceste dans ses Tragédies.

Un père, reprend Phidippide, bat son fils parce qu'il l'aime : un fils ne doit-il pas aimer

ſon père & lui prouver ſon amour ? D'ailleurs les vieillards ſont doublement enfans & ils méritent d'autant plus d'être châtiés, que leurs fautes ſont plus conſidérables. On allègue les loix, mais celui qui les a portées était homme : il a perſuadé aux autres de les admettre, & tout homme raiſonnable a les mêmes droits que le Légiſlateur. De par Jupiter, de par les Dieux, réplique Strepſiade. Je ne les connais pas, reprend ſon fils, il n'y a de Dieux que les *Tourbillons* & les *Nuées*, c'eſt de vous que je l'ai appris.

Strepſiade déſeſpéré veut s'en prendre aux *Nuées*, & les *Nuées* lui répètent que c'eſt ſa faute, puiſque c'eſt de lui-même qu'il s'eſt porté à faire des injuſtices criantes, & à ne pas payer ſes dettes.

STREPSIADE.

Hé, que ne m'avertiſſiez-vous ? Pourquoi trompiez-vous un homme ſimple comme moi ?

LES NUÉES.

Nous en uſons ainſi avec tes pareils, quand ils s'aveuglent juſqu'à devenir injuſtes & ſcélérats. Nous les plongeons dans l'infortune, afin de leur apprendre à craindre les Dieux.

Strepſiade abandonné de tous les côtés, ſe re-

pent de s'être livré à la Philoſophie, il en demande pardon à Mercure, & feignant d'en être inſpiré, il appelle ſes gens, les fait armer de haches & de torches, monte avec eux ſur le toit de l'école, la met en pièces & en conſume les débris. Socrate en ſort tout enfumé. Il eſt ſuivi de Chairéphon & d'une troupe de Philoſophes que Strepſiade accable de plaiſanteries.

Cette Pièce que le Lecteur doit trouver très-hardie, le lui paraîtrait encore beaucoup davantage, ſi nous avions pu lui donner la clé d'une foule de traits dont elle eſt remplie. Elle aveugla les Athéniens au point que la plupart d'entr'eux regardèrent Socrate comme un eſprit dangereux, & ſes ennemis en profitèrent ſi bien, que vingt-trois ans après, il fut condamné à la mort. Ariſtophane en fut la première cauſe, & c'eſt un crime que l'on peut d'autant moins lui pardonner, qu'il était trop éclairé pour ne pas ſentir le mérite de ce Philoſophe. Nous aimons à croire qu'il n'aurait pas fait cet ouvrage, s'il en avait deviné les ſuites; mais parce que Socrate n'aimait pas la Comédie, était-ce une raiſon pour le couvrir de ridicules, pour le peindre ſous les couleurs les plus noires & les plus odieuſes? On échape avec peine à la méchanceté d'un ſot, mais on ſe garantit bien plus difficilement de celle d'un homme d'eſprit, & ſa haîne perſon-

nelle eſt auſſi redoutable que le fiel d'un faux dévot.

LES GUESPES.

CETTE Pièce fut jouée la 9^e^. année de la guerre du Péloponèſe, la 2^e^. de la 89^e^. *Olympiade*, aux fêtes *Lénéennes*, ſous l'Archonte Aminias, & c'eſt à elle que nous devons les *Plaideurs* de Racine qui, outre quantité de bons mots & de jeux de théâtre qu'il a pris dans Ariſtophane, en a traduit des morceaux preſqu'entiers.

Chez le Poète Français, c'eſt un fou qui veut toujours juger, toujours prononcer des Sentences, & dont le fils imagine de le guérir en flattant ſa paſſion ; chez le Grec c'eſt le même fond, mais plus étendu, plus ſatyrique, parce qu'il en fait l'application à la manie commune des Magiſtrats & du Peuple qui, au milieu d'une guerre où il ne s'agiſſait de rien moins que de la ruine de l'Etat, ne s'occupaient que de jugemens & de condamnations. Mais on perdra le ſel de pluſieurs de ſes plaiſanteries relatives aux uſages du Barreau d'Athènes, uſages qui datent de plus de deux mille ans, & qui ſont ou ignorés ou connus imparfaitement.

ACTE

ACTE PREMIER.

La première Scène eſt remplie par deux Eſclaves chargés de garder Philocléon, c'eſt le Dandin des *Plaideurs*. Ils ſont couchés à ſa porte, & moitié endormis, ils ſe racontent leurs ſonges en bâillant. Xanthias a vu un oiſeau de proie s'élever dans les airs, & voler vers le Barreau, portant entre ſes griffes un bouclier que Cléonyme a pris & jetté loin de lui. Cette énigme ſignifie que Cléonyme eſt un lâche & un voleur. Soſie a vu une aſſemblée de Moutons avec des manteaux & des cannes, (les Vieillards du Sénat) au milieu deſquels était une baleine, animal vorace qui préſidait avec une voix de porc. Ce ſonge ſent bien le cuir, reprend Xanthias, c'eſt Cléon. L'un & l'autre paſſent ainſi en revue pluſieurs Athéniens, & en reviennent à leur maître Philocléon. Mais quelle eſt ſa manie? ajoutent-ils : celui-ci croira que c'eſt le jeu : (tournure du Poète pour déſigner quelques Citoyens.) Celui-ci imaginera que c'eſt le vin : point du tout : c'eſt qu'il veut toujours juger, & qu'il ſerait déſolé s'il n'arrivait pas le premier au Tribunal.

Tous les jours le premier aux Plaids & le dernier.

(*Racine.*)

Pour ne pas y manquer, continue Xanthias, il a jour & nuit l'oreille au guet, & l'œil ſur

l'horloge : ſes doigts ſont tournés à force de ſe perſuader qu'il manie les petites pierres qui ſervent à marquer les ſuffrages : pluſieurs fois même il s'eſt endormi contre les colonnes où ſe rendent les jugemens, & il y reſte attaché comme l'huître à ſa roche.

Il veut, bon gré, malgré,
Ne ſe coucher qu'en robe & qu'en bonnet quarré.

L'autre jour, n'ayant entendu chanter ſon cocq que le ſoir, il ſoutint qu'un coupable avait ſéduit cet animal pour l'éveiller plus tard que de coutume.

Il fit couper la tête à ſon cocq de colère
Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire.
Il diſait qu'un Plaideur dont l'affaire allait mal,
Avait graiſſé la patte à ce pauvre animal.

Xanthias dit dans un autre endroit, qu'il n'y a pas de moyens que ce maniaque n'ait employés pour tromper ſes ſurveillans, au point qu'il a mis des piquets dans le mur, & qu'il ſaute de l'un à l'autre comme un geai.

C'eſt pour prévenir les ſuites de cette folie, que ſon fils Bdelycléon a chargé les deux Eſclaves de veiller exactement ſur ſon père, & à l'inſtant même il vient les avertir que vraiſemblablement il eſt grimpé dans la cheminée. On y court. Qui va-là, lui dit-on ? Je ſuis la fumée qui ſort, répond-il ; expreſſion dont le Poète ſe ſert pour

peindre la maigreur de Philocléon. On l'arête, & il veut aller juger. On s'y oppoſe, il crie, il peſte, il jure, & ne ſachant comment faire pour être libre, il prétend aller vendre ſon âne au marché. Bdelycléon s'en charge & va le détacher lui-même ; mais le père s'eſt eſquivé de ſon côté, & s'eſt attaché au ventre de la bête.

Cette farce tombait ſur un ancien proverbe d'Athènes, *diſputer de l'ombre d'un âne*, & auquel on prétend que Démoſthènes avait donné lieu. Un jour il haranguait en faveur d'un homme qu'il voulait dérober au ſupplice, & ne pouvant venir à bout de ſe faire écouter du Peuple, il s'aviſa de conter cette hiſtoriette : » J'allais, dit-il, à Mégare, ſur un âne que j'avais loué. Au milieu du chemin, la chaleur étant extrême, & ne trouvant point d'ombre aux environs, je voulus me mettre un moment à couvert du ſoleil ſous le ventre de ma monture. Mais le conducteur m'arêta, en me diſant froidement qu'il ne m'avait pas loué l'ombre de l'âne. La diſpute s'échauffa, &c. «.....

A ces mots, les Athéniens ayant prêté l'oreille pour entendre la ſuite de l'aventure, Démoſthènes s'éleva contre la puérilité de ſes auditeurs qui donnaient toute leur attention à une bagatelle, tandis qu'ils la refuſaient lorſqu'il s'agiſſait de la vie d'un homme.

Universitas BIBLIOTHECA

Bdelycléon fait rentrer ſon père & charge les deux Eſclaves de ne pas s'endormir, à cauſe des Juges qui vont paſſer en foule, & qui ne manqueront pas d'appeller leur Confrère. — Nous les chaſſerons à coups de pierres. — Gardez vous-en bien, cette engeance eſt colère & de la nature des *Gueſpes*.

C'eſt en effet le maſque ſous lequel ils arrivent avec des manteaux, des bâtons & tout l'attirail de la Magiſtrature : il ne fait pas encore jour, & ils ſont éclairés par des lanternes que portent leurs enfans qu'ils ne ceſſent de battre & de réprimander. Ils ne voient point Philocléon, ce Juge rigide qui eſt toujours à leur tête, ils lui donnent une aubade pour le réveiller, & comme il ne répond pas, ils conjecturent qu'il eſt arêté par la goutte ou la gravelle, ou plutôt par l'évaſion de quelque malheureux qu'il aurait voulu condamner, & qui pour ſe ſauver, aura découvert à la République les trames ſecrètes des Samiens.

» Cette dernière phraſe regarde Caryſton qui éluda un jugement en déclarant aux Athéniens les intelligences de ceux de Samos avec la Perſe, du tems de Périclès «. Samos & Milet étaient en guerre pour la Ville de Priène, & les Samiens étaient ſupérieurs. Mais les Athéniens ſe firent d'autorité les arbitres de la querelle, & citèrent

les uns & les autres à leur Tribunal. Les Samiens refuſent d'obéir, Périclès va les châtier, abolit le gouvernement des Nobles & prend cinquante ôtages des principaux, avec autant d'enfans. Les Samiens recouvrent leurs ôtages & ſe révoltent. Périclès revient à eux & combat vivement près de l'Ile *Tragia*. Périclès ſerre la Ville, & commet une faute en ſe retirant. Son Lieutenant eſt attaqué. Les Samiens gagnent la bataille, font pluſieurs Athéniens priſonniers, & pour leur rendre les outrages qu'ils en avaient reçus dans une autre occaſion où les Athéniens avaient gravé ſur le front des priſonniers Samiens la figure d'une barque Samienne, ceux-ci marquèrent le front de leurs captifs d'une figure de hibou, marque ordinaire de la monnoie Athénienne. C'eſt par alluſion aux Samiens ainſi maltraités, qu'Ariſtophane dit : *les Samiens ſont hommes fort lettrés* (*Plutarque, trad. d'Amyot*).

ACTE II.

Le Chœur continue d'appeller Philocléon, & Philocléon répond par les fenêtres de ſa porte, qu'il ne peut aller avec eux faire quelque miſérable au Conſeil. O Mercure, s'écrie-t-il, change-moi en vapeur, afin que je puiſſe m'échaper dans les airs, ou plutôt métamorphoſe-moi en petite pierre noire pour ſervir à la condamnation

des Plaideurs..... C'eſt mon fils, Meſſieurs, c'eſt mon fils qui me retient. Parlez bas, craignez de réveiller ce redoutable Geolier qui cependant ne me veut d'autre mal que de m'obliger à vivre heureux & ſans procès. Mais peut-on l'être ſans juger ?

Ce mot lui rend ſon courage, il ronge les treillis de ſa fenêtre & deſcend au moyen d'une corde, en diſant à ſes confrères : au moins, mes amis, ſi je me romps le cou, enterrez-moi au Barreau.

Bdelycléon ſe réveille en ſurſaut, accourt, trouve ſon père encore ſuſpendu à la corde, & aidé de ſes valets, il veut le faire rentrer chez lui ; mais les *Gueſpes* prennent ſon parti, pourſuivent Bdélycléon & ſes gens à coups d'aiguillon, & cet incident produit un combat ſingulier entre les Eſclaves & les Juges, qui tour-à-tour lancent des ſacarſmes ſur différens particuliers. Bdelycléon y eſt traité de conjuré, de tyran ; & ces invectives lui paraiſſent d'autant plus déplacées, que ſon ſeul but eſt de procurer à ſon père une vie auſſi heureuſe que celle du Poète Merichus, une vie libre & indépendante de cette vermine qui ronge les Plaideurs. Ce Merichus faiſait des Tragédies & aimait beaucoup la bonne chère.

Chacun a ſon goût, reprend Philocléon, & je préfère un ragoût de procès aux mets les plus délicieux.

BDÉLYCLÉON.

Je vous démontrerai quand vous voudrez, que vous avez tort dans tous les points, & ſur-tout que vous êtes véritablement eſclave.

PHILOCLÉON.

Moi eſclave ! je prétends bien être Roi.

BDÉLYCLÉON.

Roi de Théâtre, ſans doute. Mais, dites-moi, je vous prie, mon père, quel revenu tirez-vous de votre prétendu royaume ?

PHILOCLÉON.

Un gain prodigieux : je prends ces Meſſieurs pour arbitres.

BDÉLYCLÉON.

J'y conſens. Qu'on laiſſe mon père en liberté. Si je perds mon procès, qu'on me donne une épée, je me perce à l'inſtant. A quelle peine vous condamnez-vous en cas que j'aie raiſon & que vous récuſiez les arbitres ?

PHILOCLÉON.

A ne jamais ni boire ni juger.

Flattées d'être priſes pour Juges, les *Gueſpes* exhortent leur confrère à ſoutenir l'honneur du Corps, & s'il eſt vaincu, elles conſentent à devenir la fable des Athéniens.

ACTE III.

Philocléon parle le premier, & prétend qu'il n'eſt point de ſouveraineté, de félicité, de grandeur pareille à celle d'un vieux Magiſtrat. A peine eſt-il au Tribunal, qu'il ſe voit eſcorté de Licteurs de quatre coudées. Alors, continue-t-il, les premiers s'en viennent me préſenter une main qui a volé le peuple, & tombant à mes pieds, ils s'écrient d'une voix ſoumiſe : ayez pitié de moi, ô mon père, ſi jamais vous fûtes dans un cas pareil !.... Eh bien ! ſi je ne ſauvais pas ces malheureux, ſauraient-ils ſeulement que je ſuis au monde ?

Sorti du Barreau, je ne ſonge plus à ce que j'ai promis, je reçois les prières de ceux qui veulent éluder un jugement, & quelles careſſes ne me fait-on pas pour y parvenir ? Celui-ci m'égaie par quelques morceaux du Comédien Eſope, celui-là me déride par ſes bons mots, cet autre m'amène ſa femme & ſes enfans qui embraſſent mes genoux, tandis que le père m'adore comme un Dieu..... Si un Athénien, en mourant, laiſſe une riche héritière, c'eſt nous autres Juges qui devenons les maîtres du teſtament : nous l'ouvrons, & ſans aucun égard pour les volontés du père, nous marions la fille à celui qui ſait le mieux nous perſuader. (c'eſt-à-dire, au plus offrant.) Nulle

affaire n'eſt jugée dans l'aſſemblée du Peuple, qu'auparavant elle n'ait pris forme à notre Tribunal, c'eſt de nous que partent les Arrêts. Cléon lui-même, avec ſa voix de *Stentor*, Cléon, loin d'oſer nous contredire, nous fait la galanterie de chaſſer les mouches d'autour de nous, & Théorus, ce complaiſant à gages, qui ne le cède en rien à Euphemius, ne dédaigne pas de prendre l'éponge pour nétoyer notre chauſſure. En feriez-vous autant pour un père ? Sont-ce là des biens à dédaigner ? En jouir eſt-ce être eſclave, comme vous oſez témérairement l'avancer ?..... D'ailleurs, quel accueil ne me font-pas tous les jours ma femme & ma fille, à l'aſpect des trois *oboles* que je rapporte du Barreau ? Comme elles s'empreſſent à me préparer à manger, à me *choyer* ! Je ſuis redouté, je ſuis courtiſé, en un mot, Jupiter n'eſt pas plus roi que moi.

Il eſt fort difficile, dit Bdelycléon en commençant, de guérir une maladie auſſi invétérée que la vôtre & celle des Athéniens. Mais venons au fait. Combien entre-t-il de *talens* dans le tréſor public ? Deux mille. A trois *oboles* par tête pour chacun des ſix mille Juges dont Athènes eſt inondée, combien vous revient-il de ces deux mille *talens ?* Cent cinquante, attendu que vous ne jugez que dix mois de l'année, & que les

deux autres ſont employés en fêtes qui interdiſent toute affaire juridique. Vous ne touchez donc pas la dixième partie des revenus de la République. A qui paſſe le reſte ? A qui ? répond Philocléon, à ces gens..... Mais ne révélons pas la honte d'Athènes.

Ces gens ſont les partiſans & les flatteurs, tels que Cléon; & voilà ceux, continue le fils, dont les Vieillards-Juges ſont les dupes & les eſclaves, dont ils n'ont que les reſtes, encore faut-il qu'ils arrivent à tems au Barreau; car le ſignal donné, on n'entre plus, & par conſéquent point d'*oboles*. De plus, s'il arrive que quelque Orateur reçoive un préſent d'un riche ſcélérat pour le tirer d'affaire, avec qui partage-t-il le gâteau ? avec les premiers Magiſtrats, & le pauvre Juge va humblement faire ſa Cour au Tréſorier, pour en tirer ſon malheureux *triobole*.

Mais tel eſt l'intérêt des Grands, de vous tenir ainſi dans la dépendance & la médiocrité, de vous flatter, pour s'attirer le titre de bienfaiteurs, & de profiter de votre aveuglement pour accabler les Villes d'impôts qui ſuffiraient à nourrir le peuple avec la même magnificence qu'on le faiſait du tems des victoires de Marathon ? auſſi quand ces brigands publics ſont inquiétés au ſujet de leur adminiſtration, ils ne manquent pas

de promettre au peuple tous les revenus de l'Eubée & cinquante grandes mesures de bled par tête, tandis qu'ils n'en donnent que cinq.

Ce trait rappelle une tentative que l'on avait faite l'année précédente sur l'Eubée, & une distribution du bled que Psammeticus Roi de Lybie, avait envoyé à Athènes dans un tems de disette. (Il y avait 23 ans.) Le but de cette même harangue remplie, comme on l'a vu, de la satyre la plus amère, était aussi de critiquer le mauvais gouvernement d'Athènes qui employait à-peu-près le dixième de son revenu pour payer la Justice que l'on aurait dû rendre *gratis*, de peindre l'avarice de ceux qui s'en chargeaient pour un honoraire aussi médiocre, & de faire voir le nombre exorbitant des Juges.

Philocléon instruit de toutes ces malversations qu'il ignorait, commence à croire qu'il est plus esclave que Roi. Il ne fait que répondre à son fils dont le discours est approuvé par les Arbitres même de la dispute, mais sa manie l'emporte & il veut juger. Ah! loin de moi, s'écrie-t-il, loin de moi vos flatteuses promesses. J'aime mieux entendre dire à l'Huissier : *Qui n'a pas encore donné son suffrage, qu'il se lève.* Oui, je ne soupire qu'après l'urne du Barreau..... Rappellons mon courage ébranlé. Je suis si éperdu, qu'au

Tribunal même, j'aurais peine à convaincre Cléon de friponnerie.

Hé bien, mon père, puiſque rien ne peut vous faire renoncer à votre manie, puiſque vous attachez tant de plaiſir à prononcer des Jugemens, jouiſſez-en, mais bornez-vous à être le Juge de vos domeſtiques. Si, par exemple, il arrive que votre ſervante ouvre votre porte à votre inſçu, matière à procès & punition. — Je me rends, mais tu ne dis pas qui me payera mes honoraires. — Je m'en charge. — A la bonne-heure.

LÉANDRE.

Hé doucement,
Mon père, il faut trouver quelqu'accommodement.
Si pour vous, ſans juger, la vie eſt un ſupplice,
Si vous êtes preſſé de rendre la Juſtice,
Il ne faut point ſortir pour cela de chez vous,
Exercez le talent, & jugez parmi nous.

DANDIN.

Ne raillons point ici de la Magiſtrature,
Vois-tu, je ne veux point être un Juge en peinture.

LÉANDRE.

Vous ſerez, au contraire, un Juge ſans appel,
Et Juge du Civil comme du Criminel.
Vous pourrez tous les jours tenir deux Audiences,
Tout vous ſera chez vous matière de Sentences.
Un Valet manque-t-il de rendre un verre net ?
Condamnez-le à l'amende, & s'il le caſſe, au fouet.

DANDIN.

C'eſt quelque choſe. Encor paſſe quand on raiſonne :
Et mes vacations, qui les payera ? Perſonne ?

LÉANDRE.

Leurs gages vous tiendront lieu de nantiſſement.

DANDIN.

Il parle, ce me ſemble, aſſez pertinemment. (*RACINE.*)

Cette ſcène eſt charmante dans le Poète Français, mais le Grec peint avec plus d'énergie dans la ſienne, la paſſion de ſon Vieillard pour le Barreau : il conſent aux propoſitions de ſon fils, & il veut que chez lui, tout ait l'air & l'appareil d'un Tribunal, mais ſur-tout qu'on lui apporte une ſtatue de *Lycus*.

On lit dans Suidas que c'était un des fils de Pandion, qu'il avait l'air d'un loup, & que ſon image ou ſa ſtatue était placée dans le Barreau ; que les Juges ſe rangeaient dix à dix autour de cette figure, & que c'était là qu'ils attendaient les préſens qu'on leur apportait pour les ſéduire. Cet uſage d'environner *Lycus* à ce deſſein, paſſa en proverbe.

A peine Philocléon a-t-il fait ſes apprêts & demandé un ſacrifice, ſuivant la coutume, pour faire l'inſpection des entrailles, que l'on voit entrer un Eſclave qui ſe plaint d'un chien qui vient de voler un fromage de Sicile.

PETIT-JEAN.

Arête, arête, attrape.

LÉANDRE, *à l'Intimé.*

Ah ! c'eſt mon priſonnier ſans doute qui s'échape.

L'INTIMÉ.

Non, non, ne craignez rien.

PETIT-JEAN.

Tout eſt perdu : Citron....
Votre chien.... vient là-bas de manger un chapon.
Rien n'eſt sûr devant lui. Ce qu'il trouve, il l'emporte.

LÉANDRE.

Bon : voilà pour mon père une cauſe ... main forte.
Qu'on ſe mette après lui : courez tous.

DANDIN.

Point de bruit,
Tout doux : un amené ſans ſcandale ſuffit.

Il paraît que par ce vers burleſque : *Rien n'eſt sûr devant lui, ce qu'il trouve il l'emporte.* Racine a voulu parodier un des morceaux de Malherbe, dans l'Ode à Henri IV, ſur le Voyage de Sedan.

Tel qu'à vagues épandues
Marche un Fleuve impérieux
De qui les neiges fondues
Rendent le corps furieux.
Rien n'eſt sûr en ſon rivage,
Ce qu'il trouve, il le ravage,

Et traînant comme buiſſons
Les chênes & leurs racines,
Ote aux campagnes voiſines
L'eſpérance des moiſſons.

Tel & plus épouvantable
S'en allait ce Conquérant,
A ſon pouvoir indomptable
Sa colère meſurant.
Son air avait une audace
Telle que Mars en la Thrace;
Et les éclairs de ſes yeux
Etaient comme d'un tonnerre
Qui gronde contre la terre
Quand elle a fâché les cieux.

Le *Jugement*, chez Ariſtophane, eſt précédé de pluſieurs cérémonies comiques, & l'on apporte des tablettes, des vaſes pour les ſuffrages, des branches de myrte, de l'encens & du feu. Vient enſuite une invocation aux Dieux dans laquelle on leur demande pour Philocléon, ou plutôt pour tous les Juges d'Athènes qu'il repréſente, un eſprit plus doux, & moins porté à jouir des larmes des malheureux qu'ils condamnent ſans pitié.

Les Juges appellés & la menace faite de ne recevoir perſonne lorſque la cauſe ſera commencée; le Valet qui fait le perſonnage de *Theſmothète*, s'avance & prend la parole. Ecoutez, dit-il, le

crime dont le chien Cydathénien accuſe le nommé Labès, chien Exonien. Le fait eſt un fromage de Sicile excroqué. La peine ſe bornera aux étrivières.

On appellait *Theſmothètes* les Magiſtrats qui connaiſſaient des accuſations & des plaintes. Ils portaient la parole ſur ces ſortes d'affaires, mais leur principal office était de revoir les loix chaque année, & de les corriger, ſuivant le beſoin, par des interprétations convenables.

On préſume que ſous le nom du *chien Labès*, Ariſtophane déſignait Lachès homme important dans l'Etat, & qui ayant mené des troupes en Sicile, ſe laiſſa, dit-on, corrompre par un préſent de fromages. On croit auſſi que le chien accuſateur n'était autre qu'Ariſtophane même. A l'égard du procès, il eſt plein d'allégories très-plaiſantes ſans doute pour les Athéniens, mais qui ne peuvent l'être pour nous. Les témoins ſont des meubles de cuiſine : Philocléon boit & mange, & après pluſieurs bouffonneries qui ne ſeraient nullement de notre goût, il trouve le vol du fromage d'autant plus odieux, que le raviſſeur n'en a pas donné la moitié à ſon Juge..... L'accuſé, dit-il, ne répond rien, comme fit autrefois Thucydide, & je le condamne ſans l'entendre.

Ce n'eſt point Thucydide l'Hiſtorien, mais un fils de Miléſias. Il s'était diſtingué dans la Répu-

blique

blique du tems de Périclès dont il était l'ennemi déclaré. Il fut accusé de trahison, & comme il ne répondit rien pour sa justification, il fut banni par l'*Ostracisme*. Nous en donnerons une idée, lorsque nous aurons fini l'extrait de cette Comédie.

Bdélycléon veut que l'on procède régulièrement, & pour ne point laisser périr un accusé sans défense, il se fait l'Avocat du chien dont on apporte les petits après un plaidoyer sérieux-comique dans lequel l'Orateur prétend que ce chien est la perle des chiens, le meilleur que l'on puisse trouver, soit pour garder les troupeaux, soit pour chasser les loups.

Venez, famille désolée,
Venez, pauvres enfans qu'on veut rendre orphelins,
Venez faire parler vos esprits enfantins.
Oui, Messieurs, vous voyez ici notre misère,
Nous sommes orphelins, rendez-nous notre père,
Notre père par qui nous fûmes engendrés,
Notre père qui nous .....

DANDIN.

Tirez, tirez, tirez.

Dans le Grec, le Poète dit trois fois, *descendez*, selon l'usage des Juges Athéniens auprès desquels les Avocats faisaient monter ordinairement les enfans de ceux dont ils plaidaient la cause.

Quand ces Juges se sentaient attendris, ils disaient trois fois aux enfans de descendre.

Philocléon feint de verser des larmes sur le sort du coupable, & au moment de *jetter* le suffrage, il ordonne que l'on approche le vase de condamnation. (Chez les Grecs, il y en avait deux, le premier pour la perte du procès, le second pour le gain.) On donne l'un pour l'autre à Philocléon, de manière qu'il absout en croyant condamner. Il ne peut en revenir & avoir fait grace, c'est à son gré une tache ineffaçable : il en demande pardon aux Dieux, & le Lecteur doit sentir l'amertume de cette satyre contre les Magistrats Athéniens qui avaient la réputation de n'aimer à juger que pour faire des malheureux. Retirez-vous, mon père, ajoute Bdélycléon, venez, j'aurai soin de vous amuser par des plaisirs différens. Vous irez aux festins, aux bals, aux spectacles ; laissez-là les jugemens, & ne souffrez pas qu'un Hyperbolus vous dupe désormais.

Philocléon sort, & le Chœur exhorte les Athéniens à recevoir cette Pièce plus favorablement que celle des *Nuées*. Je me suis uniquement occupé de votre amusement, continue-t-il au nom du Poète, je m'y suis consacré au point de faire jouer mes Pièces par d'autres, & je n'ai paru sur le Théâtre que pour attaquer l'homme

le plus redoutable de l'état. Ce Cléon qui n'a pu me corrompre par ſes préſens, qui n'a pu me contenir par la crainte de ſon pouvoir : trop franc pour faire ma cour à perſonne, trop vrai pour épargner les ridicules, j'ai tout bravé, tout oſé en faveur du peuple, & l'année précédente ce même peuple n'a pas goûté le meilleur de mes ouvrages. (*les Nuées*). Aujourd'hui ſes Vieillards ſont devenus *Gueſpes*, & je montre par-là combien les Athéniens ſont prompts à ſe venger de ceux qui ont l'audace de mettre la main dans la ruche. Les Perſes ont éprouvé que l'on n'y touchait pas impunément.

Cette première comparaiſon eſt flatteuſe pour la République, mais dans la ſeconde, Ariſtophane prétend que le peuple eſt colère comme les *Gueſpes*, & que chacun de ſes membres a, comme elles, ſon genre d'ouvrage & d'occupation. Les uns font leur cour à l'*Archonte*, les autres s'attachent au Tribunal des *Onze*. (Ces Juges connaiſſaient plus particulièrement des vols, des brigandages & des priſonniers de toute eſpèce.) Le Poète ajoute qu'il y a des *frélons* qui vivent du travail d'autrui, & ces *frélons* ſont les Orateurs, les intriguans, tels que Cléon & pluſieurs autres.

ACTE IV.

Plus adroit qu'Ariſtophane, Racine a terminé ſa Pièce par le procès comique du chapon volé, procès rempli des plaiſanteries les plus ſaillantes, & dans lequel Dandin conſerve ſon caractère juſqu'à la fin.

Allons nous délaſſer à voir d'autres procès.

Chez le Poète Grec, Philocléon conſent à changer ſa façon de vivre, à quitter ſon manteau de Juge, en un mot, à ſe mettre comme les honnêtes gens. D'après cela, il s'exerce à prendre le bon ton, & malgré les leçons que lui donne ſon fils, il ne peut ſe défaire des manières gauches qu'il a contractées au Barreau. Bdélycléon ſuppoſe que les convives du feſtin auquel ſon père eſt attendu, ſont Théorus, Eſchine, Pharus, Cléon & Aceſtus mauvais Poète tragique. Il l'exhorte à chanter des airs dignes d'eux, il commence lui-même, & l'on doit juger qu'il ne les épargne pas. Après avoir lancé ſur eux différens ſarcaſmes, il ſort avec Philocléon, & le Chœur continue d'invectiver quelques-uns des principaux d'Athènes, qu'il accable des railleries les plus amères.

ACTE V.

Philocléon guéri de la manie de juger, a donné dans un excès différent, c'eſt l'ivreſſe. Il a roué de

coups un valet qui vient raconter une partie de ce qui s'eſt paſſé au feſtin où étaient Ippylus, Antiphon, Lyſiſtrate, Théophraſte, tous citoyens connus, ſelon Ariſtophane, par des vices remarquables. Après ce récit, Philocléon reparait ſuivi d'une troupe de gens qu'il a inſultés, & qui demandent juſtice. Euripide eſt du nombre. Philocléon les tourne en ridicule, & quelques repréſentations que lui faſſe ſon fils, il ne ceſſe de les apoſtropher, ou de les parodier.

L'acte entier eſt rempli d'une foule d'alluſions de ce genre, dont l'explication même ne ſerait nullement amuſante pour le Lecteur, & dont il n'a pas beſoin pour ſavoir à quel point le caractère d'Ariſtophane était ſatyrique. Cet acte ne tient pas plus au ſujet que le précédent, & l'Ecrivain Français n'en a fait aucun uſage; mais il ſe connaiſſait en *ſel attique*, & les trois premiers lui en ont beaucoup fourni. Les *Plaideurs* fourmillent auſſi de quantité de traits que nous ne devons qu'à Racine, & qui ſont plus charmans les uns que les autres. Il nous ſera aiſé de les faire ſentir lorſque nous comparerons la copie à l'original. Plus nous avancerons, plus ces comparaiſons deviendront fréquentes, & quelquefois nous ſerons forcés de citer au Tribunal des Lettres, quelques plagiaires qui ont caché avec ſoin les ſources dans

lesquelles ils ont puisé. Nous les prévenons d'avance que nous ne révélerons leur secret qu'avec peine, & que nous garderions le silence, si en faisant cette histoire, nous n'avions contracté l'obligation d'assigner ce qui appartient à chaque Auteur. Revenons à *l'Ostracisme* dont nous avons promis de parler.

C'était une loi par laquelle le peuple Athénien condamnait, sans flétrissure ni déshonneur, à dix ans d'exil, les Citoyens dont il craignait la trop grande puissance, & qu'il soupçonnait de vouloir aspirer à la tyrannie.

Cette loi fut appellée *Ostracisme*, du mot grec ὄστρακον qui signifie proprement une *écaille* ou une *coquille*; mais qui dans cette occasion est pris pour le bulletin sur lequel les Athéniens écrivaient le nom du Citoyen qu'ils voulaient bannir. Peut-être que ὄστρακον désignait un morceau de terre cuite, en forme d'*écaille* ou de *coquille*; du moins les Latins ont-ils traduit le mot grec par *Testula*.

Le ban de l'*Ostracisme* n'était d'usage que dans les occasions où la liberté se trouvait en danger. S'il arrivait, par exemple, que la jalousie ou l'ambition mît la discorde parmi les chefs de la République, & qu'il se formât différens partis qui fissent craindre quelques révolutions dans l'Etat, le peuple alors s'assemblait & délibérait sur les

moyens qu'il y avait à prendre pour prévenir les suites d'une division qui pouvait devenir funeste à la liberté. *L'Ostracisme* était le remède ordinaire auquel on avait recours dans ces sortes d'occasions, & les délibérations du Peuple se terminaient le plus souvent par un décret qui indiquait à certain jour une assemblée particulière pour procéder au ban de *l'Ostracisme*. Alors ceux qui étaient menacés du bannissement, ne négligeaient rien de ce qui pouvait leur concilier la faveur du peuple, & le persuader de l'injustice qu'il y aurait à les bannir. Quelque tems avant l'assemblée, on formait au milieu de la place publique, un enclos de planches dans lequel on pratiquait dix portes, c'est-à-dire, autant qu'il y avait de Tribus dans la République; & lorsque le jour marqué était venu, les Citoyens de chaque Tribu entraient par leur porte particulière, & jettaient au milieu de l'enclos la petite *coquille* de terre sur laquelle était écrit le nom du Citoyen que l'on voulait bannir. Les *Archontes* & le Sénat présidaient à cette assemblée & comptaient les bulletins. Celui qui était condamné par six mille de ses concitoyens, était obligé de sortir de la ville dans l'espace de dix jours. Il fallait au moins ces six mille voix contre un Athénien, pour qu'il fût banni par *l'Ostracisme*.

Quoique nous n'ayons point de lumières sur l'époque précise de son institution, il est vraisem-

blable que ce fut après la tyrannie des Pisistratides, tems auquel le peuple Athénien ayant eu le bonheur de secouer le joug, commençait à goûter les douceurs de la liberté ! Quoique Pisistrate eût gouverné avec beaucoup de clémence & d'équité, la seule idée d'un Maître causait tant d'horreur aux Athéniens, qu'ils crurent devoir prendre tous les moyens nécessaires pour ne jamais en reconnaître, & ce fut, au rapport d'Andration, le motif qui leur fit établir *l'Ostracisme*. Hipparchus, dit-il, était parent du tyran Pisistrate, & il fut le premier que l'on condamna au ban de *l'Ostracisme*. Cette loi venait d'être établie à cause du soupçon & de la crainte qu'on avait qu'il ne se trouvât des gens qui voulussent imiter Pisistrate qui ayant été à la tête des affaires de la République & Général d'armée, s'était fait tyran de la Patrie.

Les Athéniens prévirent sans doute les inconvéniens de cette loi, mais ils aimèrent mieux, comme l'a remarqué Cornélius Népos, s'exposer à punir des innocens, que de vivre dans des larmes continuelles. Cependant comme ils sentirent que l'injustice aurait été trop criante s'ils avaient condamné le mérite aux mêmes peines dont on avait coutume de punir le crime, ils adoucirent, autant qu'ils purent, la rigueur de *l'Ostracisme*. Ils en retranchèrent ce que le banniſſement or-

dinaire avait d'odieux & de déshonorant par lui-même. On ne confiſquait pas les biens de ceux qui étaient mis au ban de *l'Oſtraciſme*, ils en jouiſſaient dans le lieu où ils étaient relégués, en un mot, on ne les éloignait que pour un tems limité, au lieu que le banniſſement ordinaire était toujours ſuivi de la confiſcation des biens des exilés, & qu'on leur ôtait toute eſpérance de retour.

Malgré les adouciſſemens que les Athéniens apportèrent à la rigueur de la loi, il eſt aiſé de voir que ſi, d'un côté elle était favorable à la liberté, de l'autre, elle était odieuſe, en ce qu'elle condamnait des Citoyens ſans entendre leur défenſe, & qu'elle abandonnait le ſort des grands hommes au caprice d'un peuple qui ſouvent les rendait victimes d'une délation artificieuſe. L'hiſtoire ne donne que trop de preuves des abus & des injuſtices dont *l'Oſtraciſme* fut la ſource. On peut en juger par l'aventure d'Ariſtide dans l'aſſemblée du peuple, le jour même de ſon banniſſement. Un Citoyen qui ne ſavait pas écrire s'adreſſa à lui, comme au premier venu, pour le prier d'écrire le nom d'Ariſtide. Ariſtide étonné lui demanda quel mal cet homme lui avait fait pour le bannir. Il ne m'a point fait de mal, lui répondit le Citoyen, je ne le connais même pas, mais je ſuis las de l'entendre nommer *le juſte*. Ariſtide écrivit ſon nom ſans répliquer.

Il fut banni par les intrigues de Thémiſtocle qui débaraſſé de ce vertueux rival, demeura maître du Gouvernement de la République, avec plus d'autorité qu'auparavant ; mais il ne jouit pas long-tems de l'avantage qu'il avait remporté ſur ſon émule : il devint à ſon tour l'objet de la haine publique, & malgré ſes victoires, malgré les grands ſervices qu'il avait rendus à l'Etat, il fut condamné au ban de *l'Oſtraciſme*.

Il eſt certain que la liberté n'avait pas de plus dangereux écueil à craindre que la réunion de l'autorité dans la main d'un ſeul homme, & c'eſt cependant ce que produiſit *l'Oſtraciſme*, en augmentant le crédit & la puiſſance d'un Citoyen, par l'éloignement de ſes concurrens. Périclès en ſut tirer avantage contre Cimon & Thucidide, après le banniſſement deſquels il gouverna la République avec une autorité abſolue qu'il conſerva juſqu'à la fin de ſa vie, malgré le rappel d'Ariſtide & de Cimon, avant que le terme de dix ans fût expiré. Mais quelques raiſons qu'euſſent les Athéniens de rejetter une loi qui pluſieurs fois avait cauſé un grand préjudice à l'Etat, ce ne furent pas ces motifs qui les déterminèrent à l'abolir, mais une raiſon toute oppoſée, & qui eſt vraiment ſingulière. Nous en devons la connaiſſance à Plutarque.

Il s'était élevé, dit-il, un grand différent en-

tre Alcibiade & Nicias: leur méſintelligence croiſſait de jour en jour, & le peuple eut recours à *l'Oſtraciſme*. Il n'était pas douteux que le ſort ne dût tomber ſur l'un ou l'autre de ces Chefs. On déteſtait les mœurs abſolues d'Alcibiade, & l'on craignait ſa hardieſſe. On enviait à Nicias les grandes richeſſes qu'il poſſédait, & l'on n'aimait point ſon humeur auſtère. Les jeunes gens qui deſiraient la guerre, voulaient faire tomber le ſort de *l'Oſtraciſme* ſur Nicias. Les Vieillards attachés à la paix, ſollicitaient contre Alcibiade. Le peuple étant ainſi partagé, Hyperbolus, homme bas & mépriſable, mais ambitieux & entreprenant, crut que cette diviſion était pour lui une occaſion favorable de parvenir aux premiers honneurs. Cet homme avait acquis parmi le peuple une eſpèce d'autorité, mais il ne la devait qu'à ſon impudence. Il n'avait pas lieu de croire que l'*Oſtraciſme* pût le regarder & il ſentait bien que la baſſeſſe de ſon extraction le rendait indigne de cet honneur, mais il eſpérait que ſi Alcibiade ou Nicias était banni, il pourrait devenir le concurrent de celui qui reſterait en place. Flatté de cette idée, il témoignait publiquement la joie qu'il avait de les voir en diſcorde & il animait le peuple contr'eux. Les partiſans d'Alcibiade & de Nicias ayant remarqué l'inſolence & la lâcheté de cet homme,

ſe donnèrent le mot ſecrètement, ſe réunirent & firent enſorte que les voix de l'*Oſtraciſme* tombèrent ſur lui.

Le peuple ne fit d'abord que rire de cet évènement, mais bientôt après il en eut tant de honte & de dépit, qu'il abolit cette loi, comme ayant été avilie & deshonorée par la condamnation d'un homme ſi mépriſable. Platon le Comique a dit depuis, en parlant d'Hyperbolus, que ce méchant avait bien mérité d'être puni à cauſe de ſes mauvaiſes mœurs, mais que le genre de ſupplice était trop honorable pour lui, & que l'*Oſtraciſme* n'avait pas été établi pour les gens de ſa ſorte.

Cette loi fut adoptée par toutes les Villes dont le Gouvernement était Démocratique, & à l'exemple d'Athènes, les Syracuſains établirent le *Pétaliſme*, inſtitution plus inique & plus rigoureuſe que l'*Oſtraciſme*, vu que les principaux Citoyens de Syracuſe ſe banniſſaient les uns les autres en ſe mettant une feuille d'olivier dans la main. (C'était ſur une de ces feuilles que l'on écrivait le nom de celui que l'on voulait bannir.) Cette loi parut ſi dure, que les principaux de Syracuſe prenaient la fuite auſſi-tôt qu'ils craignaient que leur mérite ou leurs richeſſes ne fiſſent ombrage à leurs Concitoyens, & par ce moyen, la République ſe trouvait privée de ſes Membres les plus utiles. On

ne tarda pas à s'appercevoir de ces inconvéniens, & le peuple lui-même se vit obligé d'abolir le *Pétalisme*. (*Encyclop. Tom. XI & XII.*)

LA PAIX.

CETTE Pièce fut jouée aux Fêtes *Dionysiales*, la 13^e^. année de la guerre du Péloponèse, la première de la 90^e^. *Olympiade* : le sujet est à-peu-près le même que celui des *Acharniens*, & le but d'Aristophane est d'inspirer de plus en plus le desir de la paix aux Athéniens, paix nécessaire à l'Etat & facile à conclure depuis la mort de Brasidas & de Cléon; Cléon qui était moins Capitaine qu'homme d'intrigues, mais qui avait entretenu la guerre, dans la crainte de rendre des comptes qui auraient fait ouvrir les yeux sur ses violences; Brasidas qui, de son côté, l'avait fomentée chez les Lacédémoniens, parce que son courage & son ambition étaient satisfaits, & du rôle qu'il jouait dans la Grèce, & des succès qu'il remportait sur les ennemis de ses Concitoyens.

Ces deux Généraux furent tués dans la Thrace, à la journée d'Amphidolis, la 10^e^. année de la guerre du Péloponèse qui continua, malgré le traité particulier, c'est-à-dire malgré la trève de 50 années que firent ensemble Sparte & Athènes.

ACTE PREMIER.

Deux eſclaves s'occupent de la nourriture d'un eſcarbot monſtrueux, & cela par ordre de leur Maître, vieux fou qui s'eſt mis dans la tête de monter au ciel ſur cet animal, comme Bellérophon ſur Pégaſe. Ce Maître s'avance, c'eſt le Vigneron Trygée qui après avoir déploré en peu de mots le ſort de la Grèce épuiſée par la guerre, s'éloigne & reparaît grimpé ſur ſon eſcarbot : il va ſommer Jupiter d'être plus favorable aux Grecs, ſinon l'accuſer de les trahir. Ses enfans accourent, & craignent qu'il ne ſoit précipité par la monture qu'il a choiſie, mais il leur prouve d'après la Fable d'Eſope, que l'eſcarbot eſt le ſeul volatile qui ſoit allé juſqu'au Maître des Dieux.

L'Aigle donnait la chaſſe à Maître Jean Lapin
Qui droit à ſon terrein s'enfuyait au plus vîte.
Le trou de l'Eſcarbot ſe rencontre en chemin :
Je laiſſe à penſer ſi ce gîte
Etait sûr : mais au mieux Jean Lapin s'y blotit.
L'Aigle fondit ſur lui, nonobſtant cet aſyle,
L'Eſcarbot intercède & dit :
Princeſſe des oiſeaux, il vous eſt fort facile
D'enlever, malgré moi, ce pauvre malheureux ;
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie,
Et puiſque Jean Lapin vous demande la vie,
Donnez-la lui, de grâce, ou l'ôtez à tous deux.
C'eſt mon voiſin, c'eſt mon compère.

L'oiſeau de Jupiter, ſans répondre un ſeul mot,
Choque de l'aîle l'Eſcarbot,
L'étourdit, l'oblige à ſe taire,
Enlève Jean Lapin. L'Eſcarbot indigné
Vole au nid de l'oiſeau, fracaſſe en ſon abſence
Ses œufs, ſes tendres œufs, ſa plus douce eſpérance;
Pas un ſeul ne fut épargné.
L'Aigle étant de retour & voyant ce ménage,
Remplit le ciel de cris, & pour comble de rage,
Ne ſait ſur qui venger le tort qu'elle a ſouffert.
Elle gémit en vain, ſa plainte au vent ſe perd.
Il fallut pour cet an vivre en mère affligée.
L'an ſuivant, elle mit ſon nid en lieu plus haut.
L'Eſcarbot prend ſon tems, fait faire aux œufs le ſaut.
La mort de Jean Lapin derechef eſt vengée:
Ce ſecond deuil fut tel, que l'écho de ces bois
N'en dormit de plus de ſix mois.
L'oiſeau qui porte Ganymède
Du Monarque des Dieux enfin implore l'aide,
Dépoſe en ſon giron ſes œufs, & croit qu'en paix
Ils ſeront dans ce lieu; que pour ſes intérêts
Jupiter ſe verra contraint de les défendre:
Hardi qui les irait-là prendre:
Auſſi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note,
Sur la robe du Dieu fit tomber une crotte;
Le Dieu la ſecouant jetta les œufs à bas.
Quand l'Aigle ſut l'inadvertence,
Elle menaça Jupiter
D'abandonner ſa Cour, d'aller vivre au déſert,
De quitter toute dépendance,
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter ſe tut.

Devant ſon Tribunal l'Eſcarbot comparut,
Fit ſa plainte & conta l'affaire.
On fit entendre à l'Aigle enfin qu'elle avait tort;
Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le Monarque des Dieux s'aviſa, pour bien faire,
De tranſporter le tems où l'Aigle fait l'amour,
En une autre ſaiſon, quand la race Eſcarbote
Eſt en quartier d'hyver, & comme la Marmote
Se cache & ne voit point le jour. (*La Font.*)

Les enfans de Trygée prient leur père de ne pas faire quelque chûte fatale qui fourniſſe le ſujet d'une Tragédie à Euripide. Il leur dit adieu, & après quelques bouffonneries, il ſe croit arrivé à la demeure de Jupiter. En effet, il rencontre Mercure qui commence par le traiter de ſcélérat, de coquin, de miſérable, & qui enſuite lui demande : Quel eſt ton nom ?

TRYGÉE.

Scélérat.

MERCURE.

Ton peuple ?

TRYGÉE.

Coquin.

MERCURE.

Ton père ?

TRYGÉE.

Miſérable.

MERCURE.

Je te tuerai, ſi tu ne dis ton nom.

TRYGÉE.

TRYGÉE.

Je ſuis Trygée Athmonien, aſſez bon Vigneron, point délateur, & peu friand d'intrigues. (Athmone était un Bourg de l'Attique.)

MERCURE.

Que viens-tu faire ici ?

TRYGÉE.

Vous apporter ces morceaux de chair.... Vous voyez que je ne ſuis pas ſi diable. Faites-moi, je vous prie, parler à Jupiter.

MERCURE.

Je ſuis reſté ſeul ici où je garde le bagage & la vaiſſelle céleſte. Pour Jupiter, il eſt grimpé juſqu'au dernier ſommet du ciel avec les Dieux qui ne veulent plus écouter les prières des Athéniens depuis qu'ils ſont obſtinés à ne pas ſe réconcilier avec Lacédémone. Ces Dieux ont logé la Guerre à leur place, & la Paix eſt ſi loin, que peut-être vous ne la reverrez jamais.

TRYGÉE.

Où s'eſt-elle retirée ?

MERCURE, *montrant une caverne.*

Dans cet antre profond.

TRYGÉE.

Lequel ?

MERCURE.

Celui-ci.... là-bas. Vois-tu les pierres énormes dont la Guerre en a fermé l'entrée ?

TRYGÉE.

Dites-moi, je vous prie, quelle eſt la prétention de cette cruelle Divinité ?

MERCURE.

Tout ce que je ſais, c'eſt qu'elle apporta hier au ſoir un mortier d'une grandeur prodigieuſe.

TRYGÉE.

Hé, que prétend-elle faire de ce mortier ?

MERCURE.

Broyer toutes les Villes de la Grèce. Adieu, je me retire. Je l'entends. Quel effroyable fracas !

TRYGÉE.

Ah ! malheureux que je ſuis ! Je l'entends auſſi. Où fuir ?

LA GUERRE, *avec ſon mortier.*

Déplorables mortels ! que je vais vous faire ſouffrir ?

TRYGÉE.

O Apollon ! quel monſtre !

LA GUERRE.

O trois, quatre, cinq & dix fois infortunée Praſie ! te voilà perdue. (Praſie était une petite Ville

située sur la côte de Laconie : les Athéniens l'avaient prise & détruite). (*La Guerre feint de mettre Prasie dans le mortier & y jette un porreau d'où le nom de cette Ville était tiré.*)

TRYGÉE, *aux spectateurs.*

Courage, Messieurs, cela ne vous regarde pas encore. Cette imprécation n'est que pour le pays de Lacédémone.

LA GUERRE.

O Mégare ! Mégare ! tu vas être pétrie comme un gâteau. (*Mégare était fertile en ail, la Guerre jette de l'ail dans le mortier.*) (Lacédémone soutenait cette Ville, & c'était la principale cause de la guerre du Péloponèse.)

TRYGÉE, *à part.*

Ciel ! que de larmes dans le mortier pour les pauvres Mégariens !

LA GUERRE.

Que tu vas périr d'une manière horrible, ô fertile Sicile ! Çà, qu'on m'apporte du miel *Attique*, afin que j'en mette une dose.

TRYGÉE.

Doucement, s'il vous plaît, servez-vous d'autre miel, épargnez l'*Attique*, il coûte quatre *oboles.*

LA GUERRE.

Hola ho, Tintamare.

TINTAMARE.

Que voulez-vous?

LA GUERRE.

Tu te tiens-là oiſif & planté comme une perche, Coquin : tiens, voilà pour toi. (*Elle lui donne un ſoufflet.*)

TINTAMARE.

Ouf, ce ſoufflet ſent l'ail. (*Autre alluſion à Mégare.*)

LA GUERRE.

M'apporteras-tu un pilon tout-à-l'heure?

TINTAMARE.

Ignorez-vous que nous n'en avons point? Nous ne ſommes ici que d'hier.

LA GUERRE.

Va m'en emprunter un des Athéniens.

TINTAMARE.

J'y vais, puiſqu'il le faut. (*à part.*) Si je n'en apporte un, malheur à moi.

TRYGÉE, *à part.*

Miſérables humains! qu'allons-nous faire? Quel affreux péril! ſi le pilon vient, voilà les Villes en

poudre. Ah ! Bachus, puiſſes-tu rompre le cou au Courier !

LA GUERRE, *à Tintamare qui revient.*

Hé bien ?

TINTAMARE.

Quoi ?

LA GUERRE.

Tu n'apportes rien ?

TINTAMARE.

Ma foi non. Les Athéniens n'ont plus de pilon : le Corroyeur eſt mort.

TRYGÉE, *à part.*

O Minerve ! quel bonheur que ce fléau de la Grèce ait ceſſé de vivre avant qu'on nous versât la liqueur que l'on nous prépare !

LA GUERRE.

Cours m'en chercher un à Lacédémone. Iras-tu, ou non ?

TINTAMARE.

J'obéis.

LA GUERRE.

Vole & reviens.

TRYGÉE, *aux ſpectateurs.*

Autre danger, Meſſieurs. Si quelqu'un de nous eſt initié dans les myſtères de Samothrace, c'eſt à-préſent qu'il faut tout de bon prier les Dieux que le Courier ſe briſe les jambes.

TINTAMARE.

Ah ! quel eſt mon malheur !

LA GUERRE.

Quoi ? tu n'as encore rien apporté ?

TINTAMARE.

Que voulez-vous ? cet autre fléau de Lacédémone a eu le même ſort que celui d'Athènes !

LA GUERRE.

Comment ſcélérat ?

TINTAMARE.

Vers la Thrace, en allant ſecourir ſes alliés !

TRYGÉE, *à part.*

O gémeaux Lacédémoniens ! (*Caſtor & Pollux*) quelle fortune pour nous ! commençons à reſpirer.

LA GUERRE, *à Tintamare.*

Reporte ces vaſes : je ferai moi-même un pilon.

Ils ſortent tous les deux, & Trygée enchanté d'être délivré de leur préſence, invite les Grecs à prévenir la fabrique de ce redoutable pilon, en tâchant de tirer la paix du fond de la caverne dans laquelle la guerre l'a renfermée. Il appelle les Laboureurs, les Artiſans, les gens de marché, les Etrangers, les Inſulaires, en un mot tous ceux qui peuvent & doivent concourir à ſon entrepriſe. On

ſe raſſemble, on s'empreſſe, & l'eſpoir ſeul de la paix fait naître la joie la plus vive.

ACTE II.

La Déeſſe de la guerre n'eſt pas loin, Trygée craint qu'elle ne ſoit réveillée par les tranſports effrénés du Chœur qui l'environne, & Trygée lui impoſe ſilence. Modérez-vous, dit-il, votre bonheur eſt encore incertain. Si nous recouvrons une fois la paix, alors vous pourrez, tant qu'il vous plaira, ſauter, danſer, dormir, jouer, banqueter, faire les Sybarites, & crier à pleine tête : Vive la joie.

Trygée parle ſur-tout du *Cottabe*, jeu ſingulier dont, ſelon Athénée, les Poètes faiſaient ſouvent mention dans leurs chanſons. Ce jeu conſiſtait à jetter en l'air ce qui reſtait de vin dans la coupe lorſque l'on avait bu, mais à le jetter de manière qu'il fît du bruit en tombant, ou ſur le parquet, ou dans un vaſe deſtiné à le recevoir, & diſpoſé de la manière ſuivante. On enfonçait en terre un long bâton ſur le haut duquel on en plaçait un autre en équilibre. A chaque bout de ce dernier, on attachait un plat de balance ; ſous chacun de ces plats, un ſceau, & ſous chaque ſceau, une petite figure de bronze. Lorſqu'on avait vuidé ſa coupe à une certaine hauteur, on ſe plaçait à une

distance marquée & on tâchait de jetter le reste de son vin dans un des plats. S'il y en tombait autant qu'il en fallait pour le faire pancher, ensorte qu'il frappât la tête de la figure de bronze qui était dessous, & que le coup s'entendît, on avait gagné.

Cet amusement était toujours accompagné de chansons, & les Siciliens qui en étaient les inventeurs, avaient des endroits publics pour s'y exercer. Ils donnèrent le nom de *latax* & à la liqueur lancée & au bruit qu'elle faisait en retombant. Les Grecs qui s'étaient entêtés du *Cottabe*, auguraient bien ou mal de leurs amours par la manière dont il leur réussissait.

Le Chœur n'ose espérer de se revoir heureux, tant il a passé d'années à souffrir, à vivre plus durement que Phormion. C'était un Capitaine Grec qui avait remporté deux victoires sur les Lacédémoniens & qui menait une vie très-austère.

Cependant il s'agit de lever l'amas de pierres qui retient *la Paix* captive, & Mercure menace Trygée de toute sa colère, s'il ose en donner l'exemple à ses Concitoyens. Misérable! lui dit-il, que prétends-tu faire?

TRYGÉE.

Rien de mal, mais seulement ce que fit Cillicon.

MERCURE.

Tu es mort.

TRYGÉE.

Je n'ai pas fait ma proviſion pour le voyage.

Cillicon ſurpris au moment où il voulait livrer l'Ile de Milet aux ennemis, & interrogé ſur ce qu'il allait faire; il répondit froidement : *Rien de mal.* Ce mot paſſa en proverbe, ainſi que le nom de Cillicon, lorſque l'on voulait déſigner un traître. Il eſt aiſé de deviner le ſens dans lequel Trygée emploie l'un & l'autre. Ce même Cillicon vivait à Samos, chez les ennemis de l'Etat, & un jour étant allé acheter les viandes qui lui étaient néceſſaires, il eut la main coupée par le Boucher auquel il déſignait le morceau qu'il déſirait avoir.

Trygée prie Mercure de ſe laiſſer fléchir, & après avoir dit malignement que les Athéniens ne l'adorent avec plus de zèle que parce qu'ils ſont devenus plus voleurs, Mercure cède à la vue d'une coupe d'or dont on lui fait préſent. Il veut même ſeconder l'entrepriſe de Trygée, & d'accord avec lui, il commence un ſacrifice mêlé d'imprécations ſatyriques, de prières dans leſquelles chacun forme des vœux ſelon ſon intérêt ou ſon inclination. Cette cérémonie finie, on attache des cordes à une pierre énorme, & l'on s'anime mutuellement à la mouvoir, mais rien ne peut l'ébranler.

Ah ! dit Trygée, tous ne tirent pas également. Vous vous en repentirez, ô Béotiens ! (Ils étaient ennemis de la paix.) Hélas ! nous n'avançons point. ô Lamachus ! que votre oisiveté nous fait de tort ! que nous sert cet épouvantail que vous portez ? (Allusion à son casque.)

Malgré les exhortations de Trygée, les uns tirent de gré ou de force, sérieusement ou par feinte, & cette scène devait être très-piquante pour les spectateurs instruits des divers sentimens de ceux que le Poète nommait alternativement, tels, par exemple, que les Argiens qui tantôt étaient pour Athènes & tantôt pour Lacédémone, les Mégariens qui avaient été les premiers auteurs de tout le mal, & qui ne souhaitaient la fin de la guerre que parce qu'ils étaient pressés par la faim.

Passons-nous de toute espèce de secours, s'écrient Trygée & ses compagnons, c'est à nous autres Laboureurs à exécuter un si grand projet. Ils réunissent leurs efforts, ils travaillent unanimement, & bientôt le succès couronne leur entreprise.

ACTE III.

La Paix sort de la grotte, accompagnée de la Beauté & de la Fécondité, personnages muets représentés par deux femmes. Trygée est si transporté, que les termes lui manquent pour exprimer

à la Déeſſe tout ce qu'il voudrait lui dire : choſe peu étonnante, ajoute-t-il, puiſque tout m'a manqué depuis que l'on fait la guerre.

MERCURE.

La Paix ne reſpire que les amuſemens, la joie, les fêtes, les douces poéſies de Sophocle, ou les vers légers d'Euripide.

TRYGÉE.

Euripide ! je n'aime point un Poète de barreau & de chicane.

Ce trait porte ſur les diſcuſſions oratoires qui ſe trouvent dans les Tragédies de cet Ecrivain.

Heureuſe paix ! reprennent les Laboureurs, jour déſirable aux gens de bien ! avec quels tranſports je reverrai mes vignes & les figuiers que je plantai dans ma jeuneſſe ! que je les embraſſerai volontiers après une ſi longue ſéparation ! Mais pourquoi, Mercure, pourquoi cette aimable Déeſſe a-t-elle été ſi long-tems cachée, ſi long-tems ignorée de nous ?

MERCURE.

L'exil de Phidias en fut la première cauſe, & enſuite Périclès qui craignant le même ſort, commença par brouiller la Ville & ſouffla l'étincelle du décret Mégarien qui produiſit tout l'incendie. De-là, cette épaiſſe fumée qui a tant fait pleurer la Grèce.

Pour imaginer comment l'exil de Phidias fut la première cauſe de la guerre du Péloponèſe, il faut ſuppoſer que Périclès ſe ſentit outragé dans la perſonne même de Phidias qu'il aimait beaucoup, & qu'il voulut en punir ſes Concitoyens. Cette interprétation eſt confirmée par le récit de Plutarque.

» Phidias, dit-il, avait entrepris de faire l'image de Pallas, & étant ami de Périclès, avait fort grand crédit envers lui. Cela ſuſcita l'envie de quelques malveillans, leſquels voulant ſonder quel jugement le peuple ferait de Périclès, attirèrent Ménon, l'un des ouvriers qui travaillaient ſous Phidias, & le firent venir ſur la place requérir au peuple ſûreté publique pour pouvoir déclarer ou accuſer Phidias d'aucuns crimes par lui commis. Le peuple reçut ſon indice, & fut ſon accuſation ouïe en pleine aſſemblée du peuple ſur la place où ne fut faite aucune accuſation de larcin, parce que Phidias, par le conſeil & l'avis de Périclès, avait tellement appoſé & appliqué l'or en la compoſition de l'image dès le commencement, qu'on le pouvait ôter tout & le peſer : ce que Périclès allégua donc aux accuſateurs, leur diſant qu'ils le peſaſſent. Mais la gloire de ſes Ouvrages lui ſuſcita cette envie, pour autant mêmement qu'ayant engravé ſur l'eſcu de la Déeſſe la bataille des *Amazones*, il avait entaillé ſon portrait au naturel ſous le per-

ſonnage d'un Vieillard chauve qui lève une groſſe pierre à deux mains, & y avait fait la portraiture de Périclès fort belle après le naturel, qui combattait contre une *Amazone*, en tel geſte que ſa main hauſſant une javeline au-devant du viſage de Périclès par un ſingulier artifice, ſemble vouloir cacher & couvrir cette ſimilitude, laquelle néanmoins ſe découvre & ſe montre d'un côté & d'autre. Si fut Phidias mis en priſon où il mourut de maladie, ou bien du poiſon que ſes ennemis lui préparèrent, comme aucuns diſent, pour faire davantage ſoupçonner & calomnier Périclès «.

Philocorus raconte que la ſtatue dont il eſt queſtion, était d'or & d'yvoire, que Périclès préſidait à l'ouvrage & que Phidias fut exilé pour avoir retiré un peu de l'or qui couvrait les ſerpens de l'égide. Il ajoute qu'il paſſa en Elide où il fut appellé pour faire un Jupiter Olympien. On lit dans le même Philocorus que cet évènement arriva ſous l'*Achonte* Théodore, ſept ans avant la guerre du Péloponèſe. Ce qui peut faire ſoupçonner que dans la perſonne de Phidias, on voulut attaquer indirectement Périclès, c'eſt que peu de tems après, on forma des accuſations contre Aſpaſie ſa maîtreſſe ou ſa femme.

Les Villes Grecques, reprend Mercure, ſe ſont révoltées contre Athènes, en partie à l'inſtigation des Lacédémoniens, en partie par haîne & par

envie de ne plus payer le tribut. Les Athéniens, malgré la foule des pauvres Laboureurs qui se sont retirés dans le sein de la République, les Athéniens dupés par les Oracles, ont aidé les habitans des campagnes à chasser la Paix à coups de fourches & à force de clameurs. Cette Déesse est sortie, non sans tourner la tête du côté de l'Attique qu'elle aimait : elle s'y est remontrée quelquefois, mais les Alliés ont animé les Riches à la guerre en les berçant de folles espérances toujours bien reçues : il ont amusé le peuple qui réduit à la dernière extrémité, est toujours prêt à goûter le mets exquis de la flatterie ; & les Etrangers charmés de ces divisions, ont fermé la bouche avec l'or à ceux qui causaient les maux de la République. L'auteur de cette décadence a été le Corroyeur.

TRYGÉE, *à Mercure.*

Il ne faut point médire d'un mort, ce Cléon est vôtre, & il n'est plus à nous, grâce au ciel. Tout ce qu'il a fait de mal retombe sur vous.... Mais pourquoi la Paix s'obstine-t-elle à se taire ?

MERCURE.

Sa colère dure encore.

TRYGÉE.

Un mot, un mot consolant de sa part, & nous sommes satisfaits.

MERCURE.

Je vais l'interroger à l'oreille & je ferai ſon truchement..... Elle ſe plaint de ce que vous l'avez rebutée après l'affaire de Pyle.

TRYGÉE.

Nous avons mal fait; mais que voulez-vous? notre eſprit était environné de peaux. (Alluſion à Cléon.)

MERCURE, *à la Paix.*

Quels amis aviez-vous?

TRYGÉE, *répondant pour elle.*

Elle n'en avait pas de plus affectionnés que Cléonyme. Il a l'ame bonne, il ne reſſemble pas à ſon père, & il met les armes bas dans le combat.

LA PAIX, *bas à Mercure.*

Qui ſont ceux qui dominent dans les aſſemblées du peuple d'Athènes?

MERCURE.

Hyperbolus y peut tout. (La Paix ſecoue la tête.)

TRYGÉE.

Hé bien, nous ne nous en ſervirons plus. Mais le peuple ſe voyant nud & miſérable, a voulu s'en faire un manteau.

LA PAIX, *par la bouche de Mercure.*

Quel avantage ce peuple en retirait-il ?

TRYGÉE.

Hyperbolus eſt faiſeur de lanternes, & il aidait les Athéniens qui ne voyaient goutte dans leurs affaires, à y voir un peu plus clair.

La Paix demande enſuite ce que fait Sophocle depuis qu'elle a quitté l'Attique. Ce qu'il fait ? lui répond-on : il eſt devenu auſſi avare, auſſi intéreſſé que le Poète Simonide. — Et le Poète Cratinus ? — Il eſt mort depuis que les Lacédémoniens preſſent Athènes & qu'il a eu la douleur de voir un de ſes tonneaux briſé.

Mercure ordonne à Trygée de conduire la Paix au Sénat & lui accorde en mariage une des ſuivantes de cette Déeſſe. Il voudrait retourner chez lui ſur ſon eſcarbot, mais cet eſcarbot a diſparu, & Trygée obéit aux ordres de Mercure. Le Chœur lui ſouhaite un voyage heureux & s'entretient enſuite avec les ſpectateurs.

Un Poète comique qui ſe loue, lui dit-il, doit être puni par les *Licteurs*, & ſi quelqu'un mérite des complimens, c'eſt Ariſtophane. Il eſt d'autant plus digne d'éloges, qu'il a banni le bas comique de ſon Théâtre. Point de gueux ſur la ſcène, point d'Hercules voraces, point d'Eſclaves battus de coups d'étrivières & qui ſe demandent compte de leurs

leurs plaies : il a ſu écarter tout cela, & relevant la Comédie, il l'a animée de grands ſentimens & embellie de vers nobles. Ses plaiſanteries n'ont rien de ruſtique, & il ne s'amuſe pas à berner des miſérables, ou à railler des femmes. Nouvel Alcide, il s'arme d'une maſſue & oſe attaquer le cerbère d'Athènes : (Cléon dont le Poète fait la peinture la plus critique.) Il prétend plus haut qu'il n'en a point dit de mal depuis ſa mort, mais il s'en dédommage dans ce Chœur, & après s'être badiné légèrement lui-même de ce qu'il était chauve, il tourne en ridicule quelques Poètes peu eſtimés de ſon tems, tels que Morſimus & Mélanthius.

ACTE IV.

TRYGÉE.

Qu'on a de peine quand il faut approcher des Dieux ! je ſuis tout briſé du voyage. Que vous me ſembliez petits, vous autres, quand j'étais en l'air ! vous paraiſſiez bien méchans du haut du ciel, mais c'eſt pis encore pour qui vous voit de près.

SON VALET.

Qu'avez-vous vu dans votre chemin ?

TRYGÉE.

Rien : ſi ce n'eſt deux ou trois eſprits égarés qui cherchaient des *dithyrambes*.

SON VALET.

Eſt-il vrai que nous ſerons aſtres après la mort ?

TRYGÉE.

Rien de plus vrai.

Dans cette dernière phraſe, Ariſtophane tourne en ridicule un Poète qui avait pris le nom d'une Conſtellation, & plaiſante ſur les étoiles les plus brillantes qui, ſelon Trygée, reviennent du bal avec leurs lanternes. Ce trait fait ſans doute alluſion à quelque choſe qu'il ne nous a pas été poſſible de deviner.

Trygée donne ordre à ſon Valet de faire les apprêts de ſa nôce, de conduire au bain celle qui lui eſt deſtinée pour épouſe, & de ſe preſſer, parce qu'il doit mener la Paix au Sénat. Il s'acquitte en effet de cette commiſſion & débite une longue harangue dans laquelle il accuſe les Juges d'avarice : il reçoit les félicitations du Chœur & ſe félicite lui-même d'avoir délivré le peuple des attentats d'Hyperbolus.

Mais il faut ſacrifier à la Paix, & après une délibération comique ſur le choix de la victime, le Valet de Trygée va chercher une brebis, ſymboſe de la douceur. On lui commande de ſe dépêcher, de peur que le paraſite Chæris, joueur de flûte, n'accoure pour prendre ſa part du ſacrifice. Le Valet revient, la cérémonie commence, & l'on prie

la Paix de ne pas imiter les femmes coquettes, mais de répandre sur les Grecs l'esprit d'union & de concorde, de verser l'abondance sur les campagnes & de ramener à Athènes les *anguilles* de Copaïe.

Trygée ne veut point égorger la victime, parce que la Paix n'aime pas le sang : on allume le feu sacré, & tout-à-coup on voit paraître un certain Hiéroclès, espèce de Devin de l'Ile d'Eubée, qui attiré par la fumée des viandes & informé de l'objet du sacrifice, prononce plusieurs vers mystérieux dans lesquels il fait entrevoir que le tems de la paix n'est pas encore venu. Ses Concitoyens s'y opposaient ; & comme Devin, Hiéroclès était de leur sentiment, attendu que les Athéniens prisaient si fort ces Charlatans, que pendant la guerre ils leur donnaient une place au *Prytanée* où ils vivaient aux dépens de l'Etat.

Hiéroclès est raillé, congédié par l'interprétation de ses propres Oracles, & le Chœur s'élève avec force contre les ennemis de la paix, vrais lions, selon lui, dans le sein de la République, & renards dans l'action.

ACTE V.

Il est rempli par des faiseurs d'aigrettes, de cuirasses, de trompettes, de casques, de javelots, & tous s'élèvent contre la Paix dont le retour va

rendre leur profeſſion inutile. Paraiſſent enſuite un Vendeur de faulx & un Marchand de vaiſſeaux pour le vin, qui viennent faire leurs préſens à Trygée comme nouvellement marié, & prendre part à la joie du feſtin nuptial. Il commence & l'on y chante différens morceaux remplis d'alluſions dont le ſens nous eſt abſolument inconnu.

Le déſir de faire entendre le plus qu'il eſt poſſible, les ſarcaſmes ou les plaiſanteries cachées ſous de pareilles alluſions, va nous obliger d'entrer dans quelques détails ſur Alcibiade & ſur l'état où ſe trouvait Athènes lors de l'exiſtence de ce Général. Sans cette précaution, il ſerait impoſſible de prendre une idée ſatisfaiſante des *Oiſeaux*, l'une des Comédies les plus allégoriques du Poète Grec.

LES OISEAUX.

CETTE Pièce fut jouée aux Fêtes *Dionyſiales* ſous l'*Archonte* Chabrias, la 18^e^. année de la guerre du Péloponèſe, & la 2^e^. de la 91^e^. *Olympiade*. Mais il eſt néceſſaire, comme nous l'avons dit, de remonter un peu plus haut & de jetter un coup-d'œil ſur le deſſein que les Athéniens avaient conçu de faire la conquête de la Sicile: cette entrepriſe avait été projettée du tems de Périclès & fut réſolue à la ſollicitation d'Alcibiade

que la République chargea de marcher vers Syracuſe conjointement avec Nicias & Lamachus.

» Quand tout fut prêt & appareillé pour partir, dit Amyot d'après Plutarque, il ſe rencontra pluſieurs ſignes de mauvais préſage, & entr'autres il ſe trouva que l'embarquement fut commandé au jour propre qu'on célèbre la Fête qui s'appelle *Adonia*, (jour où les femmes pleuraient en mémoire du deuil de Vénus à la mort d'Adonis.) » Davantage, les *hermes* qui ſont images & figures de Mercure qu'on ſoulait anciennement mettre par tous les carrefours, ſe trouvèrent une nuit preſque toutes tronçonnées & gâtées mêmement au viſage : ce qui mit en effroi & trouble beaucoup de gens, même juſqu'à ceux qui ne faiſaient pas grand conte de telles choſes «.

Alcibiade fut accuſé de cette impiété par l'Orateur Androclès, & il voulut ſe juſtifier avant ſon départ, mais ſes ennemis s'y oppoſèrent, & le peuple lui fit enjoindre de s'embarquer.

» Ainſi, continue Amyot, fut-il contraint de faire voile avec ſes autres compagnons ayant en leur flotte cent cinquante galères toutes à trois rames pour banc ; & de gens de combat à pied bien armés, cinq mille & cent ; de tireurs de frondes, archers & autres armés à la légère, environ treize cens, & de toute autre munition & équipage pour la guerre ſuffiſamment «.

» Arrivés qu'ils furent à la côte d'Italie, ils prirent terre à la Ville de Rhège, là où un Conseil fut tenu pour arêter comment ils avaient à se conduire en cette guerre : Alcibiade fut d'avis qu'ils devaient aller droit en Sicile : laquelle opinion fut suivie, encore que Nicias y contredit, parce que Lamachus en fut aussi d'avis ; & du premier coup à l'arrivée, Alcibiade fut cause de surprendre la Ville de Catane, mais jamais depuis il n'y fit exploit aucun, parce qu'il fut incontinent rappellé par les Athéniens, pour aller répondre aux crimes & imputations dont on le chargeait..... Le peuple employa donc son couroux contre Alcibiade, jusqu'à ce que finalement il y envoya la galère qu'on appelle *Salaminienne*..... Outré contre sa patrie, Alcibiade envoya demander aux Lacédémoniens un sauf-conduit & liberté de pouvoir aller & demeurer en leur pays, promettant qu'il leur ferait plus de service & de profit étant leur ami, qu'il ne leur avait fait de dommage étant leur ennemi. Les Lacédémoniens le lui octroyèrent & le reçurent bien volontiers en leur Ville, là où si-tôt qu'il fut arrivé, il fit d'entrée trois choses. La première, ce fut qu'à son instigation, les Lacédémoniens qui auparavant délayaient & attendaient, se résolurent de secourir promptement les Syracusains & y envoyèrent pour Capitaine Gylippus, afin de rompre les forces que les Athéniens y avaient envoyées.

La seconde chose, qu'il leur fit en la Grèce même commencer la guerre aux Athéniens : la troisième, & celle qui fut de plus grande importance, ce fut qu'il leur conseilla de fortifier dedans le territoire même de l'Attique, la Ville de Dicélie ; ce qui consuma & mit au bas la puissance d'Athènes, autant & plus que nulle autre chose «.

Le projet de fortifier la Ville que nous venons de nommer, allait s'exécuter lorsqu'Aristophane composa sa Comédie, & son but est de railler l'ambition des Lacédémoniens, mais plus encore d'engager ses compatriotes à prévenir les malheurs qui les menaçaient, si Dicélie devenait une place d'armes pour leurs ennemis.

» Dans cette Pièce, dit M. Boivin le cadet, (*Mémoires de Litterature, Tome IV.*) il y avait des Acteurs de trois espèces, des hommes, des oiseaux & des Dieux. Les hommes représentaient pour la plupart des personnes connues à Athènes. Quelques-uns, comme le Poète Boëteux & le Géomètre sont désignés par leurs propres noms ; l'autre Poète, l'Imposteur, le Crieur d'édits, l'Intendant, le Fils dénaturé & le Chicaneur ne sont pas nommés, mais leurs masques pouvaient les faire connaître. Les deux principaux Acteurs sont Evelpis & Pisthétérus. Ils paraissent d'abord sous une figure humaine qu'ils conservent jusqu'à la fin du second Acte : après cela, ils deviennent oiseaux.

Il n'eſt rien dit de la métamorphoſe de leurs Valets qu'il faut cependant ſuppoſer, n'étant pas vraiſemblable que des oiſeaux ſoient ſervis par des hommes.

Les Oiſeaux, ou les Acteurs de la ſeconde eſpèce, étaient des hommes preſque nuds, avec des crêtes, des becs, des griffes & quelques plumes clair-ſemées. Si l'on demande pourquoi ces Acteurs étaient preſque nuds, on répond que les oiſeaux muent en hyver, & que l'on doit ſe ſouvenir que c'eſt au fort de l'hyver que la choſe ſe paſſe, tems où les oiſeaux ſe renferment ordinairement dans leurs plus ſombres retraites, c'eſt-à-dire dans le creux des arbres ou ſous des rochers. Les poſtures, les grimaces & les figures extravagantes de ces prétendus oiſeaux faiſaient beaucoup de plaiſir au peuple, ſur-tout celles de Térée & de ſon Valet dont les maſques étaient plus bizarres & plus affreux que les autres. Les perſonnages du Chœur étaient auſſi des hommes maſqués & traveſtis en oiſeaux parmi leſquels on remarquait certains Particuliers d'Athènes, reconnaiſſables par la phyſionomie & par le maſque. Peut-être que pour groſſir le nombre, on y mêlait des figures de bois ou d'autre matière, qui reſſemblaient à des oiſeaux.

Les Dieux paraiſſaient ſous leur forme ordinaire, mais dans un pitoyable état & avec une

mine affamée. Pour ce qui eſt de Prométhée, il avait un voile ſur la tête & une eſpèce de paraſol pour ſe cacher aux yeux de Jupiter «.

ACTE PREMIER.

Evelpis & Piſthétérus ouvrent la ſcène : tous les deux ſont Athéniens & portant chacun un oiſeau ſur le poing, un geai & une corneille qui doivent leur ſervir de conducteurs pour aller au pays des oiſeaux : ceux-ci s'amuſent à leur becqueter les doigts, & ce badinage mêlé de plaiſanteries, donne au ſpectateur l'idée du ſujet qu'Evelpis dévelope dans les paroles ſuivantes.

Sachez, dit-il, Meſſieurs, que nous avons une maladie contraire à celle de Sacas qui n'étant point d'Athènes, veut en être malgré qu'on en ait. Pour nous qui en ſommes, & ſans vanité d'aſſez bonne maiſon, nous fuyons notre patrie comme des oiſeaux. Ce n'eſt pas qu'elle nous ſoit odieuſe, comme ſi elle n'était ni magnifique, ni fortunée, ni propre à ruiner les gens ; mais que voulez-vous ? Les cigales ne chantent qu'un mois ou deux, au lieu que les Athéniens paſſent toute leur vie à gazouiller dans les Tribunaux. Or c'eſt juſtement cette muſique qui n'eſt point de notre goût & qui nous chaſſe. Une corbeille, un vaſe, des branches de myrthe, voilà tout notre bagage. Nous cher-

chons un lieu où l'on ne plaide point, un lieu où nous puissions passer nos jours tranquillement. Térée que nous allons trouver, nous dira sans doute si depuis qu'il est oiseau, il n'a point découvert le séjour après lequel nous soupirons.

On lit dans la Fable que ce Térée, fils de Mars & Roi de Thrace, enferma Philomèle & lui coupa la langue : que cette infortunée peignit ses malheurs sur une toile qu'elle eut le secret de faire parvenir à Progné sa sœur & femme de Térée, que Progné furieuse & suivie d'une troupe de femmes, vint délivrer Philomèle le jour des *Orgies*, que pour achever sa vengeance, elle massacra son propre fils Itys, qu'elle le fit manger à Térée auquel ensuite elle en apporta la tête, & que Térée voulant la poursuivre, fut changé en épervier, Progné en hirondelle, Philomèle en rossignol.

Evelpis & Pisthétérus arrivent à un rocher auquel ils apperçoient une espèce de porte, ils y frappent, & le Valet de Térée se présente sous la forme d'un oiseau effrayant. Aussi fait-il peur aux deux Athéniens, mais il éprouve le même sentiment à leur abord, parce qu'il les prend pour des *oiseleurs*. On se rassure de part & d'autre, & le Valet va éveiller son Maître. Il paraît déguisé en *huppe*, & après avoir essuyé quelques plaisanteries sur la bizarrerie de son costume, après avoir

répondu qu'il n'a un bec si mal tourné que parce qu'il a plu à Sophocle de le défigurer ainsi dans une de ses Tragédies, (*Térée*, Pièce perdue) il interroge Evelpis & Pisthétérus.

TÉRÉE.

Qui êtes-vous ?

EVELPIS.

Des hommes.

TÉRÉE.

De quelle nation ?

EVELPIS.

Savez-vous où sont les belles galères ?

TÉRÉE.

J'entends : vous êtes d'Athènes, & plaideurs sans doute ?

EVELPIS.

Au contraire, anti-plaideurs.

TÉRÉE.

Anti-plaideurs ? y a-t-il de cette graine dans l'Attique ?

EVELPIS.

Sans mentir, bien peu.

TÉRÉE.

Quel est le sujet de votre voyage ?

EVELPIS.

Le désir de vous saluer.

TÉRÉE.

En quoi puis-je vous être utile ?

EVELPIS.

Le voici. Vous avez été homme, nous le sommes encore : vous avez eu des dettes, nous en avons aussi : vous avez été bien-aise de ne point payer, nous le serions aussi. Changé depuis en oiseau, vous avez fait le tour de la terre & de la mer avec la double expérience d'homme & d'oiseau : or dites-nous, je vous supplie, si vous pouvez nous enseigner quelque bonne Ville où l'on puisse dormir en repos.

TÉRÉE.

Quoi ? vous cherchez une plus grande Ville qu'Athènes ?

EVELPIS.

Plus grande, non ; plus commode, oui.

TÉRÉE.

Ah parbleu, vous aimez l'Aristocratie. (Ce trait tombe sur Alcibiade qui préférait ce gouvernement à tous les autres.)

EVELPIS.

Moi, non, je hais trop Aristocrate. (Méchant Orateur, fils de Scellius.)

TÉRÉE, *à Evelpis.*

Quelle Ville serait le plus de votre goût ?

EVELPIS.

Celle où ma plus grande affaire fût celle-ci ; qu'un ami vînt à ma porte dès le matin, & qu'il me dît : Au nom des Dieux, Evelpis, faites-moi l'honneur de venir ce matin chez moi, vous & vos enfans, au sortir du bain, car je fais aujourd'hui un festin de nôces.

TÉRÉE, *à Pisthétérus.*

Et vous, que souhaiteriez-vous ?

PISTHÉTÉRUS.

Une Ville où le père d'une fille belle, bien faite, agréable, sage & riche, vînt au devant de moi & me querellât ainsi : » Vraiment, Pisthétérus, je vous trouve fort plaisant. Nos pères étaient intimes. Nous ne le sommes pas moins. Je n'ai qu'une fille : vous l'aimez, elle vous aime, & vous faites difficulté de me la demander en mariage ? Pour vous punir, je vous la donne, & vous serez son époux dès aujourd'hui.

Alcibiade aimait la bonne-chère & les femmes ; & pour continuer de le désigner, Térée conseille aux deux Athéniens d'aller habiter les endroits où ce Général avait abordé en fuyant sa patrie.

TÉRÉE.

Que n'allez-vous demeurer à Léprée ?

EVELPIS.

Par tous les Dieux, je hais ſouverainement Léprée, même ſans l'avoir vue : Mélanthius en eſt. (C'était un Poète tragique.)

TÉRÉE.

Il y a encore dans la Locride une Ville qui eſt bien votre fait, celle des Opuntiens.

EVELPIS.

Je ne voudrais pas être Opuntien pour un *talent* d'or. (C'était le nom d'un Citoyen d'Athènes, borgne & ennuyeux.) Mais, dites-moi, continue Evelpis à Térée, cette vie que vous menez chez les oiſeaux, quelle vie eſt-ce ? Vous devez la connaître.

TÉRÉE.

Nous vivons ſans bourſe & ſans argent, nous picotons le ſéſame, le myrte, les pavots, les fleurs, &c.....

Piſthétérus trouve cette vie aſſez agréable, & tout-à-coup il conçoit une idée dont l'exécution rendrait les oiſeaux très-puiſſans. Ce ſerait de ne plus papillonner comme ils font, (alluſion à l'inconſtance des Athéniens qui étaient toujours comme l'oiſeau ſur la branche) & de former une Ville en l'air : par-là, continue-t-il en s'adreſſant à Térée, vous ferez chanter les hommes comme des

cigales, & crever les Dieux d'une faim plus que mélienne. (Nicias avait pris par famine Mélos Ile de la mer Egée.)

TÉRÉE.

Comment cela ?

PISTHÉTÉRUS.

L'air eſt, comme vous le ſavez, entre le ciel & la terre. Or comme nous ſommes obligés quand nous allons à Delphes, de demander un paſſe-port aux Béotiens ; de même, quand les hommes feront quelque ſacrifice aux Dieux, vous en arêterez tout court la fumée, à moins que ces Dieux ne vous paient un tribut pour le droit de paſſage.

TÉRÉE.

Par la terre, par les trébuchets, par les tiraſſes ; je n'ai jamais rien entendu de mieux imaginé. Pour moi, me voilà prêt de fonder avec vous cette nouvelle Ville, pourvu que les autres oiſeaux y conſentent.

PISTHÉTÉRUS.

Qui pourrait leur propoſer cette affaire ?

TÉRÉE.

Vous-même. Leur langue était autrefois barbare, mais en converſant avec eux depuis longtems, je leur ai appris à parler grec.

PISTHÉTÉRUS.

Mais comment les rassembler tous ?

TÉRÉE.

Très-aisément. Je vais dans le bocage, j'éveillerai Philomèle ma compagne, nous les appellerons, & incontinent vous les verrez accourir aux accens de nos voix. (Selon Aristophane & son Scholiaste, ce fut Progné que les Dieux changèrent en rossignol.)

PISTHÉTÉRUS.

Hâtez-vous, ô le plus aimable des oiseaux ! ne perdez pas un instant.

TÉRÉE, *appellant Philomèle.*

Eveille-toi, ma compagne fidèle,
Viens au plutôt sous ces ombrages verds
Faire entendre aux oiseaux ces airs, ces tendres airs
Que ta divine voix tous les jours renouvelle.
Lorsque de notre Itys tu plains mort cruelle,
Ton chant mélodieux
Perce au travers des bois jusqu'au séjour des Dieux.
Charmé d'une si tendre & si douce harmonie,
Phœbus répond à tes tristes accens.
Tous les Dieux de l'Olympe avec lui s'unissans
Composent une symphonie
Dont la douceur est infinie,
Et forment avec toi des concerts ravissans.

Ce morceau a été traduit par M. Boivin le cadet, de l'Académie Française. Il a mis en vers tous

tous les Chœurs des *Oiſeaux*. Nous en citerons quelques-uns qui donneront une idée de la poéſie d'Ariſtophane, & qui feront voir au Lecteur que les Chœurs des Comédies étaient travaillés avec autant de ſoin que ceux des Tragédies.

TÉRÉE & PHILOMÈLE.

Accourez, petits volatiles
Qui gazouillez ſur les ſillons,
Avides fourageurs des campagnes fertiles,
Hâtez-vous, légers oiſillons.
Habitans des parterres,
Amis des oliviers,
Hôtes des aliſiers,
Et vous qui vous cachez ſous ces ſombres lierres,
Venez, avancez, hâtez-vous,
Venez, volez, accourez tous.
Accourez tous, accourez au plus vîte,
Suivez la voix qui vous invite,
Quittez les plaines & les monts.
Et vous Citoyens des vallons,
Qui ſur le bord des eaux, près des rives fleuries
Donnez la chaſſe aux timides poiſſons,
Pirates des étangs, terreur des moucherons,
Laiſſez de Marathon les aimables prairies:
Venez, avancez, hâtez-vous,
Venez, volez, accourez tous.
Accourez, légions ailées,
Qui voltigez ſur les plaines ſalées;
Paiſibles alcyons,
Sauvages nations,

Qui plongez ſous les eaux vos plumes émaillées
Venez, avancez, hâtez-vous,
Venez, volez, accourez tous.
Accourez. Un avis utile,
Important, ſalutaire à tout le peuple oiſeau,
Vous ſera propoſé par un mortel habile.
L'entrepriſe eſt hardie & le projet nouveau.
Mais ſuivez ſes conſeils, tout vous ſera facile :
Venez, avancez, hâtez-vous,
Venez, volez, accourez tous.

ACTE II.

Les deux Athéniens regardent de tous les côtés, n'apperçoivent rien, & commencent à ſe moquer du prétendu pouvoir de Térée, lorſqu'ils voient arriver un Oiſeau, puis un autre, puis encore un autre que le Poète ne fait venir à la file que pour déſigner & critiquer quelques Athéniens.

PISTHÉTÉRUS.

Quelle huppe ! bons Dieux ! quelle prodigieuſe crête ! vous n'êtes donc pas le ſeul Térée qui ſoit dans le monde ?

TÉRÉE.

Celui-ci eſt le *Térée* de Philoclès. L'*Epope* de Sophocle eſt ſon père, & moi, je ſuis le grand-père. (Ce Philoclès avait fait une Comédie intitulée *Térée*, & ſon ſujet était pris du *Térée* de Sophocle. Cette Tragédie a été perdue.)

PISTHÉTÉRUS.

O Neptune ! comme celui-ci a barboté ! comment l'appelle-t-on ?

TÉRÉE.

Le Barboteur.

EVELPIS.

C'eſt donc Cléonyme. Mais comment n'a-t-il pas perdu ſes aigrettes & ſa crête ? (Il avait fui au combat & avait perdu ſon caſque & ſon bouclier.)

Le Théâtre ſe remplit d'Oiſeaux de toute eſpèce, mais en ſi grand nombre, qu'il n'eſt plus poſſible de les compter, & Térée interrogé ſur l'objet qui le preſſe de les raſſembler, Térée leur apprend qu'il vient de recevoir deux hommes qui déſirent contracter une alliance avec eux. Des hommes ! s'écrie le Chœur ! ah ! traître ! ce ſont nos plus grands ennemis ; ils mourront.

Courons, volons & de nos aîles
Accablons-les de tous côtés :
Portons leur à tous deux des atteintes mortelles.
Il faut, il faut qu'aux oiſeaux irrités
Leurs membres ſervent de pâture.
Point d'aſyle pour eux : ni bois, ni grotte obſcure,
Ni l'abîme profond des mers,
Ni la cime des monts, ni le vague des airs
Ne peuvent garantir leur fuite
Contre notre ardente pourſuite.

Allons, c'eſt trop délibérer,
Hâtons-nous de les déchirer.
Qui donc de l'aile droite entreprend la conduite ?
Qu'elle avance ſans différer.

Térée intercède pour ſes deux protégés, mais ils ſont hommes, de plus Athéniens, & rien ne peut fléchir leurs perſécuteurs. D'après cette phraſe ſeule, il ſerait aiſé de préſumer que par les Oiſeaux, Ariſtophane a voulu déſigner les Lacédémoniens, comme il a dépeint Alcibiade ſous le nom de Piſthétérus.

Cependant Térée engage le Chœur à écouter le projet dont on vient lui faire part, & les deux Athéniens qui pour ſe défendre & garantir leurs yeux, s'étaient armés de broches & de plats, les deux Athéniens conſentent à s'expliquer, mais en ſe tenant toujours ſur leurs gardes.

EVELPIS.

C'eſt bien dit : mais ſi l'on nous tue, où ſerons-nous enterrés ?

PISTHÉTÉRUS.

Où l'on enterre les braves gens, dans le *Cérami*que, & pour y être inhumés aux dépens du Public, nous dirons hardiment aux Magiſtrats que nous ſommes morts en combattant bravement contre les ennemis.

Térée ordonne aux Guerriers d'aller ſuſpendre

leurs armes à la cuiſine, & pour porter l'allégorie juſqu'au bout, un Hérault commande aux ſoldats de retourner chacun dans leur pays. C'était la formule ordinaire des trèves. Piſthétérus prend la parole, & après avoir prouvé aux Oiſeaux qu'ils ont été les premiers Rois de l'Univers, il les invite à bâtir une Ville du ſein de laquelle ils régneront ſur les hommes & ſur les Dieux. (Les Lacédémoniens avaient toujours été, non pas les Rois, mais les Chefs de la Grèce dans les guerres communes. Athènes même ne leur diſputa le pas que depuis celle qu'ils eurent avec la Perſe.)

LE CHŒUR.

Nous Rois ! & de qui ?

PISTHÉTÉRUS.

De tout. De moi premièrement & de cet autre Athénien : plus anciens d'ailleurs que Jupiter, Saturne, les Titans & la terre même.... (Les Lacédémoniens & les Athéniens ſe vantaient d'une origine fabuleuſe qui remontait au-delà de l'Antiquité connue.)

LE CHŒUR.

Plus anciens que la terre ?

PISTHÉTÉRUS.

Oui, par Apollon.

LE CHŒUR.

Par Jupiter, je n'en savais rien.

PISTHÉTÉRUS.

C'est que vous êtes de bonnes gens, sans étude, sans curiosité : (les Lacédémoniens.) Vous n'avez pas même lu Esope qui dit en quelque endroit que l'alouette est le plus ancien des Oiseaux, qu'elle fut enfantée avant la terre, qu'ensuite son père mourut de maladie, que la terre n'étant point encore, il resta trois jours sans sépulture, & qu'enfin ne sachant où mettre le corps de son père mort, elle l'ensévelit dans sa tête..... De plus, que ce soient les Oiseaux, & non pas les Dieux, qui ayent d'abord commandé aux hommes & à qui le sceptre ait appartenu, nous en avons mille preuves. Le cocq, par exemple, a commandé aux Perses avant Darius, avant Mégabize & avant tous les autres Monarques Persans. Preuve de cela, c'est qu'on l'appelle encore aujourd'hui l'*oiseau de Perse*, en mémoire de cette ancienne puissance.

TÉRÉE.

C'est apparemment pour cela qu'il marche lui seul la crête levée en façon de thiare, comme un Roi de Perse.

PISTHÉTÉRUS.

Il était alors si puissant, si redoutable, si absolu, qu'encore aujourd'hui, par un effet de son

ancien pouvoir, ſi-tôt qu'il vient ſeulement à chanter vers le point du jour, les Artiſans ſe lèvent pour travailler..... Il a été un tems où les Grecs vivaient ſous la domination du milan..... Le coucou a été Roi d'Egypte & de toute la Phénicie..... La puiſſance des Oiſeaux était alors ſi grande, que dans les Villes où il y avait quelque Roi, comme un Agamemnon, un Ménélas, ce Roi avait toujours au haut de ſon ſceptre un Oiſeau qui prenait part aux préſens que l'on offrait à ſa majeſté. Bien plus, Jupiter qui eſt à-préſent en poſſeſſion de la toute-puiſſance, a encore, tout ſouverain qu'il eſt, un aigle ſur la tête. Minerve a une chouette ſur la ſienne, & Apollon porte un épervier ſur le poing..... Aujourd'hui, continue Piſthétérus, on vous traite comme de vils eſclaves, & les maudits oiſeleurs vous dreſſent des embûches juſques dans les Temples. On ne voit par-tout que lacets, que piéges, que gluaux, que tiraſſes, que filets, &c.....

LE CHŒUR.

Triſte récit de nos misères!
Mortel, avec quelles couleurs
Tu viens de retracer nos funeſtes malheurs!
Hélas! fallait-il que nos pères
De l'empire du monde indignes poſſeſſeurs,
Nous fruſtrant à jamais des droits héréditaires,

Ne puiſſent nous laiſſer que d'affreuſes douleurs,
Que d'éternels regrets ! que d'inutiles pleurs !
Mais enfin les Deſtins propices
Nous offrent un libérateur :
De nous, de nos enfans, qu'il ſoit le protecteur.
Nous pourrons tout ſous ſes auſpices.
O toi ! ſublime eſprit, mortel induſtrieux,
Apprends-nous par quel ſtratagême,
Par quel effort victorieux,
Nous ſaurons recouvrer la puiſſance ſuprême ;
Hélas ! déchus d'un ſort ſi glorieux,
Nous haïſſons la vie & la lumière même.

PISTHÉTÉRUS.

Bâtiſſez donc votre Ville, & quand elle ſera conſtruite, on enverra ſommer Jupiter de rendre aux Oiſeaux l'empire qu'il a uſurpé ſur eux. S'il n'obéit pas, on lui déclarera la guerre, & l'on défendra aux Dieux de paſſer comme des Priapes au travers du Royaume des Oiſeaux, pour aller faire l'amour, comme autrefois, à des Sémélés, à des Europes, à des Alcmènes, ſous peine d'être traités d'adultères. Pour les hommes, on leur ordonnera de ne ſacrifier aux anciennes Divinités qu'après avoir ſacrifié aux Oiſeaux, & s'ils contreviennent à cet ordre, on lâchera un nuage de moineaux qui ne laiſſeront pas un grain de bled dans leurs campagnes. Si les hommes ſont dociles, vous les récompenſerez en leur indiquant des

mines cachées, en avertiſſant les augures du tems où il fera bon trafiquer, &c ....

LE CHŒUR.

Tu triomphes enfin de notre injuſte rage,
Mortel, & tes doctes diſcours
De nos premiers tranſports ont arêté le cours.
Sage Vieillard, achève ton ouvrage,
Daigne contre les Dieux nous prêter ton ſecours,
Et nous venger du ciel qui nous outrage.
De fidèles avis ſeconde nos efforts.
Les fiers uſurpateurs de la grandeur ſuprême
Bientôt aſſiégés dans leurs forts
Aux habitans de l'air rendront leur diadême, &c....

Térée ajoute qu'il n'y a pas un moment à perdre, & leur promet qu'ils vont devenir ailés en avalant le jus d'une racine qu'il poſsède. Le Chœur brûle de mêler ſes chants à ceux de Philomèle & prie Térée de la faire venir, Térée y conſent. Evelpis & Piſthétérus la trouvent charmante, ſe retirent avec leur guide & laiſſent le Chœur qui termine l'Acte par un intermède compoſé de ſix parties.

PREMIÈRE PARTIE.

LE CHŒUR, *à Philomèle.*

Aimable Philomèle, enfin je t'apperçois,
Tu viens, tu n'as pu t'en défendre,

Tu viens nous enchanter par ton aimable voix,
Ah ! ne diffère plus : chante, fais-nous entendre
Cette muſique harmonieuſe & tendre
Dont au printems retentiſſent nos bois.
Ah ! ne diffère plus, ne nous fais plus attendre,
Nous t'en prions tous à-la-fois.

SECONDE PARTIE.

LE CHŒUR, PHILOMÈLE.

O vous qui languiſſez dans votre vie obſcure !
Vous qu'à regret enfanta la nature :
Vous qui par-tout en butte aux caprices du ſort,
Semblables aux feuilles légères,
Aux ſonges vains, aux ombres menſongères,
Craignez à tous momens, ou ſouhaitez la mort :
Vous dont la fortune ſe joue,
Vous dont le corps formé de boue,
D'un plumage léger ignore le ſecours,
Faibles humains, écoutez nos diſcours :
Ecoutez les oiſeaux dont la race immortelle
Malgré les injures du tems,
Conſervant à jamais une grâce nouvelle,
Jouit d'un éternel printems.
Voiſins du ciel, formés d'une ſubſtance pure,
Nous ne concevons rien de mortel ni de bas.
Nous vous dirons des vents la force, la nature,
Quelle cauſe produit la chaleur, la froidure,
Les tonnerres & les frimats.
Du chaos, de l'Erèbe & de la nuit affreuſe
Nous vous retracerons l'image ténébreuſe,
Tout ce qu'on peut ſavoir, dans nos murs s'aprendra.
Vos plus fameux Docteurs fermeront leur école,

On n'admirera plus leur ſcience frivole,
De honte & de dépit, Prodique ſe pendra.
Avant l'air, la terre & les mers,
Et ces brillans flambeaux dont l'Olympe ſe pare
Le chaos & la nuit, l'Erèbe & le Tartare
Occupaient ſeuls tout l'Univers.
Enfin la nuit, aux ailes ſombres,
Enfante un œuf léger, l'Erèbe dans ſon ſein
Le reçoit, l'échauffe ſoudain.
De cet œuf naît l'amour. Il diſſipa les ombres.
Deux aîles d'or qui brillaient ſur ſon dos,
Percèrent de la nuit l'obſcurité profonde.
Plus léger que les vents, actif & ſans repos,
Ce Dieu par ſa vertu féconde
Pour donner notre race au monde,
Dans le ſein de l'Erèbe anima le chaos.
Avant donc que l'amour, père de nos ancêtres,
Par de doux nœuds alliât tous les êtres,
Il n'était point encor d'Olympe ni de Cieux.
Quand tout fut aſſorti par ſa toute-puiſſance,
En divers tems prirent naiſſance
Le ciel & l'océan, la terre & tous les Dieux.
Ainſi des immortels l'orgueilleuſe nobleſſe
Doit nous céder les droits d'aîneſſe.
Nous venons de l'amour, comme lui nous volons;
Revêtus de légères aîles
A des bandes d'amours ſouvent nous nous mêlons.
Avec eux nous charmons
Les cœurs les plus rebelles.
L'homme, pour cent bonnes raiſons,
Nous devrait en tout tems offrir des ſacrifices.
Hé que ne peut-il point ſous nos heureux auſpices!

C'eſt pour nous qu'il prévoit le printems, les moiſſons,
Et la ſaiſon des fruits & celle des glaçons.
Il ſait qu'il faut ſemer, lorſqu'aux travers des nuës
Vole vers la Lybie un eſcadron de gruës.
A ce ſignal, les matelots
Prennent congé des vents pour dormir en repos.
Le Bourgeois change de parure,
Et pour vêtir *Oreſte*, achète une parure. (*Oreſte* fameux filou.)
Le milan, des beaux jours annonce la ſaiſon,
Tout renaît : la brebis dépouille ſa toiſon,
L'hirondelle voltige autour de ſa maiſon,
Et la veſte légère eſt enfin préférée
A la robe fourrée.
Qu'on ne vante plus Apollon,
On trouve ici Delphes, Dodone, Ammon.
Sur la foi des oiſeaux chacun tente fortune,
D'un hymen dangereux ſerre l'étroit lien,
Court aux armes, s'expoſe aux fureurs de Neptune,
Sans l'avis des oiſeaux on ne haſarde rien.
Cette Courſière enfin qui fait tant de merveilles,
Pleine d'yeux, de langues, d'oreilles,
Eſt oiſeau comme nous. Après cela, peut-on
Préférer au corbeau le vainqueur de Python ?
Ecoutez donc, race mortelle.
Si par des honneurs immortels,
Par des temples, par des autels,
Aux oiſeaux tout-puiſſans vous prouvez votre zèle.
Rien ne vous manquera, ni fruits délicieux,
Ni chants mélodieux, &c.....

Dans la troiſième partie, on fait l'Eloge de Philomèle, & dans la quatrième, on annonce le

droit d'asyle à tout criminel qui voudra s'établir dans la ville des *Oiseaux*.

Chez les Grecs, lorsqu'on voulait peupler une ville nouvellement bâtie, on publiait un Edit par lequel on promettait d'y recevoir & d'y admettre au droit de bourgeoisie toute sorte de gens sans aveu, même les criminels qui y accouraient de toutes parts, attirés par l'espérance de l'impunité. C'est de cette coutume dont Aristophane se raille. Le Chœur donne de nouveaux Eloges à Philomèle & s'adresse une seconde fois aux spectateurs, auquel il vante le plaisir & l'avantage d'avoir des aîles.

ACTE III.

Evelpis & Pisthétérus ouvrent la Scène : tous les deux sont déguisés en Oiseaux, & se mocquent l'un de l'autre. Térée arrive, il faut trouver un nom à la nouvelle ville, & l'on convient qu'elle s'appellera *Néphélococcygie*. Oh le grand nom ! s'écrie Térée. *Néphélococcygie !* n'y a-t-il point une ville ainsi nommée, où sont les biens de Théagène en partie, & tous ceux d'Eschyne ? (Ces deux particuliers se vantaient d'avoir des richesses qui n'existaient nulle part).

PISTHÉTÉRUS.

Qui choisirons-nous pour garder la forteresse ?

TÉRÉE.

Un de nos Oiseaux, Perse d'origine, Oiseau belliqueux, le poussin de Mars. (Les Lacédémoniens comptaient sur le secours du Roi de Perse, avec qui Alcibiade leur avait conseillé de faire alliance).

PISTHÉTÉRUS, (*à Evelpis.*)

Cours & vole dans l'air : sers les maçons qui travaillent, porte des pierres, ôte tes habits, bats du mortier, prends la truelle & l'auge, monte à l'échelle, romps-toi le cou, range les gardes, entretiens le feu, dors, envoye des Hérauts, l'un de bas en haut, l'autre de haut en bas, puis vers moi..... Je demeure pour faire un sacrifice aux nouvelles Divinités. Qu'on apporte la corbeille & le bassin.

LE SACRIFICATEUR.

Maître des cieux & de la terre,
Aigle qui lances le tonnerre,
Alcyon qui régis les flots,
Cygne, aujourd'hui Roi de Délos
Et de Delphes & du Parnasse,
Gai perroquet, nouveau Bachus,
Colombe, nouvelle Vénus,
Et toi mère de Cléonyte,
Puissante Déité, Cybèle des oiseaux,
Grande autruche, & vous Dieux nouveaux
Qu'à ce sacrifice j'invite,
Gardez de mal, comblez de biens

Les Néphélococcygiens,
Et de Scio les Citoyens!

Comme les habitans de Scio étaient étroitement liés avec les Athéniens, toutes les prières publiques finiſſaient alors par cette formule. Un Poëte interrompt le ſacrifice, & bon gré malgré, il veut chanter des vers en l'honneur de la nouvelle ville. (C'eſt une critique ſur les Auteurs qui ſe perdaient dans les nues, & c'était le défaut de preſque tous les faiſeurs de *dithyrambes*, qui à peine étaient intelligibles.) Piſthétérus veut faire taire celui-ci, & il n'y parvient qu'en lui donnant une veſte & un manteau. Il ſort, un Devin lui ſuccède, & prétend que Bacis, fameux Sorcier, a prononcé ſur *Néphélococcygie* un Oracle qui défend de toucher à la victime. Il débite à ce ſujet des paroles fort obſcures, dont l'explication eſt qu'il faut lui donner un habit, un chauſſure & un flacon de vin. Il eſt ſifflé & renvoyé à coups de bâton. Survient le Géomètre *Méton* qui veut meſurer l'air & marquer les rues de la ville; il a le ſort du Devin. Un Magiſtrat prend ſa place, & annonce qu'il eſt nommé Intendant de *Néphélococcygie*; nouveaux coups de bâtons donnés par Piſthétérus. (Il arrivait ſouvent aux Athéniens & aux Lacédémoniens de récompenſer par des mauvais traitemens les ſervices que l'on avait rendus à l'Etat).

Enfin, un Crieur de Loix & d'Edits ſe préſente,

& publie qu'il vient en vendre argent comptant à la ville naiſſante. Il n'eſt pas mieux reçu que le Magiſtrat, & le Sacrificateur ennuyé de tout ce tapage, va immoler la victime loin du Chœur qui commence par s'applaudir des honneurs divins qu'on lui rend. Enſuite il promet un talent à qui ôtera la vie à Philocrate, & le quadruple à qui le lui amènera vivant. Ce Philocrate était un fameux Traiteur que les Oiſeaux accuſent de les enfiler dans des cordons, de les larder & de leur donner cent figures différentes pour les mieux vendre. Juges, continuent-ils en s'adreſſant aux Spectateurs.

Juges, écoutez-nous & peſez nos promeſſes.
Si vous nous accordez le prix,
Nous vous offrons plus de richeſſes
Que les trois fameuſes Déeſſes
N'en offrirent jamais au célèbre Pâris.
D'abord au fond de vos caſſettes
Chouettes d'or feront leurs nids :
Puis un nombreux eſſaim de petites *chouettes*
Conſervera chez vous des tréſors infinis.
Si le peuple un jour vous emploie
A calculer ſes revenus,
Alors tous les oiſeaux de proie
Vous fourniront d'ongles crochus.
Enfin, lorſqu'à vos yeux une ſuperbe table
Etalera cent mets délicieux,
De grands becs, de longs cols, de jabots ſpacieux,
Nous armerons votre faim indomptable.

Mais

Mais ſi nous refuſant un ſuffrage équitable,
Vous mépriſez des dons ſi précieux,
Contre le châtiment qu'ici l'on vous apprête,
Songez à vous pourvoir,
Sur-tout aux plus beaux jours de Fête;
Car pour lors nous ferons pleuvoir
Sur vos vêtemens, ſur vos têtes,
Un déluge incommode, & d'horribles tempêtes
Que vous ferez bien de prévoir.

La monnoie des Athéniens avait pour marque une *chouette* qu'Ariſtophane prend ici pour la monnoie même; mais les Juges ne furent ſenſibles ni à ſes promeſſes, ni à ſes menaces, & ils ne mirent ſa Comédie qu'au ſecond rang: les *convives* d'Ameipſias obtinrent le premier prix. Cette pièce a été perdue.

ACTE IV.

Piſthétérus eſt ſurpris de n'avoir point encore vu de Courier qui lui annonce l'état de la nouvelle ville, & à l'inſtant même, il s'en préſente un qui lui apprend qu'elle eſt entièrement bâtie, que les Oiſeaux ſeuls y ont travaillé, & que c'eſt la plus belle choſe du monde. Un autre Courier vient lui dire qu'une Divinité ailée a traverſé les remparts à l'inſu de la ſentinelle des *geais*: il s'emporte, on s'ameute, on s'empreſſe, & la Divinité reparaît entourée des Archers-Oiſeaux, c'eſt Iris.

Qui va là ? lui dit Pisthétérus. Ou vas-tu ? d'où viens-tu ? demeure. Quel est ton nom ? galère ou barque ?

IRIS.

Je suis la légère Iris.

PISTHÉTÉRUS.

Galère *Salaminienne*, ou *Parale ?* (Allusion à celle qui alla chercher Alcibiade en Sicile, lorsque les Athéniens lui donnèrent ordre de venir se justifier des crimes qu'on lui imputait. Les galères ordinaires des côtes de l'Attique, s'appellaient *Parales.*)

Iris est fort étonnée, fort courroucée d'apprendre que les Oiseaux se regardent comme des Dieux, & elle menace Pisthétérus du tonnerre. Pisthétérus la menace à son tour d'infester Jupiter d'une nuée d'Oiseaux, & finit par la chasser. A peine a-t-elle disparu, que le Député des hommes se présente & prend un ton tout opposé à celui de la Déesse.

LE DÉPUTÉ.

O Pisthétérus ! heureux Pisthétérus ! esprit sublime, la gloire du siècle, la merveille de nos jours ! O le plus grand génie, le plus fortuné mortel, le plus charmant..... mais faites-moi donc taire.

PISTHÉTÉRUS.

Eh bien ? qu'as-tu à dire ?

LE DÉPUTÉ.

Que les hommes vous honorent, vous révèrent, & vous font préſent de cette couronne d'or.... On eſt fou des Oiſeaux & on les aime au point, que tout ce qu'on fait, on le fait à leur exemple. On déniche de grand matin comme eux, on vole droit chez un Procureur ou chez un Notaire, on voltige enſuite dans le Palais, & là on gazouille confuſément de chicane & de procès..... Enfin, il va venir ici plus de dix mille hommes vous demander des aîles & des griffes : faites-en proviſion.

PISTHÉTÉRUS.

Il a raiſon.... Hola, ho, des aîles à pleines corbeilles.

Le premier qui vient en demander, c'eſt un Petit-Maître qui de plus voudrait pouvoir, comme les Oiſeaux, ſe débaraſſer d'un père qui vit trop long-tems. Piſthétérus le fait convenir que cette idée eſt atroce, & lui donne un accoutrement d'Oiſeau-Soldat. Vole en Thrace, lui dit-il, & combats. (On faiſait alors le ſiége d'Amphipolis.)

Cinéſias boëteux & Poète dithyrambique, tant de fois raillé par Ariſtophane, Cinéſias brûle auſſi d'avoir des aîles poétiques qu'il ſollicite par un galimathias en vers auquel on ne comprend rien.

Pisthétérus ne parvient à lui imposer silence qu'en le faisant promptement habiller en oiseau. Arrive un Chicaneur qui désire la même chose. Donnez-moi, dit-il, des aîles aussi promptes que celles de l'épervier, afin de me mettre en état de voler vers les Provinciaux, de les sommer de venir à Athènes, d'y revoler ensuite pour les accuser, puis de retourner de-là vers eux, afin.....

PISTHÉTÉRUS.

Je comprends. Afin que l'Etranger soit condamné avant d'avoir comparu.

LE CHICANEUR.

C'est cela.

PISTHÉTÉRUS.

Et qu'en retournant, lorsqu'il voguera vers Athènes, vous puissiez saisir ses biens. (Ce fut ainsi qu'on en usa envers Alcibiade que l'on condamna par défaut).

LE CHICANEUR.

Vous avez raison. Je veux en un mot être aussi agile qu'une *toupie*.

PISTHÉTÉRUS.

Toupie ! c'est bien dit. J'ai ici de bonnes aîles de Corcyre. (*C'est un fouet de Corfou avec lequel il le chasse, au gré du Chœur qui dans l'intermède*

peint les brigandages d'Oreſte & la poltronerie de Cléonyme.)

ACTE V.

Tremblant & couvert d'un voile, de peur d'être apperçu par les Dieux, Prométhée, comme ami des hommes, vient avertir Piſthétérus que Jupiter eſt perdu depuis l'établiſſement de la nouvelle ville, qu'il n'eſt pas arrivé au ciel une ſeule priſe de fumée, que les Dieux étrangers ſont affamés au point qu'ils en grincent des dents, & que d'accord avec tout l'Olympe, ils vont ſe déchaîner contre leur ſouverain, s'il ne travaille à rendre les paſſages libres.

Par ces Dieux Etrangers, Ariſtophane fait alluſion aux alliés d'Athènes dans la guerre du Péloponèſe : ils vendaient leurs ſecours très-cher & faiſaient ſouvent la loi à la République. Le Poète les nomme *Tribalíens*, c'eſt-à-dire paraſites ou impoſteurs. De plus, il y avait en effet des *Tribalíens*, peuples de la Thrace qui habitaient une des extrémités du mont Hémus, entre la Mæſie ſupérieure & la Mæſie inférieure.

Prométhée ajoute que ces mêmes *Tribalíens* vont envoyer des Députés à Piſthétérus, qu'il va en venir auſſi de la part de Jupiter, & que loin de céder, Piſthétérus doit exiger qu'on lui donne en mariage une Déeſſe que l'on nomme *Sou-*

verainetè, beauté rare de qui dépendent la foudre, la politique, la juſtice, la ſageſſe, la marine, la calomnie, la finance, les trois *oboles* que l'on donne aux Juges.

Piſthétérus promet d'être ferme; Prométhée quitte le paraſol à l'ombre duquel il s'était caché, reprend ſon voile & diſparaît. Neptune arrive, accompagné d'Hercule & d'un Dieu *Triballien*. Piſthétérus ordonne un grand repas, & Hercule ne le perd pas de vue, tant la ſeule idée de manger fait d'impreſſion ſur ſes ſens.

Neptune propoſe ſon traité, mais Piſthétérus n'écoutera rien que Jupiter n'ait rendu le ſceptre aux Oiſeaux & ne lui ait donné *Souveraineté* en mariage. A ce prix, il invite les Ambaſſadeurs au feſtin. Neptune fait entendre à Hercule que vu ſa qualité d'héritier de Jupiter, il doit s'oppoſer à cette union. Hercule n'eſt que ſon bâtard, reprend Piſthétérus, & ne peut prétendre à ſa ſucceſſion. En ce cas j'aime mieux dîner, répond le Héros, & l'on va chercher la Déeſſe que le Chœur comble des éloges les plus flatteurs.

O le charmant objet ! ô quelle eſt accomplie !
Que d'appas ! que d'attraits !
Grand Roi, par cet hymen qui comble tes ſouhaits,
Tu vas combler de biens Néphélococcygie.
Depuis le jour célèbre où la Reine des Dieux
Superbement ornée

Par les sœurs du Destin fut au Maître des cieux
Avec pompe amenée.
On n'a point encor vu d'hymen si glorieux, &c.....

PISTHÉTÉRUS.

J'entends avec plaisir vos hymnes & vos chants mélodieux..... Mais vantez aussi ce bruit affreux qui fait trembler la terre. Vantez les tonnerres, les éclairs, les foudres dont je suis armé.

LE CHŒUR.

Rayons dorés, clartés brillantes,
Des lumineux éclairs,
Inévitables traits, flèches étincelantes
Du Monarque des airs;
Et vous bruyans éclats de l'orageux tonnerre,
Notre Roi vous tient en ses mains.
Par vous il fait trembler les timides humains,
Par vous il ébranle la terre.
Tout l'Univers est soumis à ses loix,
Et Jupiter lui cède avec le diadême
Cette auguste beauté qui des Dieux & des Rois
Le rendait l'Arbitre suprême.

Il est probable que dans ce moment la musique étoit accompagnée d'un bruit semblable à celui du tonnerre; & les éclairs qui brillaient de tous les côtés, la quantité de personnages dont la scène était remplie, devaient produire un assez bel effet: mais si dans cette Ville en l'air on reconnaît celle

de Dicélie, ſi dans les Oiſeaux on retrouve les Lacédémoniens, & dans Piſthétérus Alcibiade qui leur indique tous les moyens de devenir les Maîtres d'Athènes, il reſte dans cette même Comédie tant d'alluſions cachées, qu'il eſt impoſſible de prononcer ſur ſon plus ou moins de mérite.

Fin de la première Partie du troiſième Volume.

HISTOIRE
UNIVERSELLE
DES
THÉÂTRES.

SECONDE PARTIE
du troisième Volume.

SUITE DES COMÉDIES D'ARISTOPHANE.

LES FÊTES DE CÉRÈS ET DE PROSERPINE.

Nous avons parlé de ces Fêtes qui duraient cinq jours à Athènes, & dans lesquelles il se faisait des cérémonies mystérieuses où il n'était permis qu'aux femmes d'assister : Aristophane suppose que ces

femmes ſont furieuſes d'avoir été maltraitées par Euripide dans ſes Tragédies, que dans une de leurs aſſemblées elles délibérèrent ſur la manière de le perdre, & qu'Euripide, homme ſouple & ruſé, emploie tous les ſtratagêmes poſſibles pour éviter la punition qui lui eſt réſervée. Voilà tout le fond de cette Pièce qui fut jouée la 21^e^. année de la guerre du Péloponèſe ſous l'*Archonte* Callias, la première de la 92^e^. *Olympiade*, ſelon les uns; & la 4^e^. de la même *Olympiade*, ſelon Samuel Petit.

ACTE PREMIER.

Le Poète tragique ſe lève de très-grand matin & vient chercher ſon parent Mnéſilochus qui ne ſachant ce que lui veut Euripide, le ſuit avec peine juſques à la porte d'Agathon. Peuple, s'écrie le Valet de celui-ci en ſortant de la maiſon de ſon Maître : peuple, gardez un ſilence religieux. Le Chœur des Muſes eſt dans le cabinet de mon Maître & médite de nouveaux chants. O vents, retenez votre haleine ! flots, ſuſpendez votre courſe !

Euripide prie le Valet d'avertir Agathon, & le Valet répond qu'Agathon ne tardera pas à paraître, attendu qu'en hyver il n'eſt pas aiſé à un Poète de faire des vers, s'il ne va au ſoleil.

Euripide inſtruit Mnéſilochus des craintes qu'il

éprouve, & pour prévenir le malheur qui le menace, il vient prier Agathon de s'introduire en femme aux myſtères de Cérès. Celui-ci s'avance vêtu en Athénienne & ſuivi d'un Chœur de Muſes au milieu deſquelles il chante & déclame des vers ridicules qui ſervent d'intermède.

ACTE II.

Mnéſilochus plaiſante Agathon ſur ſon déguiſement, & Agathon lui répond qu'Alcée, Phrynicus, Anacréon ne faiſaient de bons vers que parce qu'ils étaient propres & poupins. C'eſt donc pour cela, reprend Mnéſilochus, que le mauſſade Philoclès en fait de ſi ſots, le méchant Xénoclès de ſi méchans, & le froid Théognis de ſi froids.

Euripide expoſe à ſon ami le beſoin qu'il a de ſon ſecours, mais Agathon refuſe de le ſervir, & tout ce qu'il peut faire, c'eſt de prêter ſes habits à Mnéſilochus qui s'habille en femme, à condition que s'il eſt découvert, Euripide viendra le délivrer. Celui-ci en atteſte l'*Æther*, domicile du Roi de l'Olympe; mais ce ſerment philoſophique paraît ſuſpect à Mnéſilochus, & Euripide piqué en prononce un ſecond au nom de tous les Dieux. Souvenez-vous donc, ajoute ſon parent, que votre cœur a juré, & non pas ſeulement votre langue. (Alluſion à un vers d'Hippolyte.)

A l'inſtant même, on entend les cris des femmes raſſemblées aux autels de Cérès & de Proſerpine; Euripide s'enfuit, les portes du Temple s'ouvrent, & une Athénienne exhorte ſes compagnes à célébrer les myſtères des deux Déeſſes.

Périſſent, dit-elle, périſſent ceux qui formeront quelque deſſein contraire aux intérêts du peuple.... du peuple-femme; ceux qui voudront faire leur paix avec les Perſes ou avec Euripide, qui ambitionneront le pouvoir ſouverain, qui introduiront de nouveaux Tyrans..... qui révéleront la ſuppoſition d'un enfant par une femme. Le Chœur ſe joint à ces imprécations & les ratifie.

ACTE III.

Il eſt queſtion de délibérer ſur la peine que mérite Euripide, & le Hérault-femme demande à haute voix : *Qui veut parler ?* Une Athénienne ſe lève & s'exprime dans les termes ſuivans, après avoir accepté la couronne qu'on lui préſente. (C'était l'uſage, & avant de haranguer, les Orateurs mettaient une couronne ſur leur tête.)

Ce n'eſt point, dit elle, Meſdames, ce n'eſt point l'ambition qui me fait parler, j'en jure par nos Déeſſes, mais uniquement la douleur que je reſſens de voir que depuis pluſieurs années vous êtes l'objet des outrages d'Euripide, ce fils d'une

vile Herbière. De quels opprobres ne vous a-t-il pas accablées ? par-tout il vous reproche l'adultère, l'amour, le vice, la trahiſon, la demangeaiſon de parler..... En revenant de ſes Pièces, nos maris nous maltraitent & nous ſoupçonnent de toutes les méchancetés poſſibles. De là les défiances, les verroux & les clefs à trois dents faites pour ſurprendre.

Elle conclut qu'il faut perdre le Poète par le poiſon ou autrement : le Chœur eſt de ſon avis. Une autre femme ajoute qu'elle faiſait des couronnes pour les Temples, qu'elle en vendait beaucoup, & que ſon commerce eſt tombé depuis qu'Euripide a voulu perſuader au peuple qu'il n'y avait point de Dieux.

Votre courroux ne m'étonne point, dit Mnéſilochus déguiſé. Périſſent vos enfans, ſi je ne le hais autant que vous ; mais toutefois je crois que nous devons balancer & comparer nos raiſons. Nous ſommes ſeules & il n'y a pas à craindre qu'on révèle nos ſecrets. Nous nous choquons de quelques bagatelles, & nos ruſes, nos infidélités, notre adreſſe à ſuppoſer des enfans, Euripide n'en a rien dit..... S'il a choiſi pour ſujet de ſes Pièces des *Ménalippes*, des *Phèdres* & pas une *Pénélope*, c'eſt qu'il n'y a pas une *Pénélope* aujourd'hui, & que nous ſommes toutes des *Phèdres*.

Je ne parlerai point des meurtres, des parricides, des poiſons, &c.....

Le Lecteur doit voir qu'Ariſtophane renchérit beaucoup ſur Euripide, & que le tour dont il ſe ſert n'eſt qu'un prétexte pour peindre les femmes ſous les couleurs les plus odieuſes. Auſſi les Athéniennes entrent en fureur contre Mnéſilochus & l'accablent d'injures, lorſque Cliſthène, homme efféminé, ſe préſente pour déclarer qu'un Athénien s'eſt introduit dans le Temple. L'autel eſt le ſeul réfuge de Mnéſilochus, & avant d'y courir, il arrache des bras d'une femme un enfant qu'il menace d'égorger ſi l'on viole ſon aſyle : (ce prétendu enfant n'eſt autre choſe qu'un outre de vin.)

Cependant Mnéſilochus voudrait inſtruire Euripide du danger dans lequel il ſe trouve, & pour y réuſſir, il imagine de faire comme Palamède qui confiait à la mer des morceaux de rames ſur leſquels il avait écrit ſes aventures, dans l'eſpérance que quelqu'un d'eux parviendrait juſques à ſon père..... Je n'ai point de rames..... mais à leur défaut, briſons ces ſtatues : bois pour bois, ce ſera la même choſe.

A cette parodie du *Palamède* d'Euripide ſuccède un Chœur des Athéniennes qui prouvent aux ſpectateurs que les femmes valent mieux que les hommes... En eſt-il un ſeul parmi vous, diſent-elles, qui ait

la valeur de Stratonice ou d'Ariſtomaque, cette Héroïne de Marathon ? A-t-on jamais vu une femme ſe faire traîner ſur un char après avoir volé cinquante *talens* au tréſor public ? Si elles dérobent quelques bagatelles à leurs maris, c'eſt pour les rendre le même jour. Mais qui pourrions-nous montrer parmi vous ? Des voleurs fieffés, des buveurs, des turlupins, des débauchés, des diſſipateurs qui ſavent moins que nous conſerver les biens que leurs pères leur ont laiſſés. Du moins ſavons-nous garder nos corbeilles, nos navettes, nos quenouilles ; & combien de nos Héros ne gardent pas leurs armes & jettent leurs boucliers dans l'action ? Un autre tort des Athéniens, c'eſt de ne pas diſtinguer les mères des grands hommes, de ne pas leur aſſigner des places honorables dans les cérémonies publiques. Peut-on ſouffrir, par exemple, que la mère d'Hyperbolus vêtue de blanc & les cheveux flottans, ſoit aſſiſe à côté de la mère de Lamachus ?

Ce Lamachus eſt le même qu'Ariſtophane tourne en ridicule dans les Pièces précédentes ; il lui rend juſtice dans celle-ci, & ce trait prouve qu'il ſavait au moins quelquefois diſtinguer & honorer le véritable mérite. On doit lui en ſavoir d'autant plus de gré, qu'il faiſait toujours un effort ſur lui-même lorſqu'il ceſſait d'être méchant.

ACTE IV.

Le Chœur n'a laiſſé Mnéſilochus tranquille que pour avoir le tems d'aller au *Prytanée* chercher la femme de quelque Magiſtrat qui ſe fera ſuivre par des *Licteurs :* mais le coupable s'impatiente & prétend qu'Euripide n'arrive point, parce qu'il rougit du froid *Palamède.* Cherchons, dit-il, cherchons quelqu'autre Tragédie pour l'attirer..... Contrefaiſons *Hélène :* auſſi-bien ai-je un vêtement conforme au ſien.

D'après cette idée, Mnéſilochus imagine voir le Nil & l'Egypte; il fait un *cocq-à-l'âne* avec une femme qui n'eſt point au fait de cette plaiſanterie, & il la continue avec Euripide qui vêtu en *Ménélas*, vole au ſecours de ſon *Hélène.* A la fin de cette ſcène, paraît la femme du Magiſtrat; le nouveau *Ménélas* a peur & ſe retire, mais en proteſtant qu'il ne manquera ni de ruſes ni de ſtratagêmes pour délivrer la victime. Mnéſilochus eſt lié par un *Licteur* qui le garde à vue, & les Athéniennes ſe livrent à la joie que leur inſpire l'eſpoir de la vengeance.

ACTE V.

Le *Licteur* inſulte Mnéſilochus qui contrefait l'*Andromède* d'Euripide, parce qu'il eſt enchaîné

comme elle, & Euripide paraît vêtu en *Perſée*. Ce perſonnage ne lui réuſſiſſant pas mieux que celui d'*Echo* de la même Tragédie, il s'éloigne, revient ſans déguiſement & propoſe la paix aux femmes avec promeſſe de ne plus les maltraiter dans ſes vers. Mais en même-tems il exige que l'on rende la liberté à ſon parent, ſans quoi leurs maris ſauront à quoi s'en tenir ſur leur compte, lorſqu'ils ſeront revenus de la guerre. Les femmes conſentent à tout, & Euripide, ſous la figure d'une Vieille, parvient à tromper le *Licteur* qui délie Mnéſilochus.

Cette Pièce eut un médiocre ſuccès chez les Athéniens, & donna peu de priſe ſur Euripide qui par ſon mérite & ſon grand âge, était au-deſſus des ſatyres que ſes ennemis ou ſes rivaux s'amuſaient à lancer contre lui.

LYSISTRATA.

CETTE Comédie fut repréſentée aux Fêtes *Lénéennes* ſous l'*Archonte* Callias, la 21^e^. année de la guerre du Péloponèſe, & la première de la 92^e^. *Olympiade*.

Lyſiſtrata, femme d'un des principaux Magiſtrats d'Athènes, a réſolu de contraindre la Grèce à faire la paix : pour y parvenir, elle a tramé

une conſpiration tant avec ſes concitoyennes qu'avec les habitantes des Villes ennemies auxquelles elle a député des Couriers, & le but de cette conſpiration, c'eſt que toutes les femmes ſe ſépareront de leurs maris juſqu'à ce que le traité général ſoit conclu.

Les *Républicaines* & les *Etrangères* ſe raſſemblent, mais le point eſſentiel était de priver les Athéniens des fonds avec leſquels ils ſubvenaient aux frais de la guerre, & Lyſiſtrata y a pourvu en s'emparant de la Citadelle où le tréſor public était dépoſé. Les femmes jurent de la défendre au péril de leur vie, & à peine en ont-elles prononcé le ſerment, que l'on vient pour brûler cette même Citadelle au fond de laquelle pluſieurs des combattantes s'étaient renfermées : les autres viennent à leur ſecours, & cet incident produit une guerre comique dans laquelle les Athéniennes attaquées par le feu, ſe défendent avec de l'eau.

Le Magiſtrat *extraordinaire* ſe préſente, on entre en éclairciſſement, & Lyſiſtrata déclare qu'elle s'eſt rendue Maitreſſe des richeſſes de la Ville, afin que Piſandre & les 400 *Adminiſtrateurs* n'ayent plus le pouvoir de remuer & de voler.

Le Magiſtrat veut répliquer, & Lyſiſtrata lui ferme la bouche par les railleries les plus ſanglantes. D'ailleurs, ajoute-t-elle, les affaires de la République en ſont au point qu'elles ne peuvent

être débrouillées que par le ſexe accoutumé à démêler les *écheveaux*. Les femmes lavent leurs laines pour les purifier, & de même il faut purger l'Etat de ces hommes ambitieux qui commettent d'horribles indignités pour arriver à la Magiſtrature. Enſuite il faut tout réunir, tout raſſembler, tout contraindre à coopérer au bien commun.

Un moment après, on voit paraître des Ambaſſadeurs de Sparte qui viennent demander la paix. Lyſiſtrata priſe pour arbitre, concilie les eſprits, termine les différends & donne un grand feſtin dans lequel la réunion des deux partis eſt célébrée par des cantiques qui terminent la Pièce.

LES GRENOUILLES.

LE but d'Ariſtophane, dans cette Comédie, eſt de critiquer Euripide & de tourner ſes Ouvrages en ridicule. Pour y parvenir, il ſuppoſe que Bachus ne trouve plus ſur la terre de Poëtes dignes de lui, & qu'il deſcend aux Enfers d'où il ramène Eſchyle, de préférence à Euripide, mort l'année qui précéda la repréſentation des *Grenouilles* jouées ſous l'*Archonte* Callias, l'an 26^e^. de la guerre du Péloponèſe, & le 3^e^. de la 93^e^. *Olympiade*.

ACTE PREMIER.

Il commence par un entretien entre Bachus & Xanthias ; Bachus armé d'une maſſue & revêtu d'une peau de lion, Xanthias monté ſur un âne, portant ſur ſa tête un paquet de hardes & s'annonçant par ſes bouffonneries, comme un Valet dont l'habitude eſt de traiter d'égal à égal avec ſon Maître. L'un & l'autre veulent deſcendre aux Enfers, ils ignorent la route qui doit les y conduire & la demandent à Hercule qui leur indique deux moyens d'y arriver, c'eſt de ſe pendre ou de boire de la ciguë, ſi pourtant ils n'aiment mieux traverſer le *Styx*. Ce dernier avis leur paraît le meilleur, & ils vont trouver Caron qui refuſe de paſſer Xanthias, parce qu'il ne s'était pas trouvé à la bataille des *Arginuſes*. Ce trait, en fixant la date de la Pièce qui fut jouée l'année de cette victoire, eſt en même-tems une Critique des Citoyens qui avaient refuſé de combattre dans une conjoncture ſi preſſante, que la République fut obligée de faire enrôler les Eſclaves. Ils s'y conduiſirent de manière que le Sénat les affranchit.

Xanthias eſt obligé de faire le tour du Fleuve pour aller rejoindre Bachus, & à peine celui-ci eſt-il embarqué, que Caron le force de ramer avec lui. Pour diſſiper l'ennui du trajet, il or-

donne aux *Grenouilles* de chanter les louanges du Dieu qu'il conduit, & auſſi-tôt elles ſe mettent à croaſſer.

Ennuyé de ce concert, Bachus arrive à bord, paie Caron, appelle Xanthias qui accourt, & bientôt ils entendent la flûte au ſon de laquelle paraît un Chœur de gens initiés qui en célèbrant les *Orgies*, attaquent les impies, les mauvais Comédiens, les ſéditieux, les avares, &c.....

ACTE II.

Bachus frappe doucement à la porte de Pluton. Eacus que le Paganiſme reſpectait comme Juge des Enfers, n'en eſt ici que le Portier : il ouvre, & la maſſue, la peau de lion lui faiſant prendre Bachus pour Hercule, il court avertir les *Gorgones* & les *Harpies* de le ſaiſir & de l'enchaîner. Bachus tremble & change d'habit avec ſon Valet, mais à l'inſtant même on vient l'inviter à un repas de la part de Proſerpine, & il reprend ſon premier déguiſement : à peine eſt-il redevenu Hercule, que deux Cabaretieres viennent réclamer les viandes qu'il a conſumées ſans les payer, & pour ſortir d'embaras, il prend une ſeconde fois le coſtume de Xanthias. Eacus revient accompagné de ſes Satellites, & Xanthias qui va être battu,

proteſte qu'il n'eſt point Alcide, qu'il n'a pas enlevé Cerbère & que jamais il n'eſt deſcendu aux Enfers. Interrogez mon Valet, ajoute-t-il, donnez-lui la queſtion, & ſi vous me trouvez coupable, faites-moi mourir. Bachus prend le parti de ſe nommer, mais l'incrédule Eacus le fait rouer de coups ainſi que Xanthias, & après cette expédition, il croit devoir les mener à Pluton & à Proſerpine qui, comme Dieux, ſauront lui faire connaître ces deux Etrangers. C'eſt bien imaginé, dit Bachus, mais j'aurais ſouhaité que vous vous fuſſiez décidé plutôt. Ils s'éloignent, & le Chœur ſe répand en invectives contre la République qui ne rougit pas de donner les plâces les plus conſidérables à des Etrangers & même à des Eſclaves, tandis que les gens de bien reſtent ſans emploi.

ACTE III.

Eacus & Xanthias médiſent alternativement de leurs Maîtres, & tout-à-coup leur entretien eſt interrompu par un grand bruit qui ſe fait entendre dans le Palais. C'eſt Euripide qui veut uſurper la préſéance ſur Eſchyle & faire interpréter en ſa faveur la loi qui ordonne que celui qui aurait excellé dans quelqu'Art conſidérable, ſerait aſſis près de Pluton. Les voleurs de bourſe, les ſcélérats,

les brigands, dit Eacus, opinent pour le premier, & le Jugement de l'affaire eſt remis aux ſuffrages publics.

XANTHIAS.

Euripide eſt bien adroit, mais Eſchyle n'a-t-il pas ſon parti ?

EACUS.

Non, car il n'y a preſque plus d'honnêtes gens chez les morts, non plus qu'à Athènes, & Pluton a décidé qu'il ſe ferait une diſpute réglée entre les deux Rivaux.

XANTHIAS.

Pourquoi Sophocle n'a-t-il point voulu prendre la place d'honneur ?

EACUS.

Lui ? bien loin de cela, il a embraſſé Eſchyle en arrivant ici, & il lui a pris la main, quoique Eſchyle voulût lui céder le pas..... Du reſte on peſera les Tragédies de part & d'autre, & comme il y a très-peu de bons Juges, on laiſſera prononcer Bachus.

Les deux Valets rentrent, & le Chœur annonce la diſpute par des chants à la manière d'Eſchyle. On y compare les vers de ce Poète, tantôt aux rugiſſemens d'un lion, tantôt à l'haleine d'un Géant; & ceux d'Euripide, au bruit, à la volubilité cadencée d'un char qui roule ſur l'arène.

Non, je ne céderai point, dit fièrement Euripide en entrant, je ne céderai point à ce pompeux étalage de merveilles, ou plutôt de monstres dont Eschyle enfle ses Tragédies, à son éloquence ampoulée, à la férocité qui règne dans ses Pièces, ainsi que dans son humeur..... Fils de Villageoise, reprend celui-ci, artisan de vaines fictions, fabricateur de gueux, de boëteux, de personnages mal vêtus..... Doucement, Eschyle, s'écrie Bachus, ne faites pas pleuvoir une grêle de grands mots, & vous, Euripide, fuyez bien vîte, de crainte que dans son enthousiasme, votre concurrent ne vous accable de quelque vers trop frappé, qui en vous brisant le crâne, en fera sortir tout *Télèphe*..... Faites vos invocations avant le combat, brûlez de l'encens. (C'était l'usage lorsque l'on allait plaider une cause de conséquence.)

Eschyle s'adresse à Cérès, Euripide à l'Æther, à l'Eloquence, à la Soupleſſe ; & les Muses sont implorées par le Chœur qui, d'un côté, s'attend à voir l'élégance & la politesse ; de l'autre, une surabondance de termes splendides & magnifiques : (trait de satyre contre Eschyle qu'Aristophane ne peut s'empêcher de critiquer, malgré la supériorité qu'il lui donne sur son Rival.)

Chassez le naturel, il revient au galop.

ACTE

ACTE IV.

La diſpute commence, & Euripide reproche à Eſchyle ſes ſujets, ſes tableaux imaginés pour ſurprendre & tromper le ſpectateur, tels qu'un Achille, un Niobe qui envelopés de leurs vêtemens, ne diſent pas un mot durant tout le cours de la Pièce. Bachus repréſente qu'il trouve ce ſilence plus éloquent que les diſcours de quantité de Poètes Athéniens; mais Euripide ne l'écoute pas & attaque les mots extraordinaires de ſon Rival, qu'il compare à ces figures giganteſques peintes ſur les tapiſſeries. D'après cela, il ſe fait un mérite d'avoir donné à la Tragédie un ton plus naturel & plus humain, d'avoir expoſé ſa Pièce ſans art & filé ſon action ſans perdre de tems, enfin d'avoir inſpiré aux Athéniens la fineſſe & la politique.

Mes *Perſes* & mes *Sept-Chefs devant Thèbes* ont fait des Héros, répond Eſchyle indigné de lutter avec un pareil concurrent : voilà les ſujets dignes d'un Poète, & non pas des *Phèdres*, des *Sténobées* &c..... Mon ſtyle eſt enflé, mais digne des Dieux qu'Euripide a dégradés par un langage populaire, par les haillons dont il les a couverts.

Pour ſentir le mérite de ces ſcènes, il faudrait

les entendre accompagnées de la musique qui répondait au sel des paroles & donnait de l'ame aux différens détails dont elles sont remplies.

L'un attaque avec tant de vigueur, l'autre se défend avec tant d'adresse, que le Chœur ne sait auquel des deux il doit adjuger le prix, & par des chants comiques, il enflame le courage des deux combattans.

ACTE V.

La querelle recommence; Euripide critique les Prologues & les Chœurs d'Eschyle, celui-ci tourne en ridicule ceux de son Rival, & presse enfin Bachus de peser ses vers. Bachus dit qu'il va vendre de la poésie à la livre; celle d'Euripide se trouve plus légère que celle d'Eschyle, qui est choisi pour retourner sur la terre, & avant de partir, il prie le Dieu des Enfers d'assigner sa place à Sophocle.

Cette Pièce est remplie comme les autres, d'une foule d'allusions qu'il est impossible de faire sentir & qui regardent, soit le Gouvernement, soit les deux Poètes que l'Auteur a mis en scène. Aristophane les peignit avec le plus grand soin, & à la représentation des *Grenouilles*, il remporta le prix sur Phrynicus & Platon le Comique : elles furent même redemandées, honneur extraordinaire dans

un tems où les Poètes se disputaient les suffrages d'un peuple qui passionné pour la nouveauté, ne pouvait se résoudre à voir deux fois la même Pièce, à moins qu'elle ne lui eût fait un plaisir singulier. A l'égard du Chœur bizarre qui se trouve dans le premier Acte, quelques Ecrivains prétendent qu'il était composé d'Acteurs déguisés en *grenouilles* avec des masques ressemblans à quelques Poètes qu'Aristophane voulait tourner en ridicule; d'autres assurent que ces mêmes Acteurs ne paraissaient pas & que tout leur jeu consistait dans une musique désagréable que Caron faisait exécuter pour donner de l'humeur à Bachus.

LES HARANGUEUSES

OU

L'ASSEMBLÉE DES FEMMES.

ENNUYÉES de se voir gouvernées par des hommes, les Athéniennes forment le dessein de se soustraire à cette domination & de commander à leur tour. Praxagora les autorise dans cette idée, & en conséquence elle donne le projet d'une nouvelle République dont elle dresse les Statuts. Le principe fondamental, c'est que chaque Citoyen sera tenu d'apporter ses biens dans la Place pu-

blique & que ces biens ſeront déſormais en commun, ainſi que les enfans & les femmes parmi leſquelles cependant on ne pourra choiſir les jeunes & les belles que lorſque les vieilles & les laides ſeront pourvues.

Cette Pièce fut jouée la 4^e^. année de la 96^e^. *Olympiade*, ſous l'*Archonte* Démoſtrate, & il ſemble qu'en lançant ſes épigrammes ordinaires ſur le Gouvernement, Ariſtophane ait eu auſſi en vue de critiquer la *République* de Platon. C'eſt le ſentiment de M. le Beau de l'Académie Françaiſe, & nous le croyons préférable à celui de Samuel Petit qui après avoir établi que les *Harangueuſes* furent repréſentées dans les *Panathénées*, au mois *Hécatombéon*, tems auquel les Archontes & les *Prytanes* étaient en charge, ajoute qu'elles roulent en entier ſur l'adminiſtration de la République pendant cette année.

Praxagora s'avance avec une lampe qu'elle ſuſpend pour ſervir de ſignal à ſes compagnes & lui adreſſe une harangue emphatique dont le but eſt de parodier ces monologues pompeux dans leſquels Euripide & les autres Poëtes tragiques apoſtrophent les êtres inanimés..... Mais, ajoute-t-elle, je ne vois ici aucune des Athéniennes qui doivent ſe trouver au rendez-vous. Cependant l'Aſſemblée eſt indiquée pour le point du jour.

Dans l'instant, il en paraît deux avec lesquelles elle va frapper à la porte d'une troisième & bientôt il en arrive une quantité d'autres qui ont profité du sommeil de leurs maris & qui apportent avec elles des habits, des manteaux, des chaussures d'hommes, enfin jusqu'à des barbes postiches. Ceux qui étaient à la tête du Gouvernement, affectaient d'en porter de fort longues pour donner un air de gravité à la Magistrature. Les autres Athéniens se rasaient avec le plus grand soin.

Praxagora voyant qu'il reste peu de tems jusqu'au moment où l'assemblée du peuple est convoquée, recommande à ses compagnes de bien déguiser leur air, leur attitude, leur voix, afin que tout le monde les prenne effectivement pour des Sénateurs. Plusieurs d'entr'elles se lèvent alternativement pour haranguer, mais elles ne peuvent y réussir, & Praxagora est obligée de s'en charger.

» Prenez place, dit-elle, je mets la couronne & je prie les Dieux de m'inspirer..... Je prends part, Messieurs, à tout ce qui touche l'Etat aussi bien que vous-mêmes; mais je ne puis céler que je suis pénétré de douleur en le voyant si mal gouverné : les Conseillers se succèdent en méchanceté comme en Charge. Si quelqu'un d'eux, par hasard, est homme de bien durant un jour, il en prend droit d'être scélérat pendant dix.....

Quand nous délibérions ſur la confédération, (celle des Athéniens, des Béotiens, des Argiens & des Corinthiens contre Lacédémone qui devenait trop puiſſante) on diſait publiquement que tout ſerait perdu ſi elle ne ſe faiſait pas. Elle ſe fit, & ceux qui l'avaient conſeillée, furent les premiers à s'élever contre. Conon même, l'Orateur Conon qui en fut l'auteur, s'enfuit & ne revint pas..... Pauvre peuple ! vous êtes la cauſe de tous vos maux, vous qui employez le tréſor public à vous faire payer les ſuffrages & qui regardez avec ſoin ce que chacun de vous gagnera aux aſſemblées, ſans conſidérer que le bien de l'Etat va auſſi mal que le boëteux Æſimus. Toutefois, ſi vous voulez me croire, il en eſt tems encore, & je vous ſauve. Comment ? me direz-vous : en mettant le Gouvernement aux mains des femmes qui loin de chercher à innover comme les hommes, s'en tiennent conſtamment aux anciens uſages. Elles préparent à manger comme autrefois, elles portent les fardeaux ſur la tête comme autrefois, elles célèbrent les Fêtes de Cérès & de Proſerpine comme autrefois, elles boivent le meilleur vin comme autrefois, elles ont des galans comme autrefois. D'ailleurs ne croyez pas qu'on leur en impoſe : elles connaiſſent trop elles-mêmes l'art de tromper, pour être jamais dupes ".

Les femmes applaudiſſent au diſcours de Praxagora, & comme elles ne peuvent concevoir où elle a en tant appris, Ariſtophane lui fait répondre qu'au tems de *la fuite*, elle s'était retirée dans la Place publique où elle entendait tous les jours de nouvelles harangues.

C'eſt dans cette Place que ſe tenaient les aſſemblées, & ce tems de *la fuite* fait alluſion à la première année de la guerre du Péloponèſe, tems auquel tout le monde quitta la campagne pour ſe ſauver à la Ville. La foule fut ſi grande, ſelon Thucydide, que l'on fut obligé de loger dans les rues & même dans les lieux ſacrés.

Sur-tout, continue Praxagora, imitez fidèlement nos Orateurs : levez gravement la manche, découvrez le bras juſqu'à l'épaule : mais le tems preſſe, achevez de prendre vos déguiſemens..... Hâtons-nous, reprend le Chœur, hâtons-nous, on ne donne point d'argent à ceux qui arrivent trop tard à l'aſſemblée. Du tems de l'*Archonte* Myronidès, chacun portait dans un ſac du pain, de quoi étancher ſa ſoif & trois ou quatre olives. Aujourd'hui ce n'eſt plus cela. On veut recevoir trois *oboles*, comme un maçon qui porte le mortier : pourquoi ? Pour la peine de ſervir la patrie.

Blépyrus, l'un des premiers Magiſtrats d'Athènes, ſe réveille & eſt fort ſurpris de ne trouver ni ſes habits, ni Praxagora dont il eſt l'époux.

Impatient de sortir, il prend la chaussure de sa femme, passe sa robe, & dans cet équipage, il se présente sur la scène : c'est le début du second Acte.

Blépyrus est rencontré par un voisin qui, comme lui, ne sait à quoi attribuer l'évasion de sa moitié. Chrémès vient les joindre & leur apprend qu'il revient de l'assemblée & qu'il n'a pu recevoir ses trois *oboles*, parce qu'avant l'aurore, le menu peuple s'était emparé de toutes les places. On y a traité, ajoute-t-il du salut de la République tombée en décadence. Néoclidès, avec ses paupières grillées, a voulu haranguer, on l'a hué, & il s'est tû. Ensuite un certain Evéon qui avait besoin d'un manteau, a prétendu qu'il fallait obliger chaque métier à fournir *gratis* aux Citoyens tout ce dont ils auraient besoin. (Evéon, Néoclidès & autres, sont autant de Juges dont les femmes déguisées ont copié les ridicules de manière à tromper Chrémès qui les a prises pour les vrais *Prytanes*.) Enfin un jeune homme d'une belle taille & d'un teint éclatant (Praxagora) s'est avancé brusquement pour prendre la parole & a fait entendre qu'il fallait donner aux femmes l'administration de la République. Aussi-tôt il s'est élevé un grand murmure, la populace s'est écriée qu'il avait raison, & le peuple de la campagne a réclamé. Celui-ci avait raison, dit Blépyrus. Mais,

reprend Chrémès, il était en plus petit nombre. Il ajoute que le jeune Orateur a fait l'énumération des qualités du sexe; qu'il les a mises en opposition avec les travers des hommes, & tout ce qu'il rapporte de cette énumération, est arrangé si adroitement, que Blépyrus prend pour lui seul ce qui est dit pour tous les hommes en général.

BLÉPYRUS.

Enfin qu'a-t-on déterminé?

CHRÉMÈS.

Que vous céderiez aux femmes l'administration des affaires, puisqu'aussi-bien c'était l'unique nouveauté dont on ne se fût pas encore avisé à Athènes.

BLÉPYRUS.

Et l'on a porté le décret?

CHRÉMÈS.

Rien de plus assuré.

BLÉPYRUS.

Et les femmes auront tous les emplois qu'avaient les hommes?

CHRÉMÈS.

Oui.

BLÉPYRUS.

Et je n'irai plus au Barreau, ce sera ma femme?

CHRÉMÈS.

Vous n'éleverez plus vos enfans, ce ſera votre femme..... Il y a long-tems que nos pères ont dit que nos plus impertinens décrets nous tournaient à bien par la bonté ſingulière des Dieux, (trait de Démoſthène dans ſes harangues.) Plaiſe au ciel qu'il en ſoit de même de celui-ci.

A peine cette converſation eſt-elle finie, que les femmes reviennent, conduites par Praxagora qui les preſſe de quitter leur déguiſement & de rentrer au plutôt chez elles, afin que leurs maris ne s'apperçoivent de rien. Blépyrus lui demande d'où elle vient, & perſuadée qu'il en eſt inſtruit, elle lui jure par Vénus qu'il n'y aura pas d'état plus heureux que celui qu'elle a imaginé. Je vous déclarerai bientôt ce nouveau règlement, ajoute-t-elle, & vous conviendrez vous-même qu'il eſt très-ſage.

Pourſuivez, Madame, s'écrie le Chœur : c'eſt maintenant qu'il faut réveiller votre prudence & votre raiſon, puiſque vous ſavez le moyen de ſecourir vos compagnes. C'eſt à vous, dans ce bonheur commun, à faire briller votre éloquence pour éclairer le peuple & lui montrer tous les avantages que va lui procurer ce nouveau genre de vie. Certes notre République a beſoin d'invention. Eſſayez d'exécuter ce qui n'a jamais été fait, ce qui n'a jamais été dit.

Praxagora répond qu'elle ſent bien toute l'utilité du ſyſtême qu'elle va développer, mais qu'elle craint que le peuple n'aime mieux conſerver ſes anciens uſages. Au contraire, lui répond Blépyrus même, nous nous faiſons un principe de courir après les nouveautés & de laiſſer tomber les vieilles coutumes..... En ce cas, dit-elle, que perſonne ne me contrediſe ni ne m'interroge avant d'avoir faiſi ma penſée. Je prétends que tous les Citoyens vivent en commun, enſuite que l'un ne ſoit pas riche & l'autre miſérable : que celui-ci ne poſsède pas des terres immenſes, tandis que celui-là n'a pas même où ſe faire enterrer. Je veux de plus, que la vie ſoit la même pour tous les Citoyens. D'après cela, toutes les femmes ſeront communes, & de cette communauté des femmes s'enſuivra celle des enfans qui regarderont comme leurs pères ceux qui ſeront plus avancés en âge..... Il n'y aura plus ni procès, ni voleurs, ni filoux, ni joueurs. Les Athéniens ne compoſeront qu'une famille, & les maiſons ſeront à tout le monde. Quant aux repas, le Barreau & les Portiques ſeront changés en cabarets, & les Tribunaux en buffets. A table, on ne chantera que les belles actions de ceux qui ſe ſeront bien comportés à la guerre, & les lâches y ſeront couverts de confuſion. Du reſte, le ſort décidera des places. Un Héraut tirera les lettres de l'alphabet, & chacun

ira se placer suivant la lettre qu'il amenera. Par exemple, si l'on a la lettre B, on se transportera au *Bazylique* pour y manger : par ce moyen, il n'y aura point de querelles dans la crainte de manquer ses repas.

Dans cette dernière phrase, Aristophane tourne en ridicule l'usage de tirer au sort des lettres les Juges des causes civiles.

Praxagora se retire pour aller faire publier son décret & pour ordonner que l'on dresse les tables. Blépyrus trouve cette idée très-plaisante & prend le parti de suivre sa femme, afin, dit-il, qu'à son aspect, les passans s'écrient : *Voyez, voyez le mari de Madame la Gouvernante.*

Dans la première scène du troisième Acte, on voit arriver deux Citoyens, dont l'un, en vertu des nouvelles loix, vient déposer son bien en commun, mais dont l'autre refuse d'obéir.

Sors, dit le premier, en apostrophant comiquement ses meubles qu'il fait déloger successivement de sa maison : sors, ô marmite ! tu es si noire, que tu ne le serais pas davantage, si tu avais servi à cuire les drogues dont Lysicrates peint ses cheveux blancs.

Parbleu, reprend le second, je ne suis pas si pressé que vous..... Je connais nos Athéniens, ils sont prompts à faire des décrets & lents à les exécuter..... Croyez-vous qu'aucun Citoyen,

pour peu qu'il ait du bon ſens, apporte ainſi ſes meubles en commun : ce n'eſt pas l'uſage de nos pères. Non, par Jupiter, il vaut mieux recevoir, & en cela nous imitons les Dieux, comme on peut le reconnaître à l'attitude de leurs ſtatues. Quand nous leur demandons des biens, elles tiennent les mains ouvertes, non pour donner, mais pour recevoir. (Les ſtatues des Dieux chez les Anciens avaient la paume de la main tournée vers le ciel, *manus ſupinas*, de manière que l'on pouvait y mettre des pièces d'argent & d'autres offrandes, ſans qu'elles fuſſent en riſque de tomber.)

Les deux Actes ſuivans ne ſont autre choſe qu'une Farce dans laquelle Ariſtophane fait ſentir tout le ridicule de la Communauté des femmes. En vertu du nouveau décret, les Athéniennes qui compoſent le Chœur, ſe poſtent dans le lieu même de la ſcène & y attendent les paſſans : un jeune homme tombe dans leurs filets : auſſi-tôt les jeunes & les vieilles ſe diſputent à qui l'aura. Les vieilles veulent qu'on s'en tienne aux termes de la loi, les jeunes prétendent être préférées. Une Servante qui cherchait l'Athénien, le reconnaît & l'emmène, c'eſt le dénouement. Dans tout cela, il n'y a rien de particulier ſur la communauté des enfans, parce qu'elle tombe d'elle-même, dès que celle des femmes ne peut ſubſiſter.

Nous en revenons au ſentiment de M. le Beau

& nous regardons les *Harangueuſes* comme une Critique du ſyſtême de Platon qui dans ſa *République* établit la communauté des biens, & par une conſéquence néceſſaire, celle des femmes & des enfans.

Il y eut un tems, dit-il, où les hommes exiſtèrent réellement ſous la terre, où ils furent formés & nourris dans ſon ſein. Puiſque cette origine eſt certaine & que c'eſt la terre qui, comme leur mère, les a mis au jour, il faut qu'ils s'intéreſſent tous pour leur patrie, comme pour leur mère & leur nourrice, qu'ils la défendent contre toute invaſion, & que chacun ait pour les autres Citoyens la même attention que pour des frères nés de la même mère.

Il ne parle encore ici que des Magiſtrats & des Guerriers qu'il repréſente, non pas comme des Maîtres, mais comme des Bergers qui aiment leur troupeau, & il exige qu'aucun d'eux ne poſsède rien en propre, qu'ils n'ayent ni maiſon, ni ſalle de réſerve où tout homme ne puiſſe entrer librement, qu'ils mangent en commun..... S'ils ont des terres à eux, des maiſons, de l'argent, ils ne ſeront plus Magiſtrats, mais Economes & Laboureurs, & au lieu de protéger les autres Citoyens, ils en deviendront les Tyrans. Ils haïront les autres & s'en feront haïr. Ils paſſeront leur vie, ſoit à dreſſer des embuches, ſoit

à ſe garantir de celles qu'on leur dreſſera. Ils craindront bien plus les ennemis du dedans que ceux du dehors, & ils courront, eux & l'Etat, à une perte inévitable.

Dans le quatrième Livre, il entame la grande queſtion, mais il a beſoin d'être ſoutenu, & il invoque *Adraſtée* avant que d'entrer en matière, *Adraſtée* qui, ſelon lui dans ſon *Phédrus*, était la loi divine, ou plutôt la providence de Dieu qui rend les loix irrévocables..... Je tremble, ajoute-t-il, de toucher à celle qui regarde les femmes & les enfans..... C'eſt une mer dont on ne peut ſe ſauver ſans l'aide d'un *dauphin*, ou ſans quelque ſecours ſoudain & ineſpéré. De-là il paſſe à la communauté des femmes & des enfans dont il démontre l'avantage par les raiſons les plus ſpécieuſes. (Voyez l'Ouvrage même qu'il faudrait traduire preſqu'en entier pour en donner une idée ſatisfaiſante.)

Plutus eſt la dernière des onze Comédies qui nous ſont reſtées d'Ariſtophane, mais comme il nous a paru différer des autres par le fond, par la conduite & par les chœurs, nous avons cru ne devoir en faire l'analyſe qu'après avoir jetté encore un coup-d'œil ſur la *vieille Comédie*. Le précis de ſes véritables caractères appuyera le ſyſtême de pluſieurs Savans qui ont

prétendu avec raiſon que ce même *Plutus* appartient à la *Comédie moyenne*.

RÉFLEXIONS SUR LA VIEILLE COMÉDIE.

„ POUR la faire connaître parfaitement, dit l'Abbé Vatry, *Mémoires de Littérature, Tome* 21, on peut ſe fonder ſur les Pièces d'Ariſtophane. On lit dans les Critiques anciens que les Poètes qui l'avaient précédé, avaient contribué, chacun en quelque choſe, à donner à *la vieille Comédie* une forme régulière, à augmenter ſes agrémens; mais que ce fut Ariſtophane qui la porta à ſa perfection, & qu'il ſurpaſſa tous ceux qui travaillèrent dans le même genre, ce qui l'a fait appeller par toute l'Antiquité, *le Comique par excellence*.

Cependant lorſqu'on lit ſes Pièces pour la première fois, on eſt fort étonné de voir des Comédies qui reſſemblent ſi peu à celles que nous connaiſſons. On s'attendait à y trouver quelque ſujet plaiſant, quelque aventure divertiſſante, quelque intrigue de galanterie: au lieu de cela, on n'y rencontre que des choſes bizarres, on n'y apperçoit ni ſuite, ni plans, ni liaiſons, on ne ſait ce que veulent dire des Chœurs dans une Farce, tout en un mot, y paraît monſtrueux, & l'on eſt tenté

tenté de regarder Ariſtophane comme un inſenſé qui ne mérite pas que l'on prenne la peine de le lire.

Mais ſi l'on connaît bien l'intention du Poète & le but qu'il s'eſt propoſé, ſi l'on ne cherche dans ſes Pièces que ce que l'on doit y chercher, ſi l'on eſt inſtruit de ce qu'il faut ſavoir pour les entendre, alors on ne trouve plus étrange ce qui avait révolté d'abord : à meſure qu'on ſe familiariſe avec elles, on les goûte, on les admire, on avoue que *la vieille Comédie* l'emportait à tous égards ſur la *nouvelle*, & que ſi par degrés on a paſſé de l'une à l'autre, ce n'eſt point qu'on ait cru mieux faire, mais parce que les Poètes y ont été forcés par les loix qui ont préféré avec raiſon la paix, la tranquillité, l'honneur des Citoyens au plaiſir de voir un ſpectacle plus ingénieux & plus piquant.

Cette *vieille Comédie*, continue le même Ecrivain, n'était, à proprement parler, qu'une parodie continuelle des Tragédies les plus eſtimées, une ſuite de bouffonneries ſouvent les plus indécentes & les plus obſcènes, de ſatyres outrées contre les plus grands hommes de la République : mais en même-tems, tout cela était mêlé de morceaux de poéſie admirables, de ſaine morale, & ſurtout de fine politique. Le Livre de Rabelais eſt ce que nous avons de plus propre en français à

nous donner une idée juſte d'Ariſtophane, & il ſemble que l'on peut dire à-peu-près le même bien & le même mal de ces deux Auteurs.

Les Poëtes tragiques avaient imaginé des actions capables d'émouvoir puiſſamment le ſpectateur, & ordinairement ils empruntaient leurs ſujets, plutôt de la Fable que de l'Hiſtoire : ils y trouvaient un merveilleux propre à développer les talens qu'ils avaient pour la grande poéſie. Les Auteurs comiques prirent une route différente : ils voulurent ſurprendre par la bizarrerie de leurs fictions, en un mot, ils ſe firent un mérite de tirer des fonds les plus frivoles, en apparence, de quoi charmer & inſtruire leurs Concitoyens.

C'eſt ſur de pareilles fictions que ſont fondées toutes les Comédies d'Ariſtophane, & l'on y trouve les affaires les plus importantes de la République diſcutées d'un ton plaiſant.

Après avoir choiſi le ſujet le plus ſingulier qu'il pût imaginer, le Poëte formait ſon plan ſur celui des plus belles Tragédies, il en empruntait toutes les parties & en ſuivait toutes les règles. Il s'aſtreignait aux trois unités d'action, de tems & de lieu, & faiſait ſur le même modèle ſon expoſition, ſon nœud, ſon dénouement. Il employait non-ſeulement le vers *iambes*, mais toutes les autres eſpèces de vers dont les Tragiques faiſaient uſage, & ſouvent il adoptait les expreſſions les plus ma-

jeſtueuſes pour rendre les idées les plus bouffonnes. Le *Scholiaſte* d'Ariſtophane avertit à chaque inſtant que tels vers ſont pris d'Eſchyle, tels autres de Sophocle, d'Euripide, ou de quelqu'autre Tragique.

Les Chœurs dont la Tragédie ancienne retirait beaucoup d'avantage, n'étaient pas moins néceſſaires à la *vieille Comédie;* auſſi en avait-elle toujours. Ils ſervaient à en varier le ſpectacle, & comme elle n'était point partagée régulièrement en cinq Actes, de tems en tems l'action ſe trouvait entre-coupée par les Chœurs. Les uns étaient compoſés de pluſieurs parties qui ayant toutes leurs noms particuliers, étaient faites ſur le modèle des Chœurs des Tragédies, & alors ils formaient de véritables entr'Actes. Les autres dans leſquels on ne chantait qu'un ou deux couplets, étaient ſimplement de petits repos entre les ſcènes, & même au milieu des récits, ſoit pour donner aux Acteurs le tems de reſpirer, ſoit pour ne pas ennuyer le ſpectateur par trop d'uniformité. Le nombre des Acteurs du Chœur varia ſouvent dans les Tragédies, de même dans les Comédies, & l'une & l'autre avaient des chants & des chanſons. Enfin les habits, les machines, les décorations que le Chœur occaſionnait dans les Comédies, contraſtaient tantôt par leur éclat, tantôt par leur burleſque, avec la pompe des Tragédies.

C'était dans l'invention des perſonnages du Chœur que conſiſtait principalement la malignité du Poète comique. Les *Nuées* avec leſquelles Socrate converſe & parmi leſquelles il vit, ſont l'emblême des vaines ſpéculations des Philoſophes. Le Chœur des *Gueſpes* eſt une ſatyre des Magiſtrats d'Athènes. D'après cela, il n'eſt pas étonnant que la *vieille Comédie* prît ſon nom du Chœur même, puiſque le Chœur en faiſait l'ame & la principale partie.

Des hommes, des Dieux, des êtres imaginaires étaient les Acteurs dont elle avait coutume de ſe ſervir; ces hommes étaient les premiers & les plus diſtingués d'entre les Citoyens; les Magiſtrats, les Généraux d'armée, on ne faiſait grace à perſonne, & tous les Poètes de la *vieille Comédie* n'ont pas été plus retenus qu'Ariſtophane.

Eupolis atque Cratinus, Ariſtophaneſque Poëtæ,
Atque alii, quorum Comœdia priſca virorum eſt,
Si quis erat dignus deſcribi, quod malus aut fur,
Quod mœchus foret aut ſicarius, aut alioqui
Famoſus, multa cum libertate notabant.

Ainſi cette eſpèce de Comédie ne donnait pas ſeulement des caractères généraux, elle peignait encore tels ou tels hommes en particulier, & comme elle ne les mettait ſur la ſcène que pour les tourner en ridicule ou les rendre odieux, elle donnait beaucoup dans l'exagération. On peut fort bien comparer les caractères tracés dans Ariſto-

phane, à ces portraits que les Peintres appellent des *charges* dont le but eſt d'attraper la reſſemblance, mais en augmentant le défaut de l'original. Quelque défiguré que ſoit Socrate dans les *Nuées*, on le reconnaît pour le même Socrate qui parle dans Platon. C'eſt ſon tour d'eſprit, c'eſt ſa manière de raiſonner & de converſer. Quoique Cléon fût un perſonnage mépriſable, on ſent que ſon caractère eſt outré : il en eſt de même de tous ceux que ce Poète a mis ſur la ſcène, c'eſt ce qui a fait dire à Ariſtote que le propre de la Comédie était de peindre les hommes pires qu'ils ne ſont.

Les Tragiques Grecs mirent ſur la ſcène non-ſeulement les Dieux, les demi-Dieux, & généralement tout ce que la Fable avait conſacré, mais encore des êtres allégoriques. La *Rage*, ou la *Fureur* joue un rôle dans l'*Hercule furieux* d'Euripide, la *Mort* eſt un des perſonnages d'*Alceſte* : Eſchyle fait attacher Prométhée au rocher par la *Force* & par la *Violence*.

Les Poètes comiques ne demeurèrent point en reſte ſur cet article, & ils introduiſirent ſur le Théâtre tous les êtres qui leur vinrent dans l'eſprit. La *Guerre* & le *Tumulte* ſont perſonnifiés dans la *Paix* ; dans les *Gueſpes*, un chien devient l'accuſateur d'un autre chien, & le couteau qui a coupé le fromage, eſt cité comme témoin.

Dans les Tragédies, les Poètes tâchaient d'inſ-

pirer au peuple les ſentimens les plus convenables à ſes intérêts, & leurs Pièces ſont remplies d'alluſions continuelles aux affaires de la République ; les Poètes comiques allaient plus loin, & l'on a vu avec quelle hardieſſe Ariſtophane fronde le Gouvernement d'Athènes.

Nous avons fixé l'époque où cette liberté fut réprimée, & Jules Scaliger, Caſaubon, Voſſius, Heinſius ſont abſolument d'accord ſur ce point qui fixe les trois âges de la Comédie. Le premier dont le commencement eſt incertain, ſe termine à la fin de la guerre du Péloponèſe, c'eſt-à-dire au moment où Lyſandre établit les trente *Tyrans*. Le ſecond qui vit naître & finir la *Comédie moyenne*, s'étend juſqu'au tems d'Alexandre ; le troiſième commença avec la gloire de ce Conquérant, & donna cours à la *Comédie nouvelle* imitée par les Romains & par les Modernes. Mais cette dernière ne pouvait être l'ouvrage d'un inſtant ; ſuivons les Grecs, & nous verrons que le Gouvernement ne parvint que par degrés à épurer leur Théâtre.

CHANGEMENS

ASSIGNÉS A LA COMÉDIE MOYENNE.

SELON M. le Beau, (*Mém. de Litter.* Tom. 30) » ces changemens peuvent se réduire à quatre : la défense des personnalités, le retranchement des Chœurs de musique, le choix du sujet, la ressemblance des masques.

La loi qui interdit les personnalités, fut sévère au point qu'elle permit action en Justice à quiconque serait attaqué par les Poètes, & Aristote prétend qu'elle fut portée par Antimachus qui vraisemblablement ne la proposa que par ressentiment contre Aristophane. Cet Antimachus, était un homme riche qui se mêlait de poésie. Dans une Fête où il faisait les frais du Chœur, il paya fort mal les Comédiens; Aristophane s'en vengea & le tourna en ridicule dans quelques-unes de ses Pièces. Antimachus ne put en avoir raison, tant que la République fut libre, parce que les Athéniens chérissant la satyre, n'avaient garde de poursuivre les Poètes, dans la crainte de les décourager; mais dès que les *Tyrans* eurent formé un Tribunal, comme ils avaient lieu de craindre pour eux-mêmes, ils autorisèrent volontiers la loi d'Antimachus.

On lit dans Platonius, ajoute le même Ecrivain, qu'on ceſſa de donner des Chœurs, parce que les Athéniens ne jugèrent plus à-propos de choiſir des Particuliers pour fournir à la dépenſe. Ainſi Ariſtophane donna l'*Eléoſicon* qui n'a plus de Chœurs de muſique.

Il s'enſuit de ce paſſage, d'abord que ce ne fut pas la licence qui fit retrancher les Chœurs, mais la crainte de faire trop de dépenſe : ſecondement qu'on ne retrancha que la muſique affectée aux Chœurs, car il n'eſt pas dit dans ce paſſage que l'*Eléoſicon* n'eut pas de Chœur, mais qu'il n'eut pas de Chœur de muſique. Il continua donc dans la Comédie *moyenne*, & ne fut plus compoſé de Muſiciens, mais de gens qui avaient dû, ou qui avaient pu ſe trouver à l'action. Il ne chanta plus de morceaux ſatyriques & s'amuſa ſeulement avec les Acteurs, ou des perſonnes, ou des ouvrages qui donnaient matière à la critique.

Dans l'intention où étaient les Magiſtrats de preſcrire aux Poètes de juſtes bornes, (c'eſt toujours M. le Beau qui parle) ils ne ſe contentèrent pas de réprimer la licence du Chœur, ils fixèrent encore les ſujets ſur leſquels ſeuls ils pourraient travailler. Ces ſujets ſe bornaient à la critique des Pièces des autres Poètes; c'eſt ce qu'on apprend dans Platonius. Les Poètes de la *Comédie moyenne*, dit il, changèrent de ſujets & ne s'oc-

cupèrent qu'à parodier les Ouvrages des Poètes, car cette sorte de critique est innocente : par exemple, ils tournaient en ridicule Homère, ou quelqu'Auteur tragique. Les *Ulysses* de Cratinus ajoute-t-il, ne tendent pas à satyriser quelque Particulier, c'est la parodie de l'*Odyssée* d'Homère.

Le quatrième changement concerne les masques ; & il serait aisé de voir jusqu'où il fut porté, si les manuscrits d'Aristophane, comme quelques-uns de Térence, nous en eussent conservé la figure. Platonius observe que dans la *moyenne* & dans la *nouvelle Comédie*, on fit les masques exprès pour rendre les personnages plus risibles : or puisque la *Comédie moyenne* tient le milieu entre la *vieille* & la *nouvelle*, il y a toute apparence que les masques ne furent réformés que jusqu'à un certain point. Ils ne furent pas reconnaissables comme dans la *vieille Comédie*, puisqu'il fut défendu de prendre la ressemblance des personnes, mais ils ne furent pas non plus aussi bizarres que dans la *nouvelle*, puisque la raison qui en occasionna la bizarrerie, n'existait pas encore. Cette raison était fondée sur la peur que l'on avait des Lacédémoniens qui alors faisaient trembler la Grèce, & la crainte de ressembler à quelqu'un des Vainqueurs, alla si loin, que l'on donna à tous les Acteurs ces masques ridicules dont on voit les dessins sur

les monumens & dans les anciens manuſcrits de Térence «.

D'après ces réflexions préliminaires, il ſera facile de juger à quel genre doit appartenir le *Plutus* d'Ariſtophane, & ſi l'on y trouve des reſſemblances avec l'*ancienne Comédie*, on verra du moins qu'à pluſieurs égards, le Poète s'eſt conformé à la loi qui venait d'être portée. On verra que cette Pièce a une marche plus régulière & un plan plus exactement ſuivi que les autres Comédies du même Poète. L'évènement ſe prépare dès le commencement, & la vue rendue à Plutus, opère tout ce qui arrive dans la ſuite, le bonheur des gens de bien & le déſeſpoir des méchans : toutes les parties ſe réuniſſent à ce ſeul point, & le Poète n'en uſe pas de même dans ſes autres Pièces. On y voit toujours, à la vérité, un ſujet principal, mais il eſt accompagné d'incidens qui le cachent, & le premier but de l'Auteur eſt de ſatyriſer, ou de faire rire.

» A l'égard du Chœur de *Plutus*, continue M. le Beau, il eſt vraiſemblable & tiré du fond même du ſujet. C'eſt une troupe d'honnêtes gens de la campagne qui viennent à la ſollicitation de Chrémyle, & avec leſquels il veut partager les biens dont le Dieu des richeſſes va le combler. Ce Chœur fait partie de l'action, & ſuivant l'u-

ſage, il ne quitte plus le Théâtre depuis l'inſtant où il y eſt introduit ; mais il ne ſe trouve nulle part ni ſtrophes, ni antiſtrophes, ni aucune des parties qui compoſent les Chœurs de la *vieille Comédie :* s'il y a quelques vers qui paraiſſent ſuſceptibles de muſique, ils ſont en très-petit nombre, & principalement à la fin de la Scène où le Chœur entre pour la première fois : il n'eſt pas même purement lyrique, cependant comme il approche de ce goût, on peut croire qu'il ne fut pas ſimplement déclamé, mais accompagné de la flûte, comme il arrivait quand le Chœur ne chantait pas à pleine voix, car la flûte était d'un grand uſage dans les Comédies Grecques, & ſans ſortir des Pièces d'Ariſtophane, on en trouve un nombre infini d'exemples. Dans les *Acharniens*, le Béotien s'écrie : *vous tous qui êtes ici, flûteurs Thébains &c.....* Dans ce même *Plutus* tous les noms ſont feints. *Chrémyle* qui eſt le principal perſonnage, déſigne un débiteur habile à fruſtrer ſes créanciers, le Valet ſe nomme *Carion*, parce que la Carie fourniſſait beaucoup d'Eſclaves ; enfin *Blepſidéme*, ſelon l'étymologie du mot, eſt un homme pauvre qui regarde ſes Citoyens d'un œil jaloux. Les autres ont des noms génériques : le *Juſte*, le *Sycophante*, la *Vieille.*

Toutes ces obſervations prouvent évidemment que le *Plutus* d'Ariſtophane diffère beaucoup de

ſes autres Comédies. On lit dans le *Scholiaſte* que l'Auteur en donna deux ſous ce nom : le premier, qui n'exiſte plus, fut repréſenté ſous l'*Archontat* de Dioclès, la quatrième année de la 92e. *Olympiade*, avant la réforme du Théâtre ; le ſecond vingt ans après & depuis cette réforme, ſous l'*Archontat* d'Antipater, la quatrième année de la 97e. *Olympiade*.

PLUTUS.

ACTE PREMIER.

CARION, Valet de Chrémyle, arrive quelques momens avant ſon Maître & peſte contre lui, de ce qu'en ſortant du Temple d'Apollon, il s'eſt attaché à ſuivre un aveugle dont il ne veut plus ſe ſéparer. Il paraît avec lui, & Carion qui a toujours de l'humeur, veut ſavoir la raiſon de cette manie.

CHRÉMYLE.

Je vais t'en inſtruire : car de tous mes gens tu es, à mon avis, le plus fidèle. (*à part.*) Je veux dire le plus filou (*haut*). Sache donc que tant que j'ai été juſte & craignant les Dieux, j'ai vécu gueux & miſérable.

CARION.

Je ſais cela.

CHRÉMYLE.

Et tous les autres, comme ſacriléges, orateurs, délateurs, ſcélérats de toute eſpèce; je les ai vus riches.

CARION.

Je le crois bien vraiment.

CHRÉMYLE.

Je me ſuis donc aviſé d'aller conſulter l'Oracle pour ſavoir ſi mon fils unique ne ferait pas mieux de changer de train pour devenir fourbe, injuſte & méchant, puiſque c'eſt le vrai moyen d'être heureux.

CARION.

Eh! qu'a répondu le Dieu?

CHRÉMYLE.

De m'attacher au premier homme que je trouverais en ſortant du Temple, de ne pas le quitter, & de l'engager à me ſuivre chez moi.

CARION.

Et voilà la belle rencontre que vous avez faite?

CHRÉMYLE.

Oui.

CARION.

Vous n'avez pas pris le ſens de l'Oracle, il eſt plus clair que le jour: il vous dit de former votre fils aux mœurs de ſes compatriotes.

CHRÉMYLE.

Et sur quoi fondes-tu ta conjecture ?

CARION.

Un aveugle le verrait. Est-il rien de plus utile & de plus à la mode aujourd'hui que d'être fripon ?

Peu satisfait de cet avis, Chrémyle interroge son aveugle qui déclare être Plutus. — Toi Plutus ! bâti comme te voilà. — Oui, & si je suis si mal vêtu, c'est que je sors de chez le riche Patrocle, qui, par avarice, se refuse les choses mêmes les plus nécessaires à la vie. — Mais pourquoi êtes-vous aveugle ? — Que voulez-vous ? Jupiter est jaloux des gens de bien. Je le menaçai dans ma jeunesse de n'aller qu'avec la vertu & la science. Pour m'ôter le discernement, il m'aveugla.

CHRÉMYLE.

Dites-moi la vérité. Si vous recouvriez la vue, seriez-vous d'humeur à fuir les méchans ?

PLUTUS.

Eh oui.

CHRÉMYLE.

Et vous iriez chez les bons ?

PLUTUS.

Assurément, car il y a long-tems que je n'en ai vu.

CHRÉMYLE.

Belle merveille ! J'ai les yeux bons & j'en puis bien dire autant que vous.

Plutus demande à ſe retirer, mais Chrémyle s'y oppoſe, & pour le retenir, il lui jure qu'il eſt le ſeul honnête homme d'Athènes.

PLUTUS.

Oh ! tous tiennent le même langage quand il eſt queſtion de m'avoir : ſuis-je une fois à eux? adieu la vertu.

Chrémyle offre à Plutus de lui faire recouvrer la vue, Plutus le deſire, mais il déplairait à Jupiter. — A Jupiter ! c'eſt par Plutus qu'il règne, par Plutus & pour lui qu'on fait des ſacrifices..... L'argent ou les préſens ſont les grands reſſorts de la juſtice, de l'amour, des métiers, des arts &c... C'eſt pour vous que ſe font les aſſemblées au ſujet du Gouvernement, c'eſt vous qui équipez nos flottes, qui payez nos troupes étrangères à Corinthe. (Alluſion à la guerre Corinthienne.) On ſe laſſe de tout, reprennent alternativement Chrémyle & Carion, on ſe laſſe d'amour, de *pain*, de ſcience, de *confitures*, d'honneurs, de *gâteaux*, de probité, de *figues*, de belle gloire, de *potage*, de commandement, de *lentilles*; mais on ne ſe laſſe jamais de Plutus.

Le Dieu qui commence à deviner quel eſt ſon pouvoir, paraît conſentir au deſſein de Chrémyle, & celui-ci dépêche Carion vers les payſans du voiſinage pour les inviter à venir partager les richeſſes dont Plutus va le combler. Carion obéit, & Chrémyle preſſe Plutus de le ſuivre. Volontiers, lui répond-il, cependant c'eſt toujours avec peine que j'entre dans une maiſon inconnue. Suis-je chez un avare ? il m'enterre tout vif, & quand un ami lui demande un léger prêt, il lui jure hardiment qu'il ne m'a pas vu. Vais-je chez un prodigue ? bientôt il me met tout nud à la porte.

ACTE II.

Les payſans arrivent, le Chœur commence, & ce Chœur qui forme un ſimple entretien, n'a aucune des parties ordinaires. D'abord les payſans dont il eſt compoſé, ſe croient trompés & s'emportent en invectives contre Carion; mieux inſtruits, ils ſe félicitent d'avance du bonheur dont ils vont jouir. Chrémyle ſort de ſa maiſon & les prie de lui aider à conſerver Plutus. A l'inſtant, ſurvient Blepſidéme qui ne peut imaginer que ſon ami ſoit devenu riche ſans avoir volé, & qui s'opiniâtre à lui perſuader d'avouer le vol afin d'en avoir ſa part, en lui gardant le ſecret.... Ne faites point de bruit, ajoute-

ajoute-t-il, je fermerai la bouche des Juges même, moyennant quelque ſomme, & je mettrai un bâillon aux Orateurs.

Blepſydème déſabuſé veut abſolument voir Plutus, mais il faut commencer par lui rendre la vue, & après avoir délibéré ſur la manière dont on s'y prendra pour y parvenir, Chrémyle conclut que le parti le plus ſage eſt de le mener au Temple d'Eſculape le Dieu des Médecins.

Arrive la *Pauvreté* qui eſt furieuſe du projet que l'on a conçu d'ouvrir les yeux de Plutus, qui prouve que l'indigence eſt la mère de tout bon gouvernement, & que ſi la richeſſe devient générale parmi les Athéniens, il n'y aura plus ni Maîtres ni Valets, ni ſubordination, ni arts &c..... Ces Athéniens, ajoute-t-elle, confondent la vertu & le vice, la gueuſerie criminelle & volontaire, avec une honnête médiocrité, Thraſybule avec Denis. (Ce Thraſybule était celui qui avait chaſſé d'Athènes les 30 *Tyrans* établis par les Lacédémoniens, après la conquête de cette Ville par Lyſandre.) D'ailleurs, quels bienfaits les hommes reçoivent-ils de Plutus ? Des maladies héréditaires, tandis qu'ils obtiennent de moi la ſanté & la force qui les rend redoutables aux ennemis. Les vices, l'orgueil ſur-tout & l'inſolence accompagnent Plutus, & moi je fais naître les vertus, l'honnê-

teté, la modération. Regardez les Juges & les Orateurs. Tant qu'ils ſont pauvres ils ſont équitables ; deviennent-ils riches ? les voilà injuſtes..... Semblables aux enfans qui s'éloignent de leurs pères, parce qu'ils veulent les rendre ſages, les hommes ne me fuyent que parce que je veux les rendre meilleurs.

Chrémyle s'en tient à ſes premières raiſons, à ſavoir qu'il eſt juſte que les gens de bien ſoient heureux & les ſcélérats miſérables, que par conſéquent il eſt néceſſaire de rendre la vue à Plutus ; qu'alors il comblera de biens les perſonnes vertueuſes, & que par ce moyen il engagera tout le monde à devenir vertueux. Attaché à cette idée, il congédie la Pauvreté qui ne ſe venge qu'en déclarant aux Acteurs qu'un jour ils la rappelleront ; mais ils poſsèdent Plutus, ils ſe flattent de le conſerver, & ne ſongent qu'à le conduire au Temple d'Eſculape.

ACTE III.

Plutus paſſe la nuit dans ce Temple, c'était une précaution néceſſaire pour opérer le miracle, & d'après cela, l'unité de tems ſe trouve abſolument manquée, à moins que l'on ne ſuppoſe que le Dieu-Médecin exigeait ſeulement que l'on dormît quelques heures au pied de ſon Autel.

Quoi qu'il en ſoit, à peine fait-il jour, que Carion revient vers les payſans qui attendaient l'iſſue de l'opération & s'écrie : bonne nouvelle, courage gens de bien qui avez fait ſi mauvaiſe chère aux fêtes même de Théſée, vous allez tous être à votre aiſe. (Il y avait des repas fondés pour les pauvres en l'honneur de Théſée, ancien Roi d'Athènes, repas qui par avarice étaient devenus très-médiocres.) Plutus a les yeux ouverts, les payſans ne peuvent contenir la joie qu'ils en ont, & leurs éclats de rire attirent ſur la Scène la femme de Chrémyle à qui Carion raconte tout ce qui s'eſt paſſé dans le Temple.

CARION.

D'abord on a baigné Plutus dans la mer.

LA FEMME.

Belle cérémonie de mettre un Vieillard dans l'eau froide ! le voilà bien chanceux. (*Raillerie ſur les ablutions payennes.*)

CARION.

Arrivés au Temple, ils ont mis ſur l'Autel les offrandes accoutumées : ils ont fait coucher Plutus dans un lit, & ſe ſont couchés eux-mêmes comme ils ont pu.

LA FEMME.

Y avait-il d'autres gens qui euſſent beſoin d'Eſculape ?

CARION.

Sans doute : Néoclidès y était auſſi, ce voleur ſi ſubtil, quoiqu'aveugle.... Cependant le Sacrificateur éteint les lumières & ordonne un ſommeil religieux, ou du moins le ſilence, en cas qu'on entende le ſifflement du Dieu Serpent. On dort, ou l'on en fait ſemblant. Moi je ſentais la marmite d'une vieille, & alléché par l'odeur, je ne pouvais fermer l'œil. Je mets le nez hors du lit, je lorgne ce qui ſe paſſe, je vois le Sacrificateur qui enlève ſans bruit toutes les offrandes bonnes à manger, & qui les met dans un ſac. Cet exemple me tente ; & pour imiter la dévotion du Sacrificateur, je me jette ſur le potage de la vieille.

LA FEMME.

Quoi, miſérable ! tu n'as pas appréhendé la préſence du Dieu ?

CARION.

Si fait bien : je craignais fort qu'il ne me prévînt... La vieille, au bruit, étend la main. Je feins d'être le Serpent ſacré, je ſiffle & mords en même-tems : elle retire la main, & ſe cache. Je profite du moment, & je lappe une partie du brouet. Je me repoſe, le Dieu paraît, & à ſon approche, il m'arrive un petit accident qui fait faire une grimace à ſes filles dont l'une

s'eſt pris le nez, & dont l'autre a rougi. A l'égard d'Eſculape, il s'en eſt peu embaraſſé, parce que de pareilles odeurs ſont du reſſort de ſon emploi de Médecin.

Le Dieu a viſité gravement chaque malade, il a mis ſur les yeux ouverts de Néoclidès, un cataplaſme d'ail, d'oignon, de benjoin, & de vinaigre, en lui diſant : tu m'as cent fois leurré par tes ſermens, je veux tout de bon t'empêcher d'aller au Barreau.... Enfin, au moyen d'un voile ſacré, d'un ſifflement myſtérieux, & de deux ſerpens qui ſe ſont coulés ſur les yeux de Plutus, il s'eſt trouvé guéri : de ſorte que par un double bienfait, le Dieu des richeſſes eſt devenu clairvoyant, & Néoclidès entièrement aveugle.

Eſculape était fils d'Apollon & de Coronis ; avant d'accoucher, cette Nymphe devint amoureuſe d'Iſchis ; Apollon le découvrit, tua les deux amans, & tira des flancs de Coronis, Eſculape qu'il fit élever par le Centaure Chiron. Il paſſa toute ſa vie dans les jardins, & y acquit une connaiſſance parfaite des ſimples. Jupiter le foudroya pour avoir rendu la vie à Hyppolite. Il était adoré à Epidaure, ſous la forme d'un ſerpent. C'eſt ſous cette forme qu'il fut tranſporté de là chez les Romains.

Carion ajoute que tout retentit d'acclamations,

& que Plutus revient triomphant chez Chrémyle. Sa femme s'en félicite, & court préparer dequoi régaler ce nouvel hôte.

Plutus paraît, il adore le Soleil qu'il revoit pour la première fois depuis tant d'années, il salue sa bonne Ville d'Athènes, se repent des bévues que son aveuglement lui a fait commettre, & promet de ne pratiquer désormais que les gens de bien. De son côté, Chrémyle importuné par une foule d'amis que lui attire sa nouvelle fortune, les envoie aux *Corbeaux*, c'est-à dire *se faire pendre*. Sa femme revient, & suivant l'usage, elle veut répandre devant Plutus des fruits dont elle a rempli une corbeille ; mais Plutus la prie de différer cette cérémonie jusqu'au moment où il sera rentré dans la maison.

ACTE IV.

Quel plaisir ! s'écrie Carion. Quelle métamorphose chez mon Maître qui n'avait rien ! Ses greniers regorgent de bled, ses tonneaux sont pleins de vin, ses coffres sont remplis d'or, son eau est changée en huile, son huile en parfums, ses vaisseaux de terre en cuivre, son étain en argent.

Un Homme de bien se présente avec son Valet, & prie Carion de l'introduire chez Chrémyle,

afin qu'il puiſſe rendre grace à Plutus. J'avais, dit-il, recueilli un bien aſſez conſidérable dans la ſucceſſion de mes pères, & je le partageai avec mes amis malheureux, perſuadé qu'on n'en pouvait faire un meilleur uſage.

CARION.

Vous ne fûtes donc pas long-tems riche à ce compte ?

L'HOMME DE BIEN.

Vous avez raiſon.

CARION.

Vous devîntes malheureux à votre tour.

L'HOMME DE BIEN.

Vous avez raiſon. J'avais cru que ceux qui me devaient tant dans leurs beſoins, me ſoulageraient auſſi dans les miens; mais il m'ont tourné le dos, & ont fait ſemblant de ne pas me voir.

CARION.

Bon. Je juge de plus qu'ils ſe moquaient de vous.

L'HOMME DE BIEN.

Vous avez raiſon. Je m'étais épuiſé pour eux.

CARION.

Ils n'auront plus ſujet de rire.

L'HOMME DE BIEN.

C'eſt pour cela même que je viens remercier le Dieu qui eſt chez vous.

CARION.

Mais, dites-moi, je vous ſupplie, que faites-vous de ce manteau uſé que porte votre Valet?

L'HOMME DE BIEN.

Je viens le conſacrer à Putus.

CARION.

Il m'a bien l'air de celui que vous aviez quand vous fûtes initié aux grands myſtères. (*Ceux de Cerès dans Eleuſine, bourg de l'Attique. Les Candidats y portaient leurs habits d'initiation juſqu'au dernier morceau*).

L'HOMME DE BIEN.

Non : il n'y a que treize ans qu'il me fait geler de froid.

CARION.

Et ces ſouliers ?

L'HOMME DE BIEN.

Ils m'ont ſervi en tems d'hyver.

CARION.

Vous les conſacrez donc auſſi ?

L'HOMME DE BIEN.

Sans doute.

CARION.

Beau préſent, ma foi, pour le Dieu des richeſſes !

L'un & l'autre vont entrer chez Chrémyle, & ſoudain ils ſont arêtés par un homme qui ſe plaint de Plutus. C'eſt un *Délateur* qui accompagné de ſon témoin, prétend que toutes les richeſſes dont on comble les autres, ſont autant de larcins qu'on lui fait; que de tous les emplois, celui qu'il exerce eſt le plus utile à la République; qu'il veille à l'obſervation des loix, & qu'il mérite plus lui ſeul, que tous les Citoyens d'Athènes. Indigné de ſon impudence, Carion le dépouille, le revêt des méchans lambeaux de l'Homme juſte, lui ſuſpend au col ſes vieilles pantouffles, & le renvoie. Le *Délateur* appelle ſon témoin; mais celui-ci avait pris la fuite.

L'Homme de bien entre dans la maiſon, Chrémyle en ſort, & une vieille vient citer au Tribunal de Plutus un parjure, un infidèle qui l'a trahie, malgré tous les biens dont elle l'a comblé. Le jeune homme la fuit, inſulte à ſes regrets, & prend une lumière pour compter ſes rides. N'approchez pas de ſi près, s'écrie-t-elle, en le repouſſant. Sans doute, reprend Carion, car s'il tombait ſur elle une ſeule étincelle, elle brûlerait comme un olivier deſſéché.

ACTE V.

Mercure, déguisé en Valet de Théâtre, vient frapper rudement à la porte de Chrémyle, Carion lui ouvre & le gronde. Il demande qu'on lui amène le Maître, la femme, les valets, le chien de la maison; il se plaint qu'on oublie les Dieux dans la prospérité, & que depuis la guérison de Plutus, on ne leur offre pas le moindre sacrifice; il crie & menace; mais les Cabaretières ne lui apportent plus les dons qu'elles lui faisaient pour l'engager à favoriser leurs friponneries; on ne lui donne plus les gâteaux, les morceaux de victimes, les entrailles qu'on lui présentait dans certains jours marqués; en un mot, il meurt de faim, & après avoir fait le méchant, il descend jusqu'à la prière auprès de Carion qui le rebute comiquement.

MERCURE.

Quoi! vous abandonnez ainsi vos amis?

CARION.

Non. Si je puis vous aider en quelque chose.

MERCURE.

Il ne tient qu'à toi de me donner du pain & de la chair des victimes qu'on immole.

CARION.

Cela est défendu.

MERCURE.

Défendu, misérable ! Mais quand tu volais quelque plat chez ton Maître, je ne t'ai pas décelé.

CARION.

Oui, pour en avoir votre part. Il vous en revenait un bon gâteau.

MERCURE.

D'accord : mais tu le mangeais.

CARION.

Avais-je tort ? Partagiez-vous les coups avec moi quand j'étais pris ?

MERCURE.

Ça, oublie le passé, puisque tu as ton compte. Mets-moi au nombre des Officiers du logis. (Il y a dans le grec, puisque tu as *Phylé*, mot passé en proverbe depuis le Traité qui fut fait après la défaite des trente *Tyrans* par Thrasybule qui d'abord s'était emparé de *Phylé*, fort de l'Attique. Ce Traité portait qu'on ne parlerait plus du passé, & qu'on oublierait la prise du Fort).

CARION.

Quoi ! vous quitteriez les Dieux pour vivre avec moi ?

MERCURE.

Sans doute ; car vous êtes cent fois plus heureux.

CARION.

Mais, ne craignez-vous point la tache de transfuge ?

MERCURE.

Tout climat eſt patrie quand on s'y trouve bien. *Ubi bene, ibi patria.*

CARION.

J'y conſens; mais à quoi ſerez-vous bon ?

MERCURE.

Faites-moi votre Portier.

CARION.

Nous n'avons pas beſoin d'homme à détours.

MERCURE.

Faites-moi votre Marchand de vin.

CARION.

Puiſque nous avons de l'or, qu'avons-nous beſoin d'un Cabaretier pour vendre notre vin ?

MERCURE.

Ne vous faudrait-il pas un homme adroit, un *factotum ?*

CARION.

Nous ne voulons que des gens de bien.

MERCURE.

Ne vous faut-il pas du moins un guide ?

CARION.

Bon, un guide ! belle néceſſité depuis que Plutus voit clair !

MERCURE.

Je ſerai donc l'Intendant des jeux. Il n'y a pas de réplique. Eſt-il rien en effet de plus convenable à Plutus que des Spectacles, des Jeux & des Fêtes galantes ?

CARION.

Pour le coup il a raiſon. Qu'on eſt heureux d'avoir pluſieurs ſurnoms ! il trouve par-là le ſecret de vivre. Je ne m'étonne plus que nos Juges tirent au ſort à pluſieurs Tribunaux pour ne pas manquer de cauſes.

MERCURE.

Je n'ai donc qu'à entrer.

CARION.

A la bonne heure : mais allez au puits laver les entrailles des victmes pour eſſayer un peu vos talens.

Mercure, dans chacune de ces demandes, fait alluſion à ſes différens noms. Dans la première à celui de *Portier*, dans la ſeconde à celui de *Marchand*, dans la troiſième à celui qui ſignifie *Dieu des fourbes & des voleurs*, dans la quatrième à ſon emploi de *guide dans les carrefours*, enfin dans la

cinquième au nom qui désignait son *Intendance sur la Musique, les Spectacles & les exercices du corps.*

Depuis que Plutus y voit, & que tout le monde est riche, le Sacrificateur de Jupiter est fort mal dans ses affaires. Plus de victimes pour les Dieux, & par conséquent plus de festins pour lui. Réduit à l'extrémité, il vient déclarer à Carion qu'il a pris le parti de quitter Jupiter pour passer au service de Plutus. Carion lui répond que ce Plutus est le vrai Jupiter *Libérateur*, & qu'on va le placer derrière le Temple de Minerve pour garder le trésor d'Athènes. (Meursius prétend que ce trait fait allusion à la statue de Plutus *Clairvoyant* qui était sur la Citadelle d'Athènes dans le Fort derrière le Temple de Minerve où l'on cachait les trésors publics.)

Le Dieu des richesses paraît, Carion charge le Sacrificateur de le précéder avec un flambeau qu'il lui remet : la vieille dont nous avons parlé se trouve à la suite de Plutus, & Carion lui donne son emploi dans la cérémonie : il consiste à porter sur sa tête un vase rempli de légumes cuits. C'était l'usage dans la dédicace des Statues nouvelles. Regardez cette vieille, dit le Valet, elle est tout le contraire des vases qu'on met sur le feu, l'écume y est au-dessus, ici, elle est au-dessous. (Allusion aux cheveux blancs de cette femme)

Le Chœur suit le cortège en chantant, & la marche termine le cinquième Acte qui est une satyre continuelle des Dieux, mais dont le fond retombe sur l'avarice des Athéniens qui faisaient leur Dieu de l'or & de l'argent.

Que l'on compare cette Pièce avec les précédentes, il résultera du parallèle que le plan en est mieux entendu & mieux conduit, que les Scènes se suivent plus naturellement, & qu'elles font partie d'un tout plus régulier. Les évènemens y naissent les uns des autres, les vers y sont plus corrects, plus châtiés, & presque tous de la même mesure, l'imagination du Poète y est plus sage & dans l'invention, & dans l'exécution; en un mot, la satyre y est plus ménagée. Il est vrai qu'elle reprend sa force contre Mercure & contre le Prêtre de Jupiter; mais peut-être n'était-ce pas la faute d'Aristophane : cette satyre était du goût des Athéniens, elle leur avait plu lorsque la Pièce fut donnée pour la première fois dans le genre de la *vieille Comédie;* & l'on peut supposer qu'il n'a voulu ni l'adoucir, ni la supprimer, par complaisance pour les Spectateurs dont les plus puissans craignaient moins les sarcasmes contre les Dieux que contre les hommes. D'ailleurs, ce mélange même met en balance la retenue *de Plutus* avec celle des autres Pièces de l'Auteur, & sert à établir ce milieu que nous croyons voir entre *la*

vieille & la nouvelle Comédie. Il eſt donc plus que probable que cette dernière appartient à la *moyenne;* & ſi Ariſtophane s'en eſt écarté dans quelques endroits, c'eſt que les changemens ne s'opèrent pas dans un inſtant, c'eſt que dans un inſtant la loi ne détruit pas les anciennes habitudes. Par caractère, Ariſtophane devait être plus attaché qu'un autre à celle qu'il avait contractée de critiquer la République & ſes membres; auſſi lui arrive-t-il encore dans Plutus de nommer quelques Citoyens qu'il tourne en ridicule.

Avant de commencer l'extrait de ſes Ouvrages, nous avons donné une idée des divers jugemens qui en ont été portés, & nos Lecteurs peuvent maintenant en faire l'application; mais ſi d'un côté l'on blâme ſes défauts, comment de l'autre apprécier à leur juſte valeur une infinité de traits qui n'avaient de mérite que relativement aux circonſtances? Que dire de quantité d'autres dans leſquels ſes Commentateurs ont peut-être entendu plus de fineſſe que l'Auteur ne prétend y en mettre? » Si les Anciens revenaient au monde, dit M. le Beau, je doute fort qu'ils conſentiſſent à perdre ce qu'on leur ôte, pour garder ce qu'on leur prête, & qu'ils fuſſent contens de la compenſation. La Comédie doit perdre en ce genre plus que tout autre ouvrage d'eſprit; c'eſt le tableau des ridicules qu'elle a ſous les yeux. Les vices des hommes ſont toujours

toujours les mêmes ; mais pour les ridicules qui ne ſont que l'écorce, & pour ainſi parler, l'attitude des vices, ils varient ſans ceſſe ; & dès qu'ils ont changé les détails qui les caractériſent, ils ceſſent d'être ſentis. Combien d'alluſions fines & délicates nous ont peut-être échapé dans Molière ? Combien s'en effacera-t-il encore aux yeux de la poſtérité ? Ariſtophane eſt pour nous aujourd'hui ce que Molière ſera dans deux mille ans. Il a fait le portrait des Athéniens de ſon tems ; comme nous ne les connaiſſons pas en détail, il y a ſans doute entre les originaux & ſes ingénieuſes copies une multitude de rapports que nous n'appercevons pas.

Lucien paraît avoir pris dans le *Plutus* d'Ariſtophane tout le plan de ſon *Timon*, l'un de ſes plus beaux Dialogues ; il s'en eſt approprié les idées & par les changemens heureux qu'il y a faits, il a donné à ſon ouvrage un air de nouveauté qui le rend original, ſans faire oublier la ſource d'où il eſt tiré.

NOMENCLATURE
DES POÈTES COMIQUES
Qui ont été contemporains d'Ariſtophane, ou qui ont vécu après lui.

NICOPHRON.

IL était fils de Théron & originaire d'Athènes. parmi quelques Pièces qui lui acquirent de la célébrité, on compte *l'Accouchement de Vénus*, *le Retour des Enfers*, *les Syrènes*, *Pandore*.

De ſon tems, vécut Téléclide qui compoſa pluſieurs Comédies, dont l'une intitulée *les Amphyctions*. Plutarque le fait contemporain de Périclès.

MIRTYLE & HERMIPPE.

Frères & fils de Lyſis, ils travaillèrent tous les deux pour la *Comédie ancienne*. On attribue 40 Pièces à Hermippe qui, ſelon Athénée, fut un des meilleurs Auteurs de ſon ſiècle. On prétend qu'il fut l'accuſateur d'Aſpaſie ſur ſon commerce de galanterie avec Périclès.

STRATTIS.

Il compoſa ſeize Pièces parmi leſquelles on diſtingue *Cinéſias*, nom d'un Athénien boiteux & d'une

taille si haute, mais si mince que pour la soutenir & l'empêcher de plier, il portait une espèce de cuirasse faite de bois de tilleul réduit en lames ; ce qui lui avait attiré le sobriquet de *Phylirin* du mot Grec φιλυρα, nom de cet arbre. Aristophane lui fait jouer un rôle dans les *Oiseaux*. Il était en même-tems Poète & Musicien, & l'on prétend qu'il imagina une nouvelle *Pyrrhique* ou danse Militaire On assure de plus qu'il avait les mœurs très-licentieuses, & l'Orateur Lysias composa contre lui deux harangues, dans lesquelles il l'accusait hautement d'être athée, de profaner & de jouer dans ses Comédies ce que la Religion & les Loix avaient de plus sacré ; de n'être en liaison qu'avec des impies & des scélérats comme lui. C'est en punition de tant de forfaits, ajoutait-il, que les Poètes comiques ses confrères ne cessaient de le persécuter dans leurs Pièces, & les Dieux de l'accabler de maladies, en sorte qu'il était réduit à ne pouvoir ni vivre, ni mourir.

Peut-être cependant Cinésias était-il moins impie, qu'ennemi déclaré des superstitions payennes, & Plutarque rapporte un fait qui semble favoriser cette conjecture.» Timothée, dit-il, chantant publiquement, dans une fête d'Athènes, les louanges de Diane, & lui prodiguant toutes les épithètes que les dévots à cette Déesse avaient coutume de lui donner, l'appellant, suivant la version d'A-

myot, furieuſe, forcenée, tranſportée, enragée; Cinéſias ſe levant au milieu des ſpectateurs: puiſſe le Ciel, s'écria-t-il, te faire naître une telle fille! «

Strattis, dans ſa Comédie, l'appelle par dériſion *Achille le Phtiote*, équivoque ſur le mot *Phthia* Ville de Grèce, patrie d'Achille; & ſur le verbe φθιειν maigrir, devenir phtiſique.

PHÉRÉCRATE.

Il était d'Athènes & contemporain de Platon qui en parle dans ſon *Protagore*, d'Ariſtophane qui le cite dans ſa *Lyſiſtrate*. Selon Suidas, il fit quelques campagnes ſous Alexandre, & quitta les armes pour ſe livrer à la Comédie dans laquelle il remporta pluſieurs fois le prix. Ce fait eſt confirmé par Hertélius qui, dans ſa *Bibliothèque des anciens Comiques Grecs*, aſſure que Phérécrate fut l'imitateur & le rival de Cratès.

Malgré la licence qui régnait alors ſur la Scène, il s'était fait une loi de n'offenſer perſonne ni par ſes vers, ni par la reſſemblance des maſques; mais il excellait dans cette raillerie fine & délicate que l'on appellait *urbanité attique*. Il parlait très-purement ſa langue, & joignait à ce mérite celui d'une imagination très-féconde. On lit dans Héphеſtion & dans pluſieurs autres Grammairiens qu'il inventa une ſorte de vers

que l'on nomma *Phérécratien*. Il était composé des trois derniers pieds de *l'héxamètre*, avec cette condition que le premier de ces trois pieds devait toujours être un *ſpondée*.

On lui attribue *les Braves*, *les Sauvages*, *les Transfuges*, *les Vieilles*, *les Peintres*, *le Maître-Valet*, *l'Oublieux* ou *la Mer*, *le Four* ou *la Veillée*, *la Voile*, *Corianno*, *les Crapatalles*, ſorte de monnoie de peu de valeur, *la Sorcière*, *les Niaiſeries*, *les Mineurs* ou *Chercheurs de Métaux*, *les Fourmis-Hommes*, *les Perſes*, *la Réthorique*, *Triptolème*, *la Tyrannie*, *Chiron*, *le Faux Hercule*.

Dans une de ces Pièces, il dit en parlant d'Alcibiade que cet Athénien qui ſemblait à peine être un homme, était pourtant le mari de toutes les femmes. Dans une autre, il déplore la condition des Vieillards qui ne commencent à poſſéder la ſageſſe que lorſqu'ils ne ſont plus bons à rien. Dans une autre, il dit que les Athéniens ſe ſervent de coupes très-peu profondes & preſque ſans rebords, que les Athéniennes au contraire en ont de très-creuſes, & que lorſqu'on les accuſe d'intempérance dans l'uſage du vin, elles répondent qu'elles n'en boivent jamais qu'un ſeul coup, mais que ce coup en vaut mille de ceux que boivent les hommes. Dans une autre enfin, il introduit les Dieux qui ſe plaignent

des méchans ſacrifices que leur font les mortels qui ne leur offrent preſqu'autre choſe que les oſſemens des victimes, après les avoir bien couverts de farine ſalée, pour mieux cacher leur turpitude.

EUBULUS.

Il était Athénien, fils d'Euphranore, & contemporain de Phérécrate qui vivait vers la 101^e^. *Olympiade*, entre les Poètes de *l'ancienne* & de la *moyenne Comédie*. Si l'on en croit Ammonius, ce fut particulièrement dans le goût de cette dernière qu'il travailla. On lui attribue une Pièce intitulée *Clepſydra*, nom d'une Courtiſanne qu'il raille à l'excès ſur ſa maigreur occaſionnée, ſelon lui, par la fréquente répétition des actes de Vénus. On lit de lui des vers dans leſquels il prétend qu'il ne faut point avoir de mépris pour les laitues, puiſque c'eſt ſur un lit de laitues que Cypris dépoſa Adonis mourant; ce qui depuis a fait dire que ce légume était la nourriture des morts.

THÉOPOMPE.

Théopompe, Athénien, eut pour père Théodecte ou Théodore, & vécut peu de tems après Ariſtophane. On le dit Auteur de 24 Comédies, parmi leſquelles on cite *Eſculape* & *Autocharis*. On ajoute que dans cette dernière, il ſe déchaîna

vivement contre Platon. Il compoſa auſſi une ſorte de vers que l'on appella *Théopompéien.* la Poéſie ne fut pas le ſeul objet dont il s'occupa, & l'on préſume qu'il aurait été fort loin dans l'étude des ſciences, ſi une maladie fort longue n'eût interrompu ſes travaux. Il ne faut pas confondre ce Théopompe avec celui qui fut Orateur, Hiſtorien & Diſciple de Socrate.

NICOSTRATE.

Ses Pièces lui acquirent beaucoup de célébrité, ſelon Athénée qui lui attribue *Pandarus* ou *Anthyllus* & les *Hiérophantes.* Il jouait la Comédie ſi parfaitement qu'il était paſſé en proverbe de dire, en parlant du deſir de bien faire. *Que je faſſe tout comme Nicoſtrate.* Hermogène le Rhéteur parle d'un Macédonien du même nom, célèbre Orateur qui avait un goût particulier pour les fables d'Eſope & les Pièces dramatiques.

XÉNARQUE.

Athénée a conſervé le nom de pluſieurs de ſes Pièces; ſavoir *Bucolion*, *Porphyra*, les *Scythes*, les *Jumeaux*, les *Pentathles*, *Priape*, le *Sommeil* & les *Soldats.* Dans ſa *Poétique*, Ariſtote le cite parmi les Poètes *Mimianbiques.*

OPHÉLION.

Suidas lui attribue *Deucalion*, le *Centaure*, les

Satyres, les *Muſes*. Le même Auteur parle de Straton, Poète de la *Comédie moyenne*, & le dit Auteur d'une Pièce qui avait pour titre le *Phénix*.

CLÉARCHUS.

Athénée cite de lui une Pièce intitulée les *Corinthiens*, & il en rapporte une maxime qui regarde les gens ſujets à s'enyvrer. *Si toutes les fois, dit-il, qu'on boit du vin pur, & qu'on égoute ſon verre, la tête nous faiſait douleur, il arriverait que perſonne de nous ne boirait.* Il y a eu un autre Cléarchus connu pour avoir été attaché à la ſecte des *Peripathéticiens*.

HÉNIACHUS.

Il était d'Athènes & travailla pour la Comédie moyenne. Parmi ſes Pièces, on compte *Epicléras*, les *Gorgones*, *Polypragmon*, *Théoſtyges*, *Polyeucte*, le *Jour de mauvais augure*, le *Cocyte* & *Thorcyon*. Cette dernière fut ainſi appellée du nom d'un chef de troupes qui avait commis une trahiſon.

SOPATER.

On le ſurnomma l'auteur de bagatelles. Cependant il compoſa des Pièces qui furent eſtimées. Il y eut un autre Poète de ce nom qui fit des Parodies.

SOPHILE.

Il naquit, selon les uns, à Sicyon, selon les autres, à Thèbes, vécut du tems de Ptolémée Lagus, & travailla pour la *Comédie moyenne.* Il a laissé diverses Pièces dont parlent Diogène Laerce, Athénée, Suidas & parmi lesquelles ils comptent *Philarque, la fille de Tyndare* ou *Léda.* Le premier fait aussi l'éloge d'une autre Comédie du même Poète, intitulée *Gamon.* L'Auteur y tournait en ridicule Stilphon, Philosophe de Mégare.

DAMOXÈNE.

Poète Comique d'Athènes : il vécut vers le tems de Ptolémée Philadelphe, c'est-à-dire, en la 127^e^. *Olympiade.* On lit quelques-uns de ses vers dans Athénée.

DEXICRATE.

On sait qu'il était originaire d'Athènes & qu'il composa plusieurs Comédies, mais on ignore dans quel tems il exista. On lui attribue les *Extravagans* dont Suidas & Athénée ont conservé quelques traits.

PHÉNICIDÈS.

Il a laissé une Pièce intitulée *Phylarque*, c'est-à-dire, l'*Odieux.*

MNÉSIMAQUE.

Il fut Auteur de la *Comédie moyenne* & fit diverſes Pièces du nombre deſquelles étaient l'*Hyppotrophe*, *Buſiris*, *Philippe*.

ANAXILAS.

Il était ſi mordant, que Platon même ne fut pas exempt de ſes critiques, particulièrement dans *Botrylion*. Athénée cite de lui une autre Pièce dans laquelle il ſe déchaînait contre le Sophiſte Mathon.

AUGÉAS.

Originaire d'Athènes & Poète de la *Comédie moyenne*. Théophile & Suidas font mention de deux autres de ſes Pièces, le *Payſan* & la *Pourpre*. Il y a eu un autre Augéas qui était de Tégée dans l'Iſle de Crète. On ignore dans quel tems il vécut.

CANTHARUS.

Originaire d'Athènes, & Auteur d'un aſſez grand nombre de Pièces parmi leſquelles on cite *Médée*, *Térée*, *les Roſſignols*.

LYCON.

Il était de Scarphée, Ville de la Locride, près des Termopiles. Plutarque raconte qu'un jour il y fit jouer une de ſes Pièces devant Alexandre, qu'il y inféra quelques vers dans leſquels il lui

faiſait une demande, & qu'Alexandre enchanté de leur tournure, lui fit préſent de dix *talens*.

Il y a eu de ce nom pluſieurs autres Poëtes, dont l'un a laiſſé un Poëme épique, & l'autre un recueil d'Epigrammes.

AMPHIS.

Il était d'Athènes, & fils d'Amphicrate. Athénée cite de lui quelques vers, & ſelon Diogène Laerce, il vivait du tems de Platon.

EUDOXE.

Il était Sicilien, fils d'Agathocle & de naiſſance illuſtre. On lit dans les *Chroniques* d'Apollodore qu'il fut couronné huit fois. Il eut pour contemporains Arceſilas, autre Poëte Comique.

PHILÉMON.

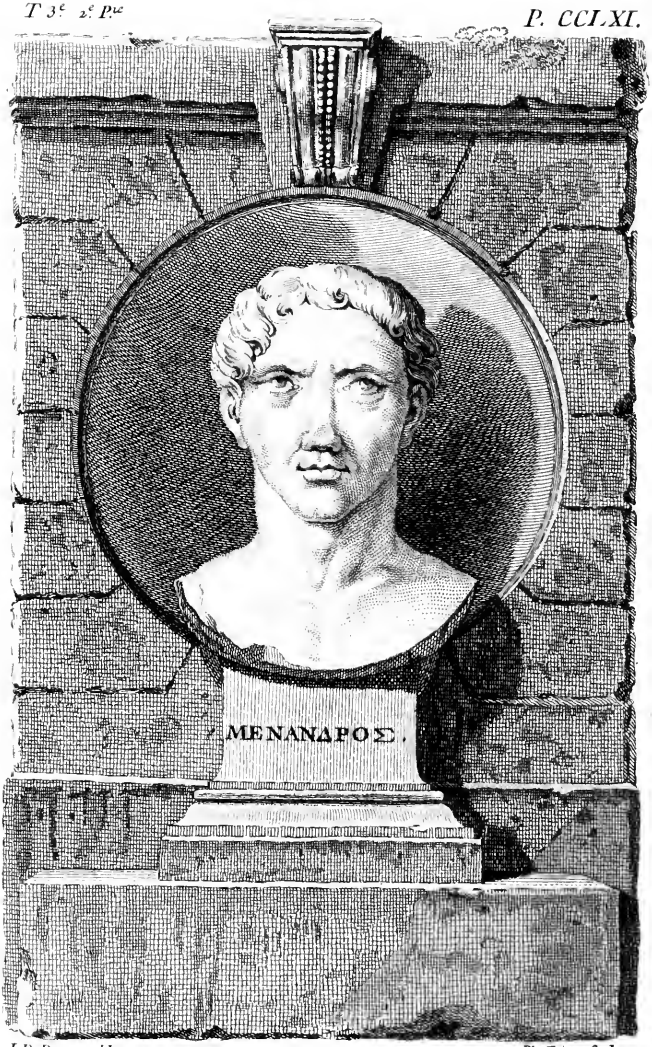
Il était fils de Damon qui vivait du tems d'Alexandre vers la 111^e^ *Olympiade*, & naquit à Syracuſe, ſelon Suidas, ou, ſi l'on en croit Strabon, à Pompéiopolis, Ville de Cilicie, que l'on avait auſſi appelée Soloé, parce qu'elle avait été bâtie par Solon. Apulée le compte parmi les Auteurs de la *Comédie moyenne*; mais il eſt certain qu'il ne travailla que pour la *nouvelle* dans laquelle, par l'injuſtice des Juges, il remporta pluſieurs victoires ſur Ménandre dont il n'avait ni le génie, ni le ſtyle. Auſſi Ménandre lui a-t-il dit pluſieurs

fois : *Quæso, Philemon, bona fide dic mihi : cum me vincis, non erubescis ?* Dis-moi de bonne foi, Philémon : quand tu m'as vaincu, n'en rougis-tu pas ?

Ce Poète vécut jusqu'à l'âge de 97 ans selon les uns, & de 99 selon les autres ; mais aucuns ne sont d'accord sur la manière dont il mourut. On lit dans Lucien qu'un jour étant assis dans un verger, il apperçut un âne qui mangeait des figues, qu'il lui fit apporter à boire par ses domestiques, & que le repas comique de cet âne le fit rire au point qu'il en perdit la vie. Valere Maxime est de l'avis de Lucien ; mais Diogène Laerce attribue cet accident à Chrysippe.

Elien, dans son Livre de la *Providence*, dit qu'une nuit, Philémon vit en songe neuf jeunes filles qui sortaient de sa maison, & que leur ayant demandé pourquoi elles s'en allaient, elles continuèrent leur chemin, en lui répondant qu'un mortel ne devait pas interroger les Dieux ; qu'à son réveil il raconta ce songe à son fils, qu'il acheva une Comédie qu'il avait commencée, qu'il se remit dans son lit, & qu'il s'y endormit pour ne plus se réveiller ; ce qui fait connaître, ajoute Elien, combien de son vivant Philémon était aimé des *Muses*.

Apulée qui raconte cette aventure d'une manière différente, prétend que Philémon jouait dans



J. D. Dussourc del. 1779 Ph. Triere Sculp.

MENANDRE.

une de ſes Pièces qui fut interrompue par le mauvais tems, que le lendemain le peuple s'aſſembla pour entendre le dernier Acte, que l'on envoya chercher Philémon qui n'arrivait point, & qu'on le trouva mort. On dit que ce Poète était fort avare, & qu'il vendait ſes écrits très-cher. Piérius Valérius aſſure que de ſon tems on voyait à Rome une ſtatue où il était repréſenté, tenant d'une main un volume d'ouvrages, & tendant l'autre pour en recevoir le prix. Il compoſa 90 Pièces dont l'une intitulée *le Marchand*, imitée par Plaute. Suidas rapporte qu'il eut un fils que l'on nomma Philémon *le jeune*, & qui fut Auteur de 54 Comédies.

MÉNANDRE.

Il naquit à Athènes en la 109^e^ *Olympiade*, l'an 411 de Rome, & eut pour parens Hégiſtrate & Diopéthès. Dès ſon enfance, il annonça les talens qui devaient lui acquérir la célébrité à laquelle il eſt parvenu, & au printems de ſon âge, il fut nommé Prince de la *nouvelle Comédie*. Il était louche, mais d'un eſprit vif & enjoué qui le rendit cher non-ſeulement aux Athéniens, mais aux femmes pour leſquelles il avait une paſſion exceſſive. Il aima ſur-tout Orgès & Thaïda dont les noms ſervent de titre à deux de ſes Comédies : il en compoſa beaucoup, & ne fut que huit fois vainqueur. L'ignorance & la brigue lui préférèrent

preſque toujours Philémon, & quelques autres Ecrivains dont à peine les noms ſont connus.

Outre ſes Pièces de Théâtre, Ménandre fit divers Ouvrages en proſe & pluſieurs Epitres adreſſées à Ptolémée : vers la 115^e *Olympiade*, époque à laquelle il eut le plus de réputation, les Rois de Macédoine & d'Egypte conçurent tant d'eſtime pour lui, qu'ils lui envoyèrent des députés avec un vaiſſeau, pour l'engager à paſſer auprès d'eux; mais il fut inſenſible à leurs offres.

On lit dans Diogène Laerce, qu'il eut pour Maître Théophraſte le Philoſophe, qu'il fut ſingulièrement conſidéré par Démétrius de Phalère avec lequel il vécut dans la plus grande intimité; que ce Démétrius ayant été exilé, Ménandre fut appellé en jugement, & qu'il aurait payé de ſa tête l'attachement qu'il avait pour ſon ami, ſi Téleſphore, gendre de ce même Démétrius, n'eût embraſſé ſa défenſe.

Euſèbe & Porphyre l'ont accuſé d'avoir pillé les anciens Poètes, & un certain Cratérius compoſa contre lui un Livre intitulé : *des larcins de Ménandre.* On voit auſſi dans Clément, qu'il avait puiſé beaucoup de choſes dans les Poètes Hébreux, entr'autres : *qu'on n'appaiſe point Dieu avec des taureaux & des victimes, mais par la juſtice & la pureté des mœurs.*

Acron & Plutarque ont écrit que ce Poète re-

gardait une Pièce comme finie dès l'instant qu'il en avait réglé le plan, bien qu'il lui restât à y joindre les graces de la poésie. C'était ainsi que pensait Racine. On sait que Ménandre composa 80 Pièces, & qu'il mourut à l'âge de 52 ans; mais on ignore de quelle manière; à moins que l'on ne s'en rapporte à un ancien *Scholiaste* dans lequel on lit qu'il se noya en se baignant dans le port du Pyrée.

Comicus ut liquidis periit dum nabat in undis.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en montant de ce Port vers la Ville, dit Meursius, on voit au bord du chemin le tombeau de Ménandre sur lequel est inscrite cette Epigramme de Diodore, traduite en latin, & conservée dans *l'Anthologie, Liv. 3, tit. 6.*

Hic ego Cecropide natum Diophite Menandrum
Bachi & Musarum delicias teneo.
Exiguos cineres : quod si quæsieris ipsum
Cœlestum in regno, vel Jovis invenies.

Les Athéniens lui érigèrent une statue qu'ils placèrent sur le Théâtre de Bachus, près de celles d'Eschyle, de Sophocle & d'Euripide.

Nous avons promis quelques fragmens de Ménandre, & nous regrettons beaucoup de ne pouvoir en donner davantage. Ceux que nous joignons à sa vie ont été traduits du grec même,

& appartiennent à ſes différentes Pièces. Ce ſont les ſeuls qui préſentent un ſens ſuivi, & nous n'avons pas cru devoir y ajouter une foule de vers détachés qui n'auraient de mérite qu'autant que nous pourrions citer ceux qui devaient les précéder ou les ſuivre.

FRAGMENS DE MÉNANDRE.

DES ADELPHES OU FURES.

C'EST un ouvrage que de trouver le parent d'un malheureux. Tout le monde le renie & le méconnaît. On ſait qu'il eſt dans le beſoin, & chacun tremble pour ſa bourſe.

Si les hommes ſe faiſaient un devoir de repouſſer les méchans, un plaiſir d'aider leur ſemblables; ſi, perſuadés que l'outrage fait à un autre les regarde eux-mêmes, ils formaient enſemble une ligue formidable, nous n'aurions pas à gémir des progrès de l'injuſtice. Surveillés par tout le monde, & punis comme ils le méritent, les méchans ſeraient bien rares, ou même il n'y en aurait déja plus.

DES ARRÉPHORES.

A.

Ce ſerait folie à vous de quitter une vie paiſible, pour prendre une femme. Tenez, je ſuis marié,

marié moi qui vous parle; & c'eſt pour cela même que je vous donne ce conſeil.

B.

Oh! c'eſt une affaire décidée : je veux en courir les riſques.

A.

Allons, courage. Je vous ſouhaite bien du ſuccès. Hélas! que d'écueils & de tempêtes vous avez à craindre! Sur la mer Egée, ſur la mer de Libye, de trente vaiſſeaux, il n'en périt pas trois; mais ſur celle où vous allez vous embarquer, de tous les maris, il n'en eſt pas un qui n'ait fait naufrage.

DU DYSCOLE, ou l'Homme de mauvaiſe humeur.

Ces richeſſes dont vous parlez ſont un bien peu ſolide. Si vous étiez ſûr de les conſerver toujours, je vous dirais peut-être : gardez-les pour vous, n'en faites part à perſonne. Mais vous n'êtes pas maître de vous-même, & tous vos biens viennent de la fortune. Pourquoi donc, ô mon père, refuſeriez-vous de les partager! Cette fortune qui vous les a donnés, peut tout-à-coup vous en dépouiller, & les faire paſſer au premier venu, à l'homme qui les mérite le moins. Ainſi, tandis que vous les poſſédez, faites-en un noble uſage, ſecourez ceux qui ſont dans le beſoin, faites-le

plus d'heureux qu'il vous ſera poſſible, c'eſt un tréſor qui ne périt point; & ſi vous venez à tomber dans l'infortune, c'eſt un fond que vous êtes ſûr de retrouver toujours.

DU JOUEUR D'INSTRUMENS.

Je croyais bonnement, Phanias, que les riches étant diſpenſés d'emprunter à uſure, ne paſſaient pas, comme les pauvres, les nuits à gémir, à ſe retourner ſans ceſſe, à pouſſer des hélas! & qu'ils goûtaient un ſommeil calme & profond; mais je je vous vois, vous autres gros Meſſieurs heureux mortels, éprouver le même ſort que nous.

DE L'ENNEMI DES FEMMES.

A.

J'en ſuis, on ne ſaurait plus mécontent.

B.

Je le crois bien : vous prenez la choſe du mauvais côté. Vous ne voyez plus que les inconvéniens ſans conſidérer les avantages. Une femme diſſipatrice eſt un grand fléau, une gêne cruelle pour un mari. Mais elle lui donne un enfant, & c'eſt quelque choſe : ſi vous tombez malade, elle a ſoin de vous; ſi vous êtes malheureux, elle vous conſole; ſi vous mourez, elle vous ferme les yeux, & vous donne la ſépulture. Faites ces réflexions

quand vous aurez des chagrins ; c'eſt le moyen de rendre votre ſort ſupportable. Mais ſi vous vous butez à ce qui vous afflige, ſans faire de compenſation, je vous défie d'y tenir. En général, dans chaque choſe, il y a toujours un mélange de bien & de mal.

DU COLLIER.

C'eſt pour le coup que votre riche héritiere va dormir à ſon aiſe. La voilà bien contente de ſa petite perſonne. Elle vient de faire une grande, une admirable proueſſe : elle a chaſſé de ſa maiſon celle qui lui faiſait ombrage, qui lui tenait au cœur. Dorénavant plus de mépriſe à craindre, tous ceux qui viendront chez moi ne regarderont plus que Créobyle ; à ſon air de fierté, on la reconnaîtra pour ma femme & la maitreſſe du logis. Mais on lui rira au nez, & ce ſera, comme on dit, l'âne qui ſe carre au milieu des ſinges. Je ne puis m'en taire, je maudis de bon cœur la nuit fatale où je devins ſon mari ! Qui, moi ! j'ai pu épouſer Créobyle ! j'ai pu pour ſes dix *talens*, prendre une femme d'une coudée ! & ſa morgue ! eſt-il rien de plus inſupportable ? Non, par tous les Dieux : j'ai une jeune ſervante, bien active, bien docile, & zeſt, elle vous la congédie pour en prendre une autre.

DE TROPHRONIUS.

A.

Ecoute, mon ami, c'eſt un étranger qu'il faut régaler.

B.

Fort bien, mais de quel pays? C'eſt un point dont il convient d'inſtruire le Cuiſinier. Par exemple, tous ces petits friands d'inſulaires nourris de poiſſons frais & de toute eſpèce, ne font pas grand-fête à notre marée. Ils n'y touchent que par manière d'acquit. Des ragoûts, des épiceries leur plaiſent davantage. Si c'eſt un Arcadien, un homme éloigné de la mer, c'eſt un feſtin pour lui qu'un plat de ce poiſſon, MM. les Ioniens aiment les ſauſſes, le candaule, tous les mets qui les échauffent & les mettent en belle humeur.

DE L'ENFANT SUPPOSÉ.

Heureux celui qui, après avoir vu le beau ſpectacle de l'Univers, le Soleil, ce flambeau univerſel, les nuages, le feu, s'en retourne de bonne heure & ſans regrets. Qu'il vive un ſiècle ou vingt ans, il aura toujours le même coup-d'œil : jamais la Scène ne deviendra plus magnifique : regardez la vie comme un voyage, & ce monde comme une foire. Cohue, trafics, haſards, filoux, embaras ; voilà ce qu'on y trouve. Si vous partez

des premiers, vous en aurez meilleur gîte, meilleure proviſion pour la route, & point d'ennemis. Si vous y faites un long ſéjour, vous n'arrivez au terme qu'après bien des fatigues, une vieilleſſe malheureuſe, mille privations pénibles. Vous trouvez ſur vos pas des ennemis qui vous tendent des embûches. On ne meurt pas heureux quand on vit trop long-tems.

L'argent, ſelon vous, n'eſt pas ſimplement un moyen de ſubvenir à vos beſoins journaliers, de vous procurer du pain, de la farine, du vinaigre, de l'huile. Vous en avez une bien plus haute idée. Cependant quand vous auriez tous les tréſors de Tantale, vous ne ſauriez acheter une exemption de mourir. Or, en quittant la vie, il faut laiſſer toutes ces richeſſes à d'autres. Que conclure de-là? Le voici : ne comptez pas ſur votre opulence, ne nous mépriſez pas nous qui ſommes pauvres, & par votre conduite, montrez-vous digne d'être toujours heureux.

Par Minerve, la vertu eſt un beau tréſor, une grande reſſource : j'ai converſé un moment avec cet homme, & voilà que je l'aime. Ah! dira-t-on, c'eſt que l'éloquence, & ſur-tout celle des Philoſophes eſt bien perſuaſive. Et pourquoi donc

tous les autres beaux parleurs ne donnent-ils pas la nauſée ? Ce ne ſont pas les diſcours de l'Orateur qui nous perſuadent, ce ſont ſes mœurs & ſon exemple.

Tu ne vois pas, mon ami, que tout être périt par ſes propres vices, & qu'il porte toujours dans ſon ſein le principe de ſa deſtruction. Ainſi, la rouille détruit le fer, les vers rongent le bois qui les renferme. De même l'envie, le plus grand de tous les fléaux, mine & conſume l'homme qui la porte dans ſon cœur. Elle eſt, elle fut, elle ſera toujours notre ruine. C'eſt l'odieuſe compagne d'une ame baſſe & méchante.

A-t-on jamais fait un Eſclave d'un coup-d'œil? Chanſons que tout cela. S'il était vrai, tous les hommes ſeraient rivaux. Le même objet fait la même impreſſion ſur tous les yeux. Mais, dites-vous, c'eſt le deſir qui enchaîne les amans; & pourquoi donc tel cœur n'eſt-il pas même effleuré, tandis que l'autre eſt bleſſé à mort. Ailez, c'eſt l'occaſion qui fait tout notre mal, & quand une femme nous atteint, c'eſt qu'elle a viſé bien à propos.

Voilà, ô Jupiter *Sauveur*, ce que nous devrions faire avant de nous marier, pour nous épargner

des regrets ; mais on s'arête à des riens. Quand on prend une femme, quel était ſon grand-père, demande-t on, quelle a été ſa nourrice ? Pour le caractère, on n'y regarde pas, on n'y penſe point. Quand on nous délivre la dot, nous faiſons venir un Expert pour examiner le titre des eſpèces, & voir ſi cet argent que nous ne garderons peut-être pas cinq mois entiers, eſt de bon aloi. Et la perſonne avec laquelle nous allons paſſer tout le reſte de notre vie, nous la recevons les yeux fermés : on riſque de trouver en elle une ſotte, une emportée, une acariâtre, une babillarde. Eh bien, moi, je vais promener ma fille dans tous les quartiers d'Athènes. Allons, celui qui la veut n'a qu'à parler. Mais je lui donne du tems pour peſer à loiſir à quel mal il ſe condamne. On le ſait, toute femme eſt un mal. Heureux celui qui a trouvé le moindre.

Il faut, ou garder le célibat, ou quand on ſe marie, s'en aller avec ſa dot & ſon épouſe, ſans ſe tracaſſer davantage au ſujet des amans. Mais ſur-tout qu'un homme ſage ne s'aviſe point de tenir ſa femme empriſonnée dans ſa maiſon. Ce ſexe aime les plaiſirs du dehors. Permettez-lui de promener ſes regards par-tout, de tout voir, de ſe trouver à toutes les fêtes, ſa curioſité une fois

ſatisfaite, il n'ira pas plus loin. Les hommes ne ſont pas ſi modérés là-deſſus. Mais celui qui ferme ſa porte, qui la ſcelle, tout ſage, tout éclairé qu'il peut être, je l'appelle un ſot, un aveugle. Si une femme ſe déplaît au logis, elle en ſortira plus vîte que la flèche & l'oiſeau, elle trompera les cent yeux d'un argus : & le mari d'enrager, & tout le monde de rire. La femme ſe perd & l'époux eſt berné.

Quoi ! toujours ma naiſſance ! Eh ! ma mère, ſi vous m'aimez, ne m'en parlez plus. Ceux qui n'ont aucun prix par eux-mêmes, aucun mérite perſonnel, ont recours à leurs titres, font ſonner bien haut leur naiſſance, & comptent tous leurs ayeux. Mais avez-vous vu, pourriez-vous nommer un homme qui n'ait des ayeux, qui ait pu naître ſans en avoir ? Eh quoi ! ceux qu'un changement de lieu, ou tout autre accident ont mis hors d'état de produire les leurs, ſont-ils moins nobles que ceux qui ont cet avantage ? L'homme vertueux, fût-il Ethyopien, ma mère, l'homme vertueux eſt toujours noble. Tel Scythe eſt un ſcélérat, mais n'était-ce pas un Scythe que le ſage Anacharſis ?

Epicharme regardait, comme les Dieux de l'univers, les vents, l'eau, la terre, le ſoleil, le feu

& les aſtres. Pour moi, je ne connais de Dieux utiles que l'or & l'argent. Placez ces deux divinités dans votre maiſon comme dans un Temple, puis adreſſez-leurs des vœux, vous ſerez exaucés. Terres, maiſons, eſclaves, vaiſſelles, amis, Juges, témoins; tout ce qu'il vous plaira d'avoir vous l'aurez. Donnez, & les Dieux mêmes s'empreſſeront de vous ſervir.

Ceſſez d'être ſage : la ſageſſe humaine n'eſt plus rien. La fortune, ſoit qu'on la regarde comme une intelligence, ou comme l'eſprit de la divinité, la fortune règne ſeule. C'eſt elle qui manœuvre, conduit & ſauve tout. La prudence des mortels eſt une ombre, une chimère. Croyez-moi, toutes vos penſées, toutes vos actions ſont inſpirées ou dirigées par la fortune. Nous ne faiſons que prêter notre nom, c'eſt elle qui agit toujours. C'eſt elle ſeule qu'on peut appeller eſprit & prévoyance, à moins qu'on ne ſe plaiſe à prononcer des mots vuides de ſens.

O Dercippe & Mnéſippe ! c'eſt un refuge bien doux, après les injures & les outrages, que le ſein de nos amis ! Quelle conſolation, ſur-tout dans le ſiècle où nous ſommes, de pouvoir pleu-

rer ſans faire rire les autres & de voir tous ceux qui nous environnent, partager notre douleur.

Chacun peut devenir riche, s'il ſe donne de la peine; Philoſophe s'il ſe livre à l'étude; bien portant s'il obſerve un bon régime. Mais ce que nous ne pouvons trouver, c'eſt une recette contre la douleur. Elle nous pourſuit toujours dans l'une comme dans l'autre fortune. Le mal nous apporte des chagrins, & le bien nous donne des inquiétudes.

Les animaux ſont beaucoup plus heureux & beaucoup plus ſages que l'homme. Sans aller plus loin, jettez les yeux ſur l'âne que voici : tout le monde convient qu'il eſt à plaindre; mais il ne contribue point à ſon malheur. Il ne connaît d'autres maux que ceux que la nature lui impoſe. Pour l'homme, outre ceux qu'il ne peut éviter, il en a mille autres factices. Un éternûment l'afflige, une parole injurieuſe le met en colère, un ſonge l'épouvante, le cri d'une chouette le glace de frayeur. Les débats, les préjugés, l'ambition, les loix ſont autant de maux de ſa façon qu'il ajoute à ceux auxquels la nature le condamne.

Si quelqu'un venait me dire : Craton, quand tu ſeras mort tu reviendras au monde, & tu ſeras à ta volonté, chien, bélier, bouc, homme ou cheval. Il faut que tu vives deux fois, les deſtins l'ont arêté, choiſis ce qu'il te plaira. Grand Dieu! lui dirais-je auſſi-tôt, ſur-tout ne me fais plus homme. De tous les animaux, c'eſt le ſeul dont le bonheur ou le malheur ſoit injuſte. Un beau courſier eſt mieux traité qu'une roſſe. On fait plus de cas d'un bon chien que d'un mauvais, un coq généreux à ſa nourriture à part, & le lâche craint toujours le brave : mais pour l'homme, ni la bonté, ni la nobleſſe, ni la valeur ne lui ſervent de rien. C'eſt le flatteur qui joue le premier rôle ; après lui, le médiſant, enſuite le méchant. Bref, j'aime mieux devenir âne que de voir plus heureux que moi des gens qui ne me valent pas.

Oüi, voilà le caractère de tous les Thraces, ſur-tout des Gètes, & je me fais gloire d'en tirer mon origine. La continence n'eſt pas notre vertu favorite : nous n'épouſons jamais moins de dix, onze, douze femmes, quelquefois davantage. Un homme, après en avoir eu quatre ou cinq, vient-il à mourir, nous le plaignons comme un pauvre

célibataire, comme un homme haï des Dieux, & qui n'a pas connu les joies de ce monde.

Si votre mère, en vous donnant le jour, a obtenu pour vous le privilége unique de jouir d'un bonheur conſtant, ſi un droit vous a garanti le ſuccès de toutes vos entrepriſes, j'excuſe votre emportement, il eſt juſte. Ce Dieu vous a trompé. Mais ſi, pour me ſervir de termes pompeux & tragiques, vous voyez le ſoleil aux mêmes conditions que les enfans des hommes, j'exige de vous plus de patience & de ſang froid. Raiſonnons. Vous êtes homme, c'eſt-à-dire, de tous les êtres le plus ſujet aux viciſſitudes & aux cataſtrophes. Faible atôme, il s'élève aux choſes les plus ſublimes, & ſa chûte eſt terrible, parce qu'elle le prive des plus beaux avantages. Pour vous, vous n'avez pas perdu de grands biens, & vos maux ſont modérés. Que vos regrets le ſoient de même.

Ces divers morceaux reſpirent la Philoſophie la plus ſaine, la morale la plus douce, & tel était le caractère de toutes les Comédies de Ménandre. » Toujours élégant, toujours naturel, dit Plutarque, ſes Ouvrages ſont une prairie émaillée de fleurs où l'on aime à reſpirer un air pur... La Muſe d'Ariſtophane reſſemble à une femme per-

due ; celle de Ménandre à une honnête femme «. Boileau a saisi cette idée, lorsqu'il dit en parlant des loix qui réprimèrent la licence des Auteurs comiques.

Le Théâtre perdit son antique fureur,
La Comédie apprit à rire sans aigreur,
Sans fiel & sans venin, sut instruire & reprendre,
Et plut innocemment dans les vers de Ménandre.

POÈTES

Qui ont été contemporains de Ménandre, ou qui ont vécu après lui.

ALEXIS.

ORIGINAIRE de Sibaris, Ville de la Grèce, oncle & ami de Ménandre. Selon Aulugelle, il fit une Pièce sur la vie de Pythagore, & deux autres, *Méropide & Ancylione*, dans lesquelles il se déchaînait vivement contre la philosophie de Platon. Il avait coutume de dire que les loix des Athéniens l'emportaient sur celles des autres Grecs en ce que celles des derniers veillaient à ce que tous les enfans eussent soin de leurs parens dans leur vieillesse, au lieu que chez les Athéniens il n'y avait que ceux à qui leurs parens avaient donné des métiers bons & utiles qui fussent tenus de ce devoir.

On prétend que cet Alexis était très-gourmand, & Plutarque dit qu'il laiſſa des préceptes de volupté. Il mourut fort âgé, & quelqu'un alors lui demandant ce qu'il faiſait, il répondit qu'il mourait peu à peu : *quid agis, Alexi ? paulatim morior.* Je déménage en détail, diſait M. de Fontenelle qui ſur la fin de ſes jours devenait ſourd & aveugle. Alexis laiſſa un fils appellé Stephanus, qui fit auſſi des Comédies.

LYNCÉE.

Ce Poète était de Samos, frère de Duris, tyran de la même Ville, & ami de Théophraſte. Il fit pluſieurs Comédies, & remporta ſouvent le prix ſur Ménandre.

ARISTOMÈNE.

On le ſurnomma θυροποιὸς, *januarum fabricator :* il fut Auteur de quelques Pièces parmi leſquelles on cite *Ametus, Nicéphon, Adonis.*

DIPHILE.

Il était de Sinope, & vécut immédiatement après Ménandre. On lui attribue 100 Comédies, parmi leſquelles, ſelon Térence, Plaute en a imité pluſieurs. Euſèbe prétend qu'il était très-comique & très-abondant en maximes. Clément d'Alexandrie dit la même choſe de cet Auteur, & cite quelques-uns de ſes vers. On aſſure qu'il mourut à Smyrne.

TIMOCLÈS.

Il exiſta deux Poètes Comiques de ce nom. Le premier était d'Athènes, & compoſa ſix Pièces : la patrie du ſecond eſt inconnue, & on le dit Auteur d'onze Comédies. Suidas & Athénée en font mention.

APOLLODORE.

Il était de Sicile, & vécut peu après Ménandre : on lit dans Donat que Térence a imité quelques-unes de ſes Pièces, & que ce fut d'après lui qu'il compoſa *Hécyre* & le *Phormion.*

Il y a eu trois autres Apollodore, le premier qui était de Tharſe, & que l'on met au nombre des Poètes Tragiques ; le ſecond qui naquit à Athènes, & qui fit 47 Pièces dont cinq lui méritèrent le prix ; le troiſième qui était Grammairien & fils d'Aſclépiade.

ARISTONYME.

Il vécut en la 103^e *Olympiade*, & compoſa diverſes Pièces citées par Athénée. Ptolémée Philopator fit cas de ſes talens, & le nomma ſon Bibliotécaire à la mort d'Apollonius qui poſſédait cet emploi. Quelque tems après, Ariſtonyme fut mis & détenu en priſon pour avoir voulu ſe retirer auprès du Roi Eumenès. Il recouvra ſa liberté. Il y a eu un autre Ariſtonyme Joueur de luth d'Alexandre le Grand.

PHILOSTÉPHANUS.

On cite de lui une Pièce intitulée *Délius* dans laquelle on trouve le nom de presque tous les fameux Cuisiniers de son tems.

ANAXIPPE.

Il vivait sous le règne d'Antigonus & de Démétrius le *Preneur de Villes*. Athénée fait mention de plusieurs de ses Pièces dont l'une avait pour titre le *Joueur de Harpe*. Il répétait souvent que les Philosophes si sages dans leurs discours, l'étaient fort peu dans leur conduite.

POSIDIPPE.

Il fleurit peu d'années après Ménandre. Les Anciens lui attribuent trente Pièces, & le regardent comme l'un des Poètes les plus célèbres de son tems.

POLYEUCTE.

Suidas & Athénée citent de lui une Pièce intitulée *Hénochus*, nom d'un fameux Cocher. On prétend qu'il était très-impie & très-efféminé.

A cette liste on peut ajouter Scelérias né à Tarente & Auteur de *Méléager*.

Un Lysimaque, Béotien, qui fit des Comédies, & un autre qui travailla dans le genre lyrique.

Ménécrate, Auteur de diverses Pièces, entre autres de *Manestor* & d'*Hermioneus*.

Mylos

Mylos qui donna lieu, dit-on, au proverbe suivant, relatif à ceux qui entendent tout en feignant de ne rien entendre : *Mylos omnia audiens.*

Métagène, Athénien & fils d'Esclave.

Autocratès, de la même Ville, & cité par Suidas.

Machon, Sicyonien selon les uns, & de Corinthe selon les autres. Athénée rapporte quelques vers tirés de ses Comédies dans lesquelles il attaquait particulièrement les Parasites & les Courtisannes.

Epicrate d'Ambracie, qui dans sa jeunesse avait travaillé pour la *Comédie moyenne.* On cite de lui une Pièce intitulée les *Amazones.*

Nausicrate dont parle Athénée.

Archedicus, Auteur de plusieurs Comédies, dont l'une intitulée le *Trésor.*

Evangelus, originaire d'Athènes. Athénée lui attribue *Acalyptomène.*

Dioxippe, Athénien & Auteur de plusieurs Comédies.

Epinicus dont Athénée cite une Pièce intitulée *Hyppoballomène.*

Nous avons promis de parler successivement des écrits qui concernent le Théâtre, des personnes qui ont contribué à sa perfection, soit par leurs ouvrages, soit par leurs talens ; & d'après cela, nous n'avons pas cru devoir quitter les Grecs sans faire connaître Homère & Aristote ; Homère qui

donna l'idée de la Tragédie & de la Comédie, Ariſtote qui en dicta les règles. Mais avant de paſſer à ces deux Artiſtes, revenons un peu ſur les Chœurs des Anciens, & mettons les gens de l'Art & les amateurs à portée de juger ſi nous avons gagné ou perdu en les ſupprimant de nos Pièces. L'Abbé Vatry, de l'Académie Françaiſe, a fait ſur cette matière une Diſſertation inſérée dans les *Mémoires de Littérature*, Tome VIII, & ce ſont ſes réflexions que nous allons citer.

AVANTAGES DES CHŒURS DES ANCIENS.

„ LA Tragédie, dans ſon origine, n'était qu'une Hymne ſacrée, chantée & danſée en l'honneur de Bachus. Les ſujets dont on prenait occaſion de louer le Dieu venant à s'épuiſer, les Poëtes furent obligés de recourir à différentes inventions pour ne point toujours rebattre les mêmes choſes. De-là vinrent les Epiſodes que nous appellons Actes aujourd'hui, qui ſe récitèrent par un ou pluſieurs Hiſtrions entre deux Chants de ces Hymnes en Chœurs. De ces Epiſodes, ou Actes ſe forma dans la ſuite le corps de la Tragédie, & inſenſiblement les Chœurs n'en furent plus qu'une partie qu'il fallut ajuſter avec les autres, d'une manière vraiſemblable. Mais ce ne fut pas ſimplement pour

ſatisfaire à la coutume, que l'on les conſerva, ce fut à cauſe des grands avantages que la Tragédie en retirait.

1°. Ils ſervaient à rendre la Tragédie plus régulière & plus variée.

2°. Ils lui donnaient de l'éclat & de la majeſté.

3°. Ils en augmentaient le pathétique.

Ils la rendaient plus régulière en ce qu'ils étaient une conſéquence naturelle du choix judicieux de l'action repréſentée, & du lieu de la ſcène, & en ce qu'ils étaient le fondement de la plupart des règles du Théâtre. Ils la rendaient plus variée, & par rapport au fond des choſes, & par rapport à la repréſentation. Reprenons ces deux objets.

Chez les Anciens, le lieu de la Scène était toujours le devant d'un Temple, ou d'un Palais, ou quelqu'autre endroit public, & c'eſt auſſi celui qui paraît le plus convenable. Il faut que les Spectateurs puiſſent aiſément ſe perſuader qu'ils ſont préſens à l'action; & comment peuvent-ils ſe l'imaginer lorſqu'elle ſe paſſe dans un cabinet, ou dans une chambre de conſeil? Par quel enchantement pourraient-ils croire qu'ils y ont été introduits? Par quelle eſpèce de magie, en levant une ſimple toile, un lieu exactement fermé de toutes parts peut-il s'ouvrir tout-à-coup aux yeux de pluſieurs milliers de perſonnes? en un mot, comment eſt-il poſſible

qu'un lieu que l'on ſuppoſe ſecret, ſoit en même-tems public ? Outre cela, une action, pour pouvoir être expoſée ſur la ſcène avec vraiſemblance, doit être éclatante, ſe paſſer entre les premiers de l'Etat, & être de nature à intéreſſer tout un peuple. Il s'enſuit de-là qu'elle doit aſſembler un grand nombre de témoins qui y prennent part : ces témoins forment le Chœur. Il ne ſerait pas naturel que des gens intéreſſés à l'action & qui en attendent l'iſſue avec impatience, demeuraſſent toujours ſans rien dire. La raiſon veut au contraire qu'ils s'entretiennent de ce qui vient de ſe paſſer & de ce qu'ils ont à eſpérer, ou à craindre, lorſque les principaux perſonnages, en ceſſant d'agir ou de paraître ſur le Théâtre, leur en donnent le loiſir, & voici la matière des chants des Chœurs.

C'eſt de la ſorte que la néceſſité de ces Chœurs réſulte du choix judicieux de l'action théatrale & du lieu de la ſcène. Comme on ne pourrait avec raiſon les introduire dans une chambre de conſeil & dans un cabinet, on ne peut les ſupprimer dans une place publique, & ainſi le lieu de la ſcène, l'action & le chœur ſe prêtent une vraiſemblance réciproque dont ils manquent ſi-tôt qu'on les ſépare.

Il ſuffit d'examiner avec un peu d'attention l'*Œdipe* de Sophocle, ou telle autre Pièce de la bonne antiquité que l'on voudrait choiſir, pour voir

que la plupart des règles fondamentales du Théâtre ſont une ſuite naturelle des Chœurs. Les Anciens ne manquaient jamais l'unité de lieu. Cette règle leur paraiſſait même de nature à ne pouvoir être violée, & ils n'en faiſaient point de précepte. La raiſon en eſt qu'il vaut beaucoup mieux manquer à la vraiſemblance dans les choſes où l'on a beſoin de raiſonnement pour s'en appercevoir, que dans les choſes qui frappent les ſens & qui ne manquent pas de révolter à la première vue un ſpectateur attentif & intelligent. L'unité de lieu violée eût ſuffi ſeule à Athènes pour faire ſiffler une Pièce. Un Poète nommé *Carcinus*, au rapport d'Ariſtote, faiſait ſortir Amphiaraüs du Temple ſans qu'on le vît; la Pièce tomba, les ſpectateurs ne pouvant ſouffrir qu'on leur voulût perſuader qu'Amphiaraüs était ſorti, lorſqu'on n'en avait rien vu. Aujourd'hui on ne nous perſuade pas ſeulement qu'un homme ſoit ſorti d'un Temple ou d'un Palais, ſans que nous nous en ſoyons apperçus; on va juſqu'à nous faire croire que ce qui était une ſalle, il n'y a qu'un moment, eſt devenu tout-à-coup un jardin, & l'on nous métamorphoſe ſans ſcrupule, l'appartement d'une Princeſſe en un Temple, ou en une Place publique.

Les Chœurs ſuffiſaient aux Anciens pour les empêcher de tomber dans ce défaut, car le Chœur ne ſortant preſque jamais du Théâtre, lorſqu'il

s'en était une fois emparé, il eût été trop visiblement ridicule de supposer que le Théâtre fût changé, lorsque les personnes qui l'occupaient, n'avaient point changé de place.

Les Chœurs servaient encore à marquer la durée de l'action, & les chants, les danses dont ils étaient composés étaient une espèce de mesure du tems qui s'était écoulé entre un Acte & un Acte. Outre cela, ils arêtaient le Spectateur en continuant de l'occuper, & ils ne manquaient pas de lier l'Acte qui finissait, avec le commencement du suivant, ce qui est plus important qu'on ne pense, puisque cette liaison contribue à faire sentir l'unité de l'action. Nos cinq Actes isolés les uns des autres, forment en quelque sorte cinq Pièces différentes que l'on joue les unes après les autres, & il faut convenir que l'économie du Théâtre ancien est toute autre par le moyen des Chœurs.

En rendant la Tragédie plus régulière & plus variée, ils contribuaient encore à la pompe & à l'éclat du Spectacle.

Que l'on se représente un moment l'effet que devait faire sur le Théâtre un grand nombre d'Acteurs de différent sexe & de différent âge, dont les Chœurs étaient composés. Leurs danses, leurs chants, la magnificence de leurs habits, tout cela ne contribuait-il pas merveilleusement à relever

l'éclat du Spectacle ? Je vois qu'un des meilleurs moyens d'attacher les peuples & de les tenir comme enchantés, a toujours été d'employer la Musique & les cérémonies. On a beau vanter l'intérêt que le peuple prend à une action, on a beau faire des récits fidèles de ses craintes ou de ses emportemens, on en est tout autrement frappé, lorsqu'on le voit paraître lui-même représenté par ses chefs, & que l'on est témoin de ses différens mouvemens.

Les Chœurs, par leurs respects & par leurs louanges relèvent aussi la dignité des personnages, & les rendent plus grands aux yeux des Spectateurs. Enfin, le but des Poëmes dramatiques est certainement l'instruction du peuple, il faut qu'il remporte toujours du Spectacle quelque maxime utile dont il ait été frappé ; or, il paraît que les Chœurs étaient autrefois destinés particulièrement à cet usage, & que ce fut une des principales raisons qui les fit conserver. Le Poète n'ose hasarder dans les Scènes un grand nombre de maximes, parce que rien ne serait plus opposé à la vérité du Dialogue, mais rien ne l'empêche de répandre dans les Chœurs la morale la plus sublime, & c'est aussi ce qui composait presque toujours les Chœurs des Tragédies anciennes.

Ces mêmes Chœurs y produisaient le pathétique, y admettaient la Religion & l'embellis-

ſaient de ſes plus auguſtes cémonies. Par ce moyen, le Théâtre était une école de vertu, & le meilleur moyen qu'eût la ſageſſe humaine de ramener & d'entretenir les peuples dans leurs devoirs.

La Tragédie ainſi conçue, a ſes paſſions qui lui ſont propres. Toute ſa perfection conſiſte à les imprimer fortement dans les eſprits, & c'eſt à quoi ſervaient beaucoup les Chœurs. Tout le monde connaît la force de la muſique & de la danſe, il ſerait inutile d'en diſcourir ici. Il n'y a perſonne qui ne ſache, par ſa propre expérience, quelles impreſſions elles ſont capables de faire. Ainſi, 1°. les Chœurs par la muſique & la danſe qui les accompagnaient toujours, contribuaient merveilleuſement à remuer les paſſions.

Il eſt néceſſaire qu'il y ait des intermèdes, mais il ne faut pas pour cela laiſſer refroidir le Spectateur, il faut au contraire ſoutenir en lui & fortifier les paſſions qu'on a commencé d'y exciter. Tel était l'effet des Chœurs qui rempliſſaient les eſprits d'idées convenables au ſujet, & qui donnaient une nouvelle force aux ſentimens que les diſcours des perſonnages venaient de faire naître.

2°. Ils ſervaient encore à émouvoir les paſſions en offrant aux Spectateurs d'autres Spectateurs vivement émus. Ce n'eſt pas ſeulement un Spectacle digne de crainte ou de pitié qui réveille en nous l'un ou l'autre de ces deux ſentimens,

il ſuffit ſouvent, pour les éprouver, de voir quelqu'un qui en ſoit fortement touché; c'eſt ce que les peintres ont fort bien conçu. Lorſqu'un tableau eſt fait pour émouvoir, ils ne ſe contentent pas de repréſenter ſeulement l'action, ils peignent encore ſur les viſages des aſſiſtans, les différentes paſſions que leurs tableaux doivent faire naître, ils vont même quelquefois juſqu'à intéreſſer les choſes les plus inſenſibles. Dans le tableau du maſſacre des *Innocens*, le Brun a non-ſeulement exprimé tout ce qu'un pareil ſujet pouvait avoir d'horrible, mais il a peint deux chevaux qui, les crins hériſſés, reculent & ne veulent point fouler aux pieds, les enfans égorgés. C'eſt un artifice qui a été ſouvent employé & qui a toujours réuſſi. Un bon Poète doit faire la même choſe, & il faut que ſur le Théâtre, Iphigénie ſoit environnée de perſonnes qui partagent ſes malheurs.

Ce qui doit nous convaincre fortement des grands effets des Chœurs anciens, c'eſt le ſuccès de nos Opéras. On a traité ce Spectacle de ridicule & de monſtrueux, on avait raiſon à bien des égards; mais ce n'eſt point en ce que les Opéras ſe chantent & qu'ils ſont accompagnés de danſes, qu'ils ſont vicieux, c'eſt parce que très-ſouvent on n'y trouve ni conduite, ni intelligence du Théâtre; c'eſt parce que des lieux communs d'amour & des bagatelles joliment dites, y tien-

nent la place des grandes paſſions propres à la Tragédie. Il faut que le pouvoir de la danſe & de la muſique ſoit bien grand, pour avoir pu faire goûter un Poëme auſſi défectueux. D'un Spectacle unique & parfait en ſoi, nous en avons fait deux qui ſont imparfaits. Le but de notre Opéra, eſt de ravir les yeux & les oreilles, mais il manque de ce qu'il faudrait pour ſatisfaire des perſonnes raiſonnables. Notre Tragédie peut plaire à l'eſprit, mais elle eſt dépouillée de ce qui ſerait néceſſaire pour enchanter les ſens, n'ayant ni Théâtre, ni machines, ni habits, ni muſique, ni décorations. La Tragédie ancienne ne négligeait aucuns de ces moyens «.

C'eſt par des faits que nous répondrons ſucceſſivement à quelques idées renfermées dans cette diſſertation, mais en les combattant, nous ſerons forcés de convenir avec l'Abbé Vatry que les Chœurs étaient une beauté réelle, & que peut-être nous avons eu tort de n'en point faire uſage dans nos Tragédies.

A l'égard de notre Opéra, il ſemble que depuis quelque tems on cherche à lui donner une marche plus ſérieuſe, un enſemble plus tragique; mais ſi on le perfectionne d'un côté, pourquoi de l'autre lui ôte-t-on ſa pompe & ſes agrémens? Proſcrivons-en les Ballets inutiles, les Fêtes étrangères à l'action, mais ne dépouillons point un

J. D. Dugourc del. 1779. Ingouf Junior Sculp.

ARISTOTE.

ſujet du Spectacle qui lui eſt attaché. Quelque vérité que puiſſe mettre un Muſicien dans la manière dont il notera ſes Scènes, jamais il n'égalera le naturel d'une déclamation dépourvue de chants; s'il était poſſible qu'il y parvînt, raiſon de plus pour qu'il délaſſe l'ame & l'oreille de ſes Spectateurs. S'il néglige de les attacher, de les diſtraire par la variété des objets, en un mot, s'il ne leur offre point des repos, il n'en eſt pas un ſeul qui ne quitte ſon Opéra, pour aller entendre une Tragédie dont les Interlocuteurs l'intéreſſeront ſans le fatiguer.

ARISTOTE.

Né à Stagyre, petite ville de Macédoine, la première année de la 99^e^. *Olympiade*; il eut pour mère Pheſtis, & pour père Nicomaque petit-fils de Machaon, neveu d'Eſculape, & favori d'Amyntas Roi de Macédoine, qui en fit ſon Médecin & ſon ami : la mort prématurée de ce Nicomaque fit tomber Ariſtote entre les mains d'un certain Proxénus qui ſe chargea de ſon éducation, & qui lui donna le germe de toutes les Sciences. Ariſtote en fut ſi reconnaiſſant, qu'après ſa mort il lui éleva des Statues, & qu'il devint à ſon tour le tuteur de ſon fils Nicanor auquel il donna toutes les leçons qu'il avait reçues de ſon père. Cependant Epicure,

Elien & Athénée prétendent qu'il avait puisé de si mauvais principes chez ce même Proxénus, qu'il dissipa tout son patrimoine de l'instant qu'il fut abandonné à lui-même, & que par libertinage il embrassa le parti des armes. Ils ajoutent que ce parti ne lui ayant pas réussi, il fut obligé, pour vivre, de vendre des remèdes & des poudres de senteur. Mais plusieurs Ecrivains récusent le témoignage de ces trois Philosophes, connus d'ailleurs par leur animosité & par les traits satyriques qu'ils lançaient contre tous ceux dont le mérite les blessait. *Allez à Athènes, étudiez persévéramment la Philosophie : vous aurez plus besoin d'être retenu, que d'être poussé.* Tel est, selon Ammonius, l'Oracle qu'Aristote même reçut d'Apollon qu'il était allé consulter.

La grande réputation que Platon s'était acquise, engageait tous les étrangers à se mettre sous sa discipline, Aristote fut du nombre, mais dès les premiers jours, il y parut moins en disciple qu'en génie. Il y devança tous ceux qui s'y trouvaient avec lui, & on ne l'appella plus que *l'esprit* ou *l'intelligence*. Il joignait à ses talens naturels une ardeur insatiable de tout savoir, & sa passion pour la lecture alla si loin, qu'il acheta jusqu'à trois *talens* les livres de Spensippe. Strabon ajoute qu'il fut le premier qui pensa à se faire une Bibliothèque.

Si l'on en croit cet Ammonius que nous venons de citer, Ariſtote demeura pendant 20 ans, dans l'Ecole de Platon dont il honora la mémoire par un Autel qu'il lui érigea, & ſur lequel il fit graver ces deux vers :

Gratus Ariſtoteles ſtruit hoc altare Platoni,
Quem turbæ injuſtæ vel celebrare nefas.

Il y a beaucoup d'autres preuves de ſon amour envers ſon Maître, témoin l'Oraiſon funèbre qu'il compoſa pour lui, & mille Epigrammes dans leſquelles il a rendu juſtice à ſon mérite. Néanmoins quelques Auteurs démentent ces mêmes preuves, & ſuppoſent que Platon & Ariſtote ſe brouillèrent très-ſérieuſement. Le Maître, diſent-ils, ſe faiſait ſouvent un plaiſir de mortifier le Diſciple. Entr'autres choſes, il lui reprochait trop d'affectation dans ſon diſcours, & trop de magnificence dans ſes habits. De ſon côté, Ariſtote ne ceſſait de railler Platon, & de le piquer dans toutes les occaſions : ces méſintelligences allèrent ſi loin, que ce dernier lui préféra Xénocrate, Spenſippe, Amyclas & d'autres pour leſquels il n'eut rien de ſecret. Piqué de cette préférence, Ariſtote profita d'une abſence de Spenſippe & de Xénocrate, ſe fit accompagner d'un grand nombre de Diſciples, alla trouver Platon à qui le grand âge avoit ôté la mémoire, lui fit une foule de queſtions ſophiſtiques, plus embaraſſantes les unes que les

autres, le conduisit adroitement dans le piége qu'il venait lui tendre, & le força enfin à lui abandonner le champ de bataille. On ajoute que Xénocrate revenu de son voyage trois mois après, fut très-surpris de trouver Aristote à la place de son Maître, & que bientôt il contraignit le Disciple à la lui rendre. D'autres assurent que Platon se sentit grièvement offensé, de ce que de son vivant Aristote se fût fait chef d'un parti, & qu'il eût érigé dans le *Lycée* une secte entièrement opposée à la sienne. Il le comparait à ces enfans vigoureux qui battent leurs nourrices après avoir sucé leur lait.

L'auteur de tous ces bruits si désavantageux à la réputation d'Aristote, est un certain Aristonèxe que l'esprit de vengeance anima contre lui, au rapport de Suidas, parce qu'il ne l'estimait pas autant que Théophraste qu'il avait désigné pour être son successeur.

Il n'est pas vraisemblable, comme le dit Ammonius, qu'Aristote ait osé chassé Platon du lieu où il enseignait, & que de son vivant il ait formé une secte contraire à la sienne. Le grand crédit de Chabrias & de Timothée, qui avaient été à la tête des armées & qui étaient parens de Platon, aurait arrêté une entreprise si audacieuse. bien loin qu'Aristote ait osé combattre la doctrine de Platon pendant qu'il vivait, nous voyons que

même depuis sa mort il en a toujours parlé dans des termes qui marquaient toute l'estime qu'il avait pour lui. Il est vrai que la secte Péripathéticienne est bien opposée à la secte Académique, mais on ne prouvera jamais qu'elle soit née avant la mort de Platon : si Aristote l'a abandonné, il n'a fait que jouir du droit des Philosophes, & l'amour de la vérité l'aura emporté chez lui sur l'amitié qu'il devait à son Maître. Si quelquefois il ne l'a pas assez ménagé, on doit le pardonner au feu de sa jeunesse, & à cette grande vivacité d'esprit, qui de tems en tems le faisait sortir des bornes d'une dispute modérée.

Platon, en mourant, laissa le Gouvernement de l'Académie à Spensippe son neveu : choqué de cette préférence, Aristote prit le parti de voyager, parcourut les principales Villes de la Grèce, & ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer à son instruction. Ce fut alors que Philippe Roi de Macédoine, lui manda que son dessein était de le charger de l'éducation de son fils.

» Je rends moins graces aux Dieux, lui écri-
» vait-il, de me l'avoir donné, que de l'avoir
» fait naître pendant votre vie. Je compte
» que par vos conseils, il deviendra digne de
» vous & de moi «. *Aul. gell. lib. IX.* » Je dois
» le jour à mon père, répéta souvent dans
» la suite Alexandre le Grand, mais je dois à

» mon Précepteur l'art de me conduire : ſi je » règne avec quelque gloire, je lui en ai toute » l'obligation «.

Il y a apparence qu'Ariſtote demeura à la Cour de ce Prince juſqu'au moment où il porta la guerre en Aſie. Devenu inutile à ſon élève, le Philoſophe reprit le chemin d'Athènes qui le reçut avec la plus grande diſtinction, & qui lui donna le *Lycée* pour y fonder une nouvelle Ecole de Philoſophie. Quoique le ſoin de ſes études l'occupât beaucoup, il ne laiſſait pas d'entrer dans tous les mouvemens & dans toutes les querelles qui agitaient alors les divers Etats de la Grèce. On le ſoupçonne même de n'avoir pas ignoré la malheureuſe conſpiration d'Antipater qui fit empoiſonner Alexandre à la fleur de ſon âge, & au moment où ſes victoires ſemblaient lui promettre la conquête du monde entier.

Cependant Xénocrate qui avait ſuccédé à Speuſippe, enſeignait dans l'Académie la doctrine de Platon, & de ce moment, Ariſtote devint le rival de celui dont il avait été le diſciple. Il prit donc une route différente, & quoiqu'il n'ait point prétendu au caractère de Légiſlateur, il écrivit des Livres de Loix & de Politique, par oppoſition à ſon ancien Maître. Il obſerva à la vérité la méthode de la double doctrine, la ſeule qui de tous les tems fût en vogue dans l'Académie ; mais avec moins de réſerve

réſerve & de diſcrétion que ceux qui l'avaient précédé. Les Pythagoriciens & les Platoniciens faiſaient de cette méthode même un ſecret à leurs écoles : mais il ſemble qu'Ariſtote ait eu envie de la faire connaître à tout le monde, en indiquant publiquement la diſtinction que l'on doit faire de ces deux genres de doctrine. Auſſi parle-t-il ſans détour & de la manière la plus dogmatique contre les peines & les récompenſes d'une autre vie. La mort, dit-il, dans ſon Traité de Morale, eſt de toutes les choſes la plus terrible ; c'eſt la fin de notre exiſtence, & après elle, l'homme n'a ni bien à eſpérer, ni mal à craindre.

Dans ſa vieilleſſe, Ariſtote fut attaqué par un Prêtre de Cérès, qui l'accuſa d'impiété & le conduiſit devant les Juges. Comme cette accuſation pouvait avoir des ſuites fâcheuſes, le Philoſophe jugea à-propos de ſe retirer ſecrètement à Chalcis. En vain ſes amis voulurent l'arêter : empêchons, leur cria-t-il en partant, empêchons qu'on ne faſſe une ſeconde injure à la Philoſophie. La première, ſans doute, était le ſupplice de Socrate qui pourrait être regardé comme un Martyr de l'unité de Dieu dans la loi de nature, s'il n'avait pas eu la faibleſſe, pour complaire à ſes Concitoyens, d'ordonner en mourant, qu'on ſacrifiât un coq à Eſculape.

On raconte diverſement la mort d'Ariſtote : les uns diſent que déſeſpéré de ne pouvoir deviner la cauſe du flux & du reflux qui ſe fait ſentir dans l'Euripe, il s'y précipita en diſant : *puiſqu'Ariſtote n'a jamais pu comprendre l'Euripe, que l'Euripe le comprenne donc lui-même.* D'autres rapportent qu'après avoir ſoutenu quelque tems ſon infortune & lutté contre la calomnie, il voulut finir comme Socrate & but de la ciguë : d'autres enfin aſſurent qu'il mourut de ſa mort naturelle, mais exténué par des veilles trop répétées, par un travail trop opiniâtre. Tel eſt le ſentiment d'Apollodore, de Denys d'Halicarnaſſe, de Cenſorin, de Laerce. On lit dans ce dernier, qu'Ariſtote avait une ſi grande ardeur pour l'étude, que lorſqu'il voulait repoſer, il tenait dans ſa main une ſphère d'airain appuyée ſur un baſſin, afin d'être réveillé par le bruit qu'elle ferait en y tombant.

Ariſtote, au moment de ſa mort, invoqua la cauſe univerſelle, l'Être ſuprême auquel il allait ſe rejoindre : les Stagiriens tranſportèrent ſon corps de Chalcis à Stagire & lui érigèrent un tombeau ſur lequel ils bâtirent un Autel, une eſpèce de Temple qu'ils appellèrent de ſon nom, afin qu'il fût un monument éternel de la liberté & des autres priviléges qu'Ariſtote leur avait obtenus, ſoit de Philippe, ſoit d'Alexandre.

Quoique la vie d'Ariſtote ait toujours été fort

tumultueuſe, tant au Lycée qu'à la Cour du Roi de Macédoine, le nombre de ſes Ouvrages eſt cependant prodigieux. On en peut voir les titres dans Diogène Laerce, & plus correctement dans Jerôme Gémuſæus Médecin & Profeſſeur de Philoſophie à Bâle, qui a compoſé un écrit intitulé : *De Vitâ Ariſtotelis & ejus Operum Cenſura ;* encore ne ſommes-nous pas sûrs qu'ils y ſoient tous nommés : il eſt même probable qu'il y en a eu pluſieurs de perdus, puiſque Cicéron cite dans ſes Entretiens des paſſages qui ne ſe trouvent point dans ce qui nous reſte d'Ariſtote.

Quand les perſécutions de ſes ennemis le forcèrent de quitter Athènes, il nomma Théophraſte pour ſon ſucceſſeur & lui légua tous ſes manuſcrits. Ce dernier jouit toute ſa vie d'une très-grande réputation : on comparait la douceur de ſon éloquence à celle du vin de Lesbos qui était ſa patrie : né doux & obligeant, il parlait avantageuſement de tout le monde & rendait les ſervices les plus eſſentiels, ſur-tout aux Gens de Lettres : il ſavait faire valoir leur mérite, lorſqu'ils l'oubliaient, ou plutôt qu'ils ſemblaient l'ignorer par modeſtie.

Pendant que Théophraſte ſe diſtinguait ainſi à Athènes, Sophocle fils d'Amphictide porta une loi par laquelle il était défendu à tous les Philoſophes d'enſeigner publiquement ſans une per-

miſſion expreſſe du Sénat & du peuple. La peine de mort était même décernée contre ceux qui n'obéiraient point à ce Règlement : indignés de cela, les Philoſophes laiſsèrent le champ libre aux Rétheurs contre leſquels un certain Philon qui avait été ami d'Ariſtote, compoſa bientôt une critique dans laquelle il faiſait l'apologie des Philoſophes retirés. Cette apologie fut attaquée par Démocharès homme accrédité & fils d'une ſœur de Démoſthène : mais il régnait tant de fiel dans cette ſatyre, l'Auteur y faiſait des Philoſophes, un portrait ſi odieux & ſi peu reſſemblant, que le peuple le condamna à une amende de cinq talens, & rappella ceux que la loi de Sophocle avait bannis de la République.

Théophraſte mourut, & le Lycée perdit beaucoup de ſon ancienne ſplendeur : cependant on continua toujours d'y enſeigner, & Démétrius de Phalère, Straton, ſurnommé *le Phyſicien*, Lycon, Ariſton de l'Iſle de Céa, Critolaüs & Diodore y donnèrent ſucceſſivement des leçons. Straton fut le ſeul qui fixa les regards de la Grèce, par les innovations qu'il fit dans le péripathéticiſme que les autres avaient adopté à la lettre.

Ariſtote deſtina ſes premiers Ouvrages à l'éducation du Prince qui lui avait été confié, & ces Ouvrages ſont ceux qui roulent ſur l'art Oratoire & ſur la Poétique : tous les deux ſont remplis

des idées les plus lumineuſes, & on les regarde encore aujourd'hui, comme des chefs-d'œuvre de goût & de Philoſophie. Les autres ſont abſolument étrangers à la matière que nous traitons; mais il n'en eſt pas de même de ſes règles ſur l'art Dramatique, & ſi le précis que nous allons en faire, remplit d'un côté le but que nous nous ſommes propoſés; de l'autre, il fera connaître le génie d'Ariſtote. C'eſt chez lui qu'Horace, Boileau, Vida ont puiſé ce qu'ils ont dit ſur le Théâtre, & ſes préceptes ſont la ſource de tous ceux que l'on a donnés depuis ſur le même objet.

COUP-D'ŒIL SUR LA POÉTIQUE D'ARISTOTE.

LA Poéſie, dit-il, dans ſon Chap. IV, ſemble devoir ſa naiſſance à deux choſes que la nature a miſes en nous. Nous avons tous pour l'imitation un penchant qui ſe manifeſte dès notre enfance. L'homme eſt le plus imitatif des animaux, c'eſt une des propriétés qui nous diſtingue d'eux. C'eſt par l'imitation que nous prenons nos premières leçons: enfin, tout ce qui eſt imité nous plaît: on peut en juger par les arts. Des objets que nous ne verrions qu'avec peine, s'ils étaient réels, des bêtes hideuſes, des cadavres; nous les voyons

avec plaiſir dans un tableau, lors même qu'ils ſont rendus avec la plus grande vérité. La raiſon eſt que, non-ſeulement les ſages, mais tous les hommes en général ont du plaiſir à apprendre, & que pour apprendre il n'eſt point de voie plus courte que l'image..... Le goût du chant & du rhythme ne nous étant pas moins naturel que celui de l'imitation. (Car il eſt évident que le vers fait partie du genre rhytmique.) Ceux qui dans l'origine ſe trouvèrent nés avec des diſpoſitions particulières, firent des eſſais de génie, leſquels ſe dévelopant peu-à-peu, donnèrent naiſſance à la Poéſie. Or, celle-ci en naiſſant ſuivit le caractère de ſes Auteurs, & ſe partagea en deux genres. Ceux qui ſe ſentaient portés aux genres nobles, peignirent les actions & les aventures des héros : ceux qui ſe ſentaient portés vers les genres bas, peignirent les hommes méchans & vicieux & firent des Satyres, comme les premiers des Hymnes & des Eloges.

Nous n'avons rien dans ce ſecond genre, qui ſoit plus ancien qu'Homère ; quoique, ſelon toute apparence, il y ait eu de ces Ouvrages avant lui. Mais à partir d'Homère, nous en avons, tels que ſon *Margités*, & d'autres dans leſquels on a employé l'ïambe qui eſt le vers propre à la Satyre, à laquelle même il a donné ſon nom, qu'elle porte encore aujourd'hui ; parce que c'était en vers ïam-

biques que les Poètes s'eſcrimaient les uns contre les autres : ainſi, dans l'origine, deux ſortes de Poètes : les uns héroïques, les autres ſatyriques.

Comme Homère a donné le modèle des Poéſies héroïques (je le cite ſeul, non-ſeulement parce qu'il a excellé, mais parce que ſes imitations ſont dramatiques.) Il a auſſi donné la première idée de la Comédie, en peignant dramatiquement le vice, non en odieux, mais en ridicule. Car ſon *Margités* eſt à la Comédie, ce que l'*Iliade* & l'*Odyſſée* ſont à la Tragédie..... On ſait par quels dégrés & par quels Auteurs la Tragédie s'eſt perfectionnée : il n'en eſt pas de même de la Comédie, parce que dans ſes commencemens celle-ci n'attira pas la même attention..... On ne ſait ni qui eſt l'inventeur des Maſques & des Prologues, ni qui a augmenté le nombre des Acteurs, ni quelques autres détails : mais on ſait que ce ſont Epicharme & Phormis qui commencèrent à y mettre une action, (c'eſt donc à la Sicile qu'on doit cette partie) & que chez les Athéniens, Cratès fut le premier qui abandonna les actions perſonnelles, & qui traita les choſes dans le général.

L'Epopée a ſuivi les traces de la Tragédie juſqu'au vers excluſivement, étant comme elle une imitation du beau par le diſcours : mais elle en diffère par ſa forme, qui eſt le récit.... La Tra-

gédie tâche de ſe renfermer dans un tour de ſoleil, ou s'étend peu au-delà, & l'Epopée n'a point de durée déterminée, quoique dans les commencemens il en fût de même pour les Tragédies. Quant à leurs parties, elles ſont les mêmes, à quelques acceſſoires près que l'Epopée n'a point. Par conſéquent, qui ſaura ce que c'eſt qu'une bonne & une mauvaiſe Tragédie, ſaura de même ce que c'eſt qu'une Epopée. Tout ce qui eſt dans l'Epopée eſt dans la Tragédie; mais tout ce qui eſt dans la Tragédie n'eſt pas dans l'Epopée.

La Tragédie eſt l'imitation d'une action grave, entière, étendue juſqu'à un certain point, par un diſcours revêtu de divers agrémens, dont chacun dans les diverſes parties où il s'employe, concourt à l'effet du Poëme, pour opérer, non par le récit, mais par la terreur & par la pitié, la purgation de ces mêmes paſſions.

Je dis un diſcours revêtu de divers agrémens, & ces agrémens ſont le rhythme, le chant & le vers. Je dis dans ſes diverſes parties, parce qu'il y a des parties où il n'y a que le vers, & d'autres où il y a le vers & le chant muſical.... Il ſe trouve néceſſairement ſix choſes dans toute Tragédie: la fable, les mœurs, les paroles, les penſées, le ſpectacle, le chant. La plus importante de ces parties eſt la compoſition de l'action: car la Tragédie eſt l'imitation, non des hommes, mais de

leurs actions, de leur vie, de ce qui fait leur bonheur ou leur malheur. Le bonheur de l'homme eſt dans l'action : la fin même eſt *action*, & n'eſt pas *qualité*. La qualité fait que nous ſommes tels ou tels, mais ce ſont les actions qui font que nous ſommes heureux, ou que nous ne le ſommes pas. Les Poètes Tragiques ne compoſent donc point leur action pour imiter le caractère & les mœurs; ils imitent les mœurs pour produire l'action; l'action eſt donc la fin de la Tragédie. Or, en toutes choſes, la fin eſt ce qu'il y a de plus important : ſans action, il n'y a point de Tragédie, il peut y en avoir ſans mœurs. (J'appelle mœurs ce qui caractériſe celui qui agit.) La plupart de nos Pièces modernes n'en ont point. C'eſt même le défaut aſſez ordinaire des Poètes comme des Peintres. Zeuxis était fort inférieur à Polignote en cette partie. Celui-ci excellait dans la peinture des mœurs, on n'en voit point dans les tableaux de Zeuxis. Il en eſt de même des paroles & des penſées : on peut coudre enſemble de belles maximes, des penſées morales, des expreſſions brillantes, ſans produire l'effet de la Tragédie, & on le produira, ſi ſans avoir rien de tout cela, on a une fable bien dreſſée & bien compoſée. Enfin, ce qu'il y a de plus touchant dans la Tragédie, les reconnoiſſances, les péripéties ſont des

parties de l'action. Auſſi ceux qui commencent réuſſiſſent-ils beaucoup mieux dans la diction & même dans les mœurs, que dans la compoſition de l'action. On peut en juger par les premières Tragédies. L'action eſt donc la baſe, l'ame de la Tragédie, & les mœurs n'ont que le ſecond rang. Elles ſont à l'action ce que les couleurs ſont au deſſin. Les couleurs les plus vives répandues ſur une table, feraient moins d'effet qu'un ſimple crayon qui donne la figure. En un mot, la Tragédie imite des gens qui agiſſent. Elle eſt donc l'imitatrice de l'action.

La penſée a le troiſième rang : elle conſiſte à faire dire ce qui eſt dans le ſujet, ou ce qui convient au ſujet. Cette partie ſe traite, ou dans le genre ſimple & familier, ou dans le genre oratoire. Autrefois c'était le familier, aujourd'hui c'eſt l'oratoire. Les mœurs ſont ce qui fait ſentir quel eſt le deſſein de celui qui agit. Ainſi il n'y a point de mœurs dans les Pièces où on ne preſſent point ce que veut ou ne veut pas celui qui parle. La penſée eſt ce qui indique ce qu'une choſe eſt ou n'eſt point, ou plus généralement ce qui indique quelque choſe.

La diction ſuit les penſées. J'entends par diction, l'interprétation des penſées par les mots. Elle a le même effet, ſoit en vers, ſoit en proſe.

La cinquième partie eſt la *Mélopée :* c'eſt des agrémens de la Tragédie celui qui fait le plus de plaiſir.

Quant au ſpectacle dont l'effet ſur l'ame eſt ſi grand, ce n'eſt point l'affaire du Poète : la Tragédie ſubſiſte toute entière ſans la repréſentation & ſans le jeu des Acteurs.

Nous avons établi que la Tragédie eſt l'imitation d'une action *entière* & parfaite, & nous avons ajouté, *d'une certaine étendue*, car il y a des choſes qui ſont entières & qui n'ont point d'étendue.

J'appelle *entier* ce qui a un commencement, un milieu & une fin. Le commencement eſt ce qui ne veut rien avant ſoi, mais qui veut quelque choſe après. La fin au contraire eſt ce qui ne demande rien après ſoi, mais qui ſuppoſe néceſſairement, ou le plus ſouvent, quelque choſe avant ſoi. Le milieu eſt ce qui ſuppoſe quelque choſe avant ſoi & qui demande quelque choſe après. Ceux qui compoſent une Fable, ne doivent donc point la commencer, ni la finir au haſard, mais ſe régler ſur ces idées : venons à l'étendue.

Tout compoſé, appellé *beau*, ſoit animal, ſoit d'un autre genre, doit non-ſeulement être ordonné dans ſes parties, mais encore avoir une certaine étendue : car qui dit *beauté*, dit *grandeur* & *ordre.* Un animal très-petit ne peut être beau, parce qu'il faut le voir de près, & que les parties trop

réunies ſe confondent. Dun autre côté, un objet trop vaſte, un animal qui ſerait de mille ſtades, ne pourrait être vu que par parties, & alors on en perdrait l'enſemble. De même donc que dans les animaux & dans les autres corps naturels, on veut une certaine grandeur qui toutefois puiſſe être ſaiſie du même coup-d'œil, de même dans l'action d'un Poëme, on veut une certaine étendue, mais qui puiſſe auſſi être embraſſée tout-à-la-fois & faire un ſeul tableau dans l'eſprit.

Quelle ſera la meſure de cette étendue ? Si on la conſidère relativement aux Acteurs & aux Spectateurs, il eſt évident que l'art ne peut la déterminer. Par exemple, s'il fallait jouer cent Pièces en un jour, il faudrait bien alors prendre pour meſure la *Clepſydre* dont on dit qu'on s'eſt ſervi autrefois, je ne ſais en quel tems. Mais ſi l'on conſidère la nature même de la choſe, plus une Pièce aura d'étendue, plus elle ſera belle, pourvu qu'on puiſſe en ſaiſir l'enſemble, en un mot, elle aura l'étendue qui lui ſera néceſſaire pour que les incidens naiſſans les uns des autres néceſſairement ou vraiſemblablement, amènent la révolution du bonheur au malheur, ou du malheur au bonheur.

La Fable doit être une, non par l'unité du Héros, comme quelques-uns l'ont cru. Car de même que de pluſieurs choſes qui arrivent à un ſeul homme, on ne peut faire un ſeul évènement, de

même auſſi de pluſieurs actions que fait un ſeul homme, on ne peut en faire une ſeule action. Ceux qui ont fait des *Héracléïdes*, des *Théſéïdes*, ou d'autres Poëmes ſemblables, étaient donc dans l'erreur. Ils ont cru, parce qu'Hercule était un, que leur Poëme l'était auſſi.

Homère ſi ſupérieur en tout aux autres Poëtes, l'a encore été dans cette partie, où il a jugé mieux qu'eux, ſoit par la ſcience de l'art, ſoit par ſon bon ſens naturel. Il s'eſt bien gardé d'employer dans ſon *Odyſſée* toutes les aventures d'Ulyſſe, comme ſa folie ſimulée, ſa bleſſure au mont Parnaſſe, dont l'une n'eſt liée à l'autre ni néceſſairement, ni vraiſemblablement : mais il a rapproché tout ce qui tenait à une ſeule & même action, & il a compoſé un Poëme. Il a ſuivi la même méthode dans ſon *Illiade*.

De même donc que dans les autres arts imitateurs, l'imitation eſt une quand elle eſt d'un ſeul objet; il faut donc dans un Poëme, que la Fable ſoit l'imitation d'une ſeule action, que cette action ſoit entière, & que les parties en ſoient tellement liées entr'elles, qu'une ſeule tranſpoſée ou retranchée, ce ne ſoit plus un tout, où le même tout. Car tout ce qui peut être dans un tout, ou n'y être pas ſans qu'il y paraiſſe, n'eſt point partie de ce tout.

D'après ce que nous venons de dire, il eſt

évident que l'objet du Poète eſt, non de traiter le vrai comme il eſt arrivé, mais comme il a dû arriver, & traiter le poſſible ſelon le vraiſemblable ou le néceſſaire. La différence du Poète & de l'Hiſtorien n'eſt point en ce que l'un parle en vers, l'autre en proſe. Les écrits d'Hérodote mis en vers ne ſeraient toujours qu'une hiſtoire : ils diffèrent en ce que l'un dit ce qui a été fait, & l'autre ce qui a pu, ou dû être fait. C'eſt pour cela que la Poéſie eſt plus philoſophique & plus inſtructive que l'Hiſtoire. Celle-ci peint les choſes dans le particulier, la Poéſie les peint dans le général. J'appelle *général* ce qu'un homme quelconque, d'un caractère donné, peut ou doit dire, ou faire, ſelon la vraiſemblance, ou le néceſſaire que la Poéſie a eu en vue lorſqu'elle impoſe les noms de l'hiſtoire : *le particulier* eſt ce qu'a fait Alcibiade, ou ce qu'on lui a fait..... Ce n'eſt pas une néceſſité que les ſujets ſoient tirés des hiſtoires connues : il ſerait même ridicule de l'exiger, par la raiſon évidente que les hiſtoires connues ne le ſont que du petit nombre, & que les Pièces ſont le même plaiſir à tous.

Il ſuit de-là qu'un Poète eſt Poète, plus par la compoſition de l'action, que par celle des vers, puiſqu'il n'eſt Poète que par ce qu'il imite, & que ce ſont des actions qu'il imite. Il ne le ſerait toutefois pas moins quand l'action ſerait vraie, parce que

rien n'empêche que le vrai ne ſoit vraiſemblable, qui ſeul fait & conſtitue le Poète.

Parmi les Fables, ou actions ſimples, les Epiſodes ſont les moins bonnes : j'entends par Fables épiſodiques celles dont les parties ne ſont liées entr'elles, ni néceſſairement, ni vraiſemblablement : ce qui arrive aux Poètes médiocres par leur faute, & aux bons, par celle des Comédiens. Pour faire à ceux-ci des rôles qui leur plaiſent, on étend une Fable au-delà de ſa portée, les liaiſons ſe rompent, & la continuité n'y eſt plus.

Le but du Poète, quand il compoſe ſa Fable, c'eſt d'exciter la terreur & la pitié : ainſi la Tragédie ne doit point préſenter des perſonnages vertueux qui d'heureux deviendraient malheureux; cela ne ſerait ni pitoyable ni terrible, mais odieux : ni des perſonnages méchans qui de malheureux deviendraient heureux, c'eſt ce qu'il y a de moins tragique. La pitié naît du malheur non mérité, & la terreur, du malheur trop voiſin de nous : celui du méchant n'a rien de pitoyable, ni de terrible.

Il faut donc que le perſonnage ne ſoit, ni trop vertueux, ni trop juſte, & qu'il tombe dans le malheur, non par un crime atroce, ou une méchanceté noire, mais par quelque faute, ou erreur humaine qui le précipite du faîte des grandeurs & de la

prospérité, comme Œdipe, Thyeste, & les autres personnages célèbres de familles semblables.

C'est à tort qu'on blâme Euripide de ce que la plupart de ses Pièces se terminent au malheur. Il est dans les principes. La preuve est que sur la scène & à la représentation, celles qui se terminent au malheur, paraissent toujours, toutes choses égales d'ailleurs, plus tragiques que les autres. Aussi Euripide, quoiqu'il ne soit pas toujours heureux dans la conduite de ses Pièces, est-il regardé comme le plus tragique de Poètes.

On peut produire le terrible & le pitoyable par le Spectacle, on le tire du fond même de l'action. Cette seconde manière est préférable à la première, & marque plus de génie dans le Poète. Il faut que la fable soit tellement composée, qu'en fermant les yeux, & à en juger seulement par l'oreille, on frissonne, on soit attendri sur ce qui se fait. C'est ce qu'on éprouve dans l'Œdipe. Quand c'est l'effet du Spectacle, l'honneur en appartient à l'Ordonnateur du Théâtre, plutôt qu'à l'art du Poète : mais ceux qui par le Spectacle produisent l'effrayant au lieu du terrible, ne sont plus dans le genre. La Tragédie ne doit point donner toutes sortes d'émotions, mais celles-là seulement qui lui sont propres.

Puisque c'est par la pitié & par la terreur que le

le Poète tragique doit produire le plaisir, il s'ensuit que ces émotions doivent sortir de l'action même, & cette action doit se faire par des personnes amies entr'elles, ou ennemies, ou indifférentes. Qu'un ennemi tue son ennemi, il n'y a rien qui excite la pitié, ni lorsque la chose se fait, ni lorsqu'elle est prête à se faire; il n'y a que le moment de l'action; il en est de même des personnes indifférentes. Mais si le malheur arrive à des personnes qui s'aiment; si c'est un frère qui tue, ou qui est au moment de tuer son frère, un fils son père, une mère son fils, un fils sa mère, ou quelque chose de semblable, c'est alors qu'on est ému; & c'est à quoi doivent tendre les efforts du Poète; il faut donc bien se garder de changer les fables reçues; je veux dire qu'il faut que Clytemnestre périsse de la main d'Oreste, comme Eriphile de celle d'Alcméon.

Quant à ce qui concerne les mœurs, il y a quatre points à observer. Il faut 1°. quelles soient bonnes. Nous avons dit qu'il y a des mœurs dans un Poëme, lorsque le discours ou la manière d'agir d'un personnage font connaître qu'elle est sa pensée, son dessein. Les mœurs sont bonnes, quand le dessein est bon; elles sont mauvaises quand le dessein est mauvais. Cette bonté de mœurs peut être dans tout sexe & dans toute condition : une

femme peut être bonne, même une eſclave; quoique d'ordinaire les femmes qu'on met ſur les Théâtres, ſoient plus mauvaiſes que bonnes, & que les eſclaves ſoient toujours mauvais.

Il faut, en ſecond lieu, que les mœurs ſoient convenables. La bravoure eſt un caractère de mœurs, mais elle ne convient point à une femme qui ne doit être ni brave, ni hardie.

Troiſièmement, elles ſeront reſſemblantes, car c'eſt autre choſe que d'être bonnes & convenables.

Enfin elles ſeront égales, & ſi le perſonnage imité a pour caractère l'inégalité, en traitant ce caractère, on le fera également inégal. (M. Racine le fils a dévelopé cet article d'une manière très-agréable, & dans un moment nous en dirons quelque choſe.)

Dans la peinture des mœurs, continue Ariſtote, le Poète doit toujours avoir devant les yeux, ainſi que dans la compoſition de la fable, le néceſſaire & le vraiſemblable, & ſe dire à tout moment à lui-même: eſt-il néceſſaire, eſt-il vraiſemblable que telle choſe arrive après telle autre?

Il ſuit de là évidemment que les dénoûmens doivent ſortir du fond même du ſujet, & non ſe faire par machine comme dans Médée, ou dans le retour des Grecs de la *petite Illiade*. On peut faire uſage de la machine pour ce qui eſt hors du drame, qui eſt arrivé dans l'action, que nul homme

ne peut ſavoir ; ou pour ce qui doit arriver après, & qui a beſoin d'être annoncé ou prédit ; car la croyance des hommes eſt que les Dieux voient tout.

La Tragédie étant l'imitation du meilleur, les Poètes doivent ſuivre la pratique des bons peintres qui font les portraits reſſemblans, & toutefois plus beaux que les modèles. Lors donc qu'un Poète aura à peindre des hommes ou trop ardens, ou trop timides, ou d'autres mœurs pareilles, loin de charger encore le défaut il le rapprochera de la vertu, comme Homère & Agathon ont fait de leur Achille. (*L'Abbé le Batteux dans les quatre Poétiques.*)

De ces divers objets renfermés dans autant de chapitres, Ariſtote paſſe aux reconnaiſſances dont il diſtingue quatre eſpèces.

La première qui ſe fait par les ſignes, ou naturels, comme la lance empreinte ſur le corps des Thébains nés de la terre, & l'étoile ſur celui de Thyeſte dans la Pièce de Carcinus, ou accidentels, ſoit inhérens au corps, comme les cicatrices ; ſoit détachés du corps, comme les colliers, les bracelets, &c.

La ſeconde eſt de celles qui ſont imaginées par le Poète. Ainſi dans Euripide, Oreſte reconnaît ſa ſœur par le moyen d'une lettre.

La troiſième ſe fait par le ſouvenir, c'eſt-à-dire, lorſqu'à la vue d'un objet on éprouve quelqu'affec-

tion marquée ; comme dans les *Cypriaques* de Dicéogène, où le Héros laisse échaper des larmes à l'aspect d'un tableau.

La quatrième se fait par le raisonnement, comme dans l'*Iphigénie* de Polyides où Oreste dit : *ma sœur a été immolée, je vais donc l'être comme elle.*

De ces reconnaissances, la meilleure est celle qui naît de l'action même & qui frappe par sa vraisemblance comme dans l'*Œdipe* de Sophocle & dans l'*Iphigénie* d'Euripide. Dans l'état où est cette Princesse, il est tout simple qu'elle veuille donner des lettres pour Oreste.

Après cette première espèce de reconnaissance, la plus naturelle est celle de raisonnement, mais si la vie de l'Interlocuteur ne tient plus qu'à ce raisonnement, il faut le réduire en très-peu de mots, sans quoi la reconnaissance languira. L'action du personnage qui est prêt à frapper, doit être plus prompte que celle de celui qui veut parler, & voilà peut-être ce qui rend le dénoûment un peu froid dans l'*Iphigénie* que l'on donne actuellement à l'Opéra. Le poignard y est suspendu trop long-tems sur la tête d'Oreste, & nous croyons que l'on aurait remédié à ce défaut en coupant les paroles de ce Prince, & en faisant dire seulement un mot à Iphigénie, de l'instant qu'elle a entendu prononcer son nom.

ORESTE, *au pied de l'Autel.*

Ma sœur Iphigénie !....

IPHIGÉNIE, *laissant tomber le poignard.*

Sa sœur !....

ORESTE.

Ce fut ainsi que tu perdis la vie !

Peut-être même le Chœur pourrait-il s'unir à la Princesse, & dire en même-tems, ou immédiatement après elle. *Sa sœur !* le mot d'*Aulide* ne s'y trouve point, mais il n'y est nullement nécessaire, & les seuls qui portent coup dans cette situation, sont ceux de *sœur* & d'*Iphigénie* : du reste, ce n'est point l'envie de critiquer qui nous dicte cette idée, mais l'intérêt que nous prenons à l'Ouvrage rempli d'ailleurs de véritables beautés.

Nous nous permettrons encore d'observer que le costume des Acteurs n'est pas régulier, que les Prêtresses de Diane n'avaient sur leurs robes ni or, ni argent ; que ces robes étaient taillées avec la plus grande simplicité, & qu'elles formaient plusieurs plis sur le sein, au moyen d'une ceinture qui les assujettissait. Cette ceinture était le seul ornement de ces Prêtresses, ainsi que le croissant qui retenait un voile dont une partie leur couvrait la tête.

A l'égard des *Furies*, que l'on jette un coup-d'œil

ſur celles dont nous avons préſenté l'eſquiſſe, & l'on verra que la manière dont on les habille à l'Opéra, eſt encore loin de la vérité.

Il eſt également déplacé de voir arriver Thoas avec le ſabre au côté : ni les Grecs, ni les Thraces n'en portaient chez eux. Thoas en a beſoin au quatrième Acte, mais n'a t-il pas le tems de le prendre, puiſque l'on court l'inſtruire de ce qui ſe paſſe : il reviendrait armé, & n'en produirait que plus d'effet.

C'eſt en donnant les deſſins des vrais Coſtumes que nous répondrons ſucceſſivement à pluſieurs remarques qui nous reſtent à faire, & pour le moment, nous nous contenterons de dire un mot du Temple de Diane. Il n'était ni doré, ni azuré, mais ruſtique : dans le fond s'élevait l'Autel dont le cintre était garni des têtes & des oſſemens des Grecs qui y avaient été immolés. Ces têtes & ces oſſemens auraient pu déplaire, mais ne pouvait-on pas y ſubſtituer des dépouilles, telles que des armures, des caſques, des boucliers &c. .... Ces dépouilles & le ton ſauvage du reſte de l'édifice auraient répandu une couleur plus ſombre ſur l'Acte entier, qui par cette ſeule attention n'en ſerait devenu que plus intéreſſant. C'eſt la réunion de tous les moyens qui produit les grands effets, & la moindre négligence les diminue, ou les détruit.

Nous avons vu avec plaiſir que l'on n'a point cherché à introduire dans cet Opéra des Ballets & des Fêtes inutiles, mais en même-tems, nous croyons que l'on n'aurait pas dû en retrancher le Spectacle qui eſt attaché au ſujet. Pourquoi Oreſte vient-il en Tauride ? Pour enlever la Statue de Diane, tel eſt l'ordre des Dieux ; il doit le remplir, & emporter cette Statue avec d'autant plus de pompe, qu'il a retrouvé ſa ſœur, qu'il a ſacrifié le tyran, & qu'il eſt ſuivi des compagnes de la Prêtreſſe, qui depuis long-tems ſoupiraient comme elle après leur patrie.

Pour en revenir aux effets, Ariſtote dit avec raiſon que lorſque le Poète a compoſé ſa Fable, ou qu'il écrit, il doit ſe mettre à la place du Spectateur : voyant alors ſon Ouvrage dans le plus grand jour, & comme s'il était témoin de ce qui ſe fait, il ſentira mieux ce qui convient, ou ce qui ne convient pas. Il faut encore, autant qu'il eſt poſſible, qu'il ſoit Acteur en compoſant. L'expreſſion de celui qui eſt dans l'action eſt toujours plus perſuaſive : on s'agite avec celui qui eſt agité, on ſouffre, on s'irrite avec celui qui ſouffre, qui eſt irrité ! C'eſt pour cela que la Poéſie demande une imagination vive, ou une ame ſuſceptible de fureur. L'une peint fortement, l'autre ſent de même. En adoptant cette manière, l'Auteur puiſera ſes couleurs dans la vérité, & ſes perſonnages ſeront

toujours ce qu'ils doivent être. Ecoutons M. Racine, & nous verrons que c'eſt un des points les plus eſſentiels dans un Ouvrage dramatique.

IMITATION DES MŒURS.

» Les peintres qui ne parlent qu'aux yeux, ne peuvent nous faire reconnaître les perſonnes dont ils imitent la reſſemblance que par les traits de leurs viſages, & par leurs habillemens : c'eſt par-là qu'ils nous apprennent leur âge, leur ſexe, leur condition, leur pays, leur ſiècle, & qu'ils nous font même quelquefois entrevoir leurs paſſions. Les Poëtes qui parlent à l'eſprit, doivent nous les faire connaître à fond par leur manière d'agir, c'eſt-à-dire, par leurs mœurs, & nous en montrer une vraiſemblance entière en imitant la nature, ce grand modèle qu'Horace leur recommande toujours d'avoir devant les yeux.

Reſpicere exemplar vitæ, morumque jubebo
Doctum imitatorem & veras hinc ducere voces.

On diſtingue les mœurs particulières des générales : les particulières ſont celles qui ſont propres à chacun de nous en particulier, & que nous tenons du tempérament, ou de l'éducation. Les générales ſont celles que nous donnent communément l'âge, le ſexe, la condition, le pays & le ſiècle.

L'imitation des mœurs particulières ne demande

pas de longues réflexions : les perſonnages que le Poète introduit, ou ſont connus, ou ne le ſont pas. Il eſt le maître des mœurs des derniers, pourvu qu'il leur conſerve juſqu'à la fin celles qu'ils leur a données d'abord, ſans quoi il pécherait contre la vraiſemblance, de même qu'il pécherait contre la vérité s'il donnait à ceux qui ſont connus, des mœurs différentes de celles que tout le monde ſait qu'ils ont eues. Les Auteurs des Romans, qui ont le privilége de ne ſuivre aucune règle, ne font nulle attention à celles-ci, & donnent les mœurs françaiſes également à tous les Héros anciens & modernes. Les Poètes ont plus de reſpect pour la vérité, parce qu'on ne peut la violer ſans deſſein, & que la faute d'un Auteur qui s'en écarte eſt auſſi viſible que celle d'un Peintre qui ne rend aucuns des traits de la perſonne qu'il a voulu peindre.

Les Poètes ont ſouvent péché en ne ſoutenant pas juſqu'au bout les mœurs qu'ils avaient données à leurs perſonnages ; c'eſt une faute qu'Ariſtote reproche avec raiſon à Euripide dans ſon *Oreſte* & dans ſon *Iphigénie en Aulide*. Dans la première, Ménelas qui arrive lorſque l'on va condamner à la mort le Prince ſon neveu, paraît plein de courage & prêt à le ſoutenir ; mais bientôt démentant ce premier caractère, il parle en homme timide, & abandonne Oreſte. Iphigénie

allant à l'Autel avec joie, & regardant la mort comme le salut de la patrie, n'est plus cette même Iphigénie qui un moment auparavant s'était jettée aux genoux de son père pour lui demander la vie. Des changemens si prompts sont contraires à la nature, parce que le cœur ne change pas en un moment. On ne doit pas s'attendre que la Rodogune de Corneille, Princesse qui, par son caractère vertueux, sert de contraste à Cléopâtre, propose aux deux frères l'assassinat de leur mère: Corneille s'efforce envain de la justifier, en avouant que quand même elle serait condamnable, elle mériterait grace par l'embarras dans lequel elle jette ces deux Princes, & par le trouble qu'elle produit; il n'est point de beauté contre la vraisemblance, & une pareille proposition ne peut sortir de la bouche d'une personne estimable. L'Auteur d'*Athalie* a bien senti qu'il démentirait le caractère de cette Reine, s'il la rendait susceptible de compassion: la première vue de Joas excite en elle ce sentiment; mais à peine s'en apperçoit-elle, qu'elle se hâte de l'étouffer.

La douceur de sa voix, son enfance, son âge,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder.... Je serais sensible à la pitié!

Ce reproche qu'elle se fait la rend à elle-même.

Au dernier Acte de *Britannicus*, Néron ne

paraît plus ce qu'il était au commencement de la Pièce, quand ſon nouvel amour lui fait craindre

Octavie, Agrippine, Burrhus,
Sénèque, Rome entière & trois ans de vertus.

Il conſentait alors à voir ſa mère, il répondait à ſes plaintes, la contentait en apparence, & ſe laiſſait attendrir par les remontrances de Burrhus. Au dernier Acte, il quitte Agrippine qu'il a malheureuſement rencontrée, ſans répondre à ſes reproches, ſans daigner ſe juſtifier. Quand il ſort, en diſant : *Narciſſe, ſuivez-moi*, il fait voir qu'il n'écoute plus ni remontrances, ni remords, & qu'il s'eſt entièrement livré à l'affreux Miniſtre de ſes déſirs. Mais ce changement a été préparé dès le commencement de la Pièce, ou plutôt, Néron n'eſt point changé, il ceſſe ſeulement de ſe déguiſer. Il avait voulu juſques-là cacher la noirceur de ſon caractère, tromper ſa mère & ſon Gouverneur ; mais après la trahiſon qu'il vient de commettre, il n'a plus rien à ménager, & ce crime a ouvert le paſſage à tous les autres crimes dont il renfermait en lui les ſemences.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur l'imitation des mœurs particulières : celle des mœurs générales fournit plus de réflexions, & je commence, avant que d'y entrer, par établir deux principes qui ſerviront de réponſe à pluſieurs queſtions qu'elles feront naître.

1°. On ne peut imiter que les objets connus. Les Poètes anciens n'ont pu repréſenter que les mœurs de leur tems. Ceux qui aujourd'hui trouvent ces mœurs groſſières, ne doivent pas, pour cela, moins eſtimer les Poètes qui n'avaient pas d'autres objets devant les yeux.

2°. Quand les Poètes connaiſſent des défauts dans les objets qu'ils imitent, ils peuvent les adoucir, pourvu qu'ils ne perdent pas la reſſemblance. Ils le doivent même ſuivant la première règle de leur art, qui eſt de plaire.

Le premier de ces principes eſt inconteſtable, & le ſecond ne l'eſt pas moins, en ne l'appliquant qu'aux imitations nobles & ſérieuſes, ne prétendant pas parler de celles de la Comédie qui ſuit d'autres principes, parce que ſon objet eſt de montrer le ridicule des hommes.

MŒURS DE L'AGE.

Ces deux principes établis, je commence par la différence que l'âge apporte à nos mœurs; & comme celles de l'âge viril ſont les mœurs ordinaires, je n'ai à parler ici que de celles de l'enfance & de la vieilleſſe.

Les mœurs de l'enfance trouvent rarement place dans les Ouvrages ſérieux. Les Anciens aimaient cependant à voir ſur le Théâtre des enfans qui, même ſans proférer une ſeule parole, les atten-

driſſaient par leur ſeule préſence. Iphigénie en ſe jettant aux genoux de ſon père, excite le petit Oreſte à joindre ſes larmes aux ſiennes. Ajax, avant de ſe tuer, prend ſon fils entre ſes bras, & lui fait des adieux où règnent la tendreſſe & le déſeſpoir. Quel ſpectacle tragique de voir Œdipe qui, après s'être crevé les yeux, paraît ſur le Théâtre avec ſes enfans qu'il cherche pour les embraſſer, & Créon contraint de les lui arracher. Je ne ſais par quelle timidité nos Poètes craignent ordinairement d'orner notre Théâtre de ces Acteurs muets dont la ſeule vue augmente le trouble & la compaſſion ? La Scène dans laquelle Andromaque prête à mourir, recommande ſon fils à ſa Confidente, ne ſerait-elle pas plus touchante ſi ce fils y était préſent, & qu'Andromaque lui dît en le ſerrant entre ſes bras, & le baignant de ſes larmes :

O mon fils ! que tes jours coûtent cher à ta mère !

Ce même Aſtyanax produit un effet admirable dans la *Troade* de Sénèque le Tragique, quand ſa mère l'appellant du tombeau où elle l'a caché, s'écrie :

Huc è latebris procede tuis
Flebile matris furtum miſeræ !

Lui ordonne de ſe jetter aux pieds d'Ulyſſe, d'oublier Hector & ſes ayeux ; & s'il eſt encore

trop jeune pour ſentir ſes malheurs, d'imiter du moins les pleurs de ſa mère.

Si tua nondum funera ſentis,
Matris fletus imitare tuæ.

Les Anciens font auſſi quelquefois parler des enfans dans leurs Tragédies, mais toujours en peu de mots, & pour exprimer leur crainte, ou leur douleur, ſentimens conformes à cet âge. Les enfans d'Alceſte mourante l'environnent, & dans le moment qu'elle rend les derniers ſoupirs, l'un d'eux s'abandonne aux pleurs en montrant à ſon père ce viſage dont la mort s'eſt emparée. Joas dans *Athalie*, dit deschoſes plus relevées, mais qui ne paſſent point la portée de ſon âge. Il a été élevé dans le Temple, & par des Prêtres. L'Hiſtoire Sainte dont il eſt rempli, lui fournit ſes réponſes; & quand aux offres de la Reine qui lui propoſe de le mener dans ſon Palais, de lui montrer ſa gloire, & de l'adopter pour ſon fils, il répond : *quel père je quitterais !* & ajoute avec embarras : *pour quelle mère !* On reconnaît avec plaiſir la naïveté d'un âge dont Boileau dit ſi bien :

Tout plaît dans un enfant dont la langue ſans fard
A peine du filet encor débaraſſée
Sait d'un air innocent bégayer ſa penſée.

L'âge qui ſuit l'enfance eſt trop imprudent pour fournir de nobles imitations, & la nature n'eſt

pas assez gracieuse dans la vieillesse, pour être exactement imitée. Il faut nécessairement la peindre du beau côté. Un vieillard amoureux est aussi ridicule dans l'imitation poétique que dans la vérité. Lorsque le Grand-Visir dans *Bajazet*, parle d'épouser Athalide, il écarte de lui le soupçon de l'amour :

Voudrais-tu qu'à mon âge,
Je fisse de l'amour le vil apprentissage ?
Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue & les ans,
Suivît d'un vain plaisir les conseils imprudens ?

Il est vrai que Mithridate *cache ses cheveux blancs sous trente diadêmes ;* mais il traîne après lui une passion dont il rougit. Il avoue qu'au lieu de s'armer contre les poisons, il eût dû plutôt :

Ne point laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
Un cœur déja glacé par le froid des années.

Il s'accuse le premier de sa faiblesse.

Un cœur nourri de sang & de guerre affamé,
Malgré le faix des ans & du sort qui l'opprime,
Traîne par-tout l'amour qui l'attache à Monime.

Et c'est en s'accusant lui-même qu'il mérite qu'on le plaigne & qu'on l'excuse.

MŒURS DU SEXE.

Puisque la faiblesse de l'âge rend nos mœurs moins vigoureuses dans la vieillesse, la faiblesse

du ſexe doit auſſi rendre celles des femmes moins parfaites : la délicateſſe de leurs fibres & la frivole éducation qu'on leur donne, cauſent en elles une molleſſe qui les rend moins propres à ſoutenir les inclinations fortes & égales. C'eſt apparemment ce qu'a entendu Ariſtote quand il oſe avancer comme un principe certain, *qu'elles ſont communément plutôt mauvaiſes que bonnes*. On peut interpréter favorablement la penſée de ce Philoſophe, & ne pas croire qu'il ait voulu dire que les femmes ſont communément plus portées au vice qu'à la vertu.

Il eſt vrai qu'on a remarqué qu'Euripide en avait introduit ſur le Théâtre, plus de criminelles que de vertueuſes, qu'il affecte d'orner ſes Tragédies de pluſieurs invectives contre elles, & que ce fut cet acharnement qui lui fit donner le titre d'ennemi des femmes : ce titre cependant ne prouve pas ſa haine véritable, puiſqu'au rapport d'Athénée, il n'était leur ennemi que ſur le Théâtre. Sophocle les a plus épargnées ; mais elles n'en ſeront pas plus contentes lorſqu'on lui fait répondre à quelqu'un qui lui en demandait la raiſon : *je les repréſente telles qu'elles doivent être, & Euripide les repréſente telles qu'elles ſont*. Elles ſeront encore moins contentes d'Ariſtophane qui, même dans la Comédie où il leur livre Euripide pour être jugé par elles, les noircit des accuſations les

plus

plus atroces. Il faut avouer que les Poëtes de tous les tems & de toutes les nations ſemblent s'être réunis contre elles, & notre Théâtre ne leur eſt pas plus favorable que celui de la Grèce.

Elles pourront répondre que les hommes les ont attaquées d'autant plus lâchement, qu'elles ne peuvent ſe défendre : que cependant Euripide, leur plus cruel ennemi, doit une de ſes belles Pièces à *Alceſte* la gloire de leur ſexe ; que ſi l'on veut examiner à la rigueur les hommes qui paraiſſent ſur le Théâtre, le nombre des vicieux l'emportera ſur le nombre des vertueux, & que les *Burrhus* ſont encore plus rares que les *Pénélopes ;* qu'enfin, quelqu'injurieux que ſoient les portraits que les hommes ont faits d'elles, elles ſont le plus grand ornement de leurs Ouvrages. Il ſemble en effet qu'on ne puiſſe s'en paſſer, & je ne connais de Tragédie intéreſſante ſans perſonnage de femme, que le *Philoctète* de Sophocle. Les Poëtes épiques ont été juſqu'à les faire paraître dans les combats ; mais quoique l'Hiſtoire ait rendu quelques femmes célèbres dans les armes, Homère a coutume de les renvoyer à leurs fuſeaux.

On en a vu auſſi qui ſe ſont diſtinguées dans les Sciences, ce qui n'empêche pas qu'Euripide n'ait péché contre la vraiſemblance en leur faiſant

débiter ſouvent des diſcours dignes de Socrate. Les ſavantes, comme les guerrières, ne doivent paraître ni dans les Poëmes épiques, ni dans les Tragédies, parce qu'on peut toujours leur dire ce que Jupiter dit à Vénus, en ſouriant de la bleſſure qu'elle avait reçue de Diomède.

Contentez-vous des jeux, des ris & des appas,
Preſidez aux amours & laiſſez les combats.

MŒURS DE LA CONDITION.

Relativement aux mœurs propres à chaque condition, on conçoit aiſément que la nobleſſe, ou la baſſeſſe des ſentimens dépend de la nobleſſe, ou de la baſſeſſe de la naiſſance, à cauſe de la différence de l'éducation. Un Eſclave parle en Eſclave, un Roi parle en Roi. Euripide s'eſt encore écarté de cette règle, quand il fait prononcer par la Nourrice de Phèdre des raiſonnemens philoſophiques qui étant étrangers dans la bouche d'une femme, le ſont encore plus dans celle d'une nourrice. C'eſt avec plus de vraiſemblance que le Poète Français lui fait débiter une morale fauſſe & triviale ſur le pouvoir de l'amour, & la rend coupable de l'horrible calomnie qui perd Hippolyte. Cela n'étonne pas dans une femme à qui la naiſſance n'a donné que des inclinations baſſes & ſerviles. Narciſſe, né dans l'eſclavage, eſt un digne Miniſtre des paſſions de Néron : la perfidie & la

lâche complaiſance ſont des mœurs convenables à un homme ſorti des fers.

MŒURS DES PAYS.

Si nos mœurs dépendent du ſexe, de l'âge, de la condition, elles dépendent auſſi de l'air que nous reſpirons ; & lorſqu'un caractère eſt reconnu pour le caractère commun d'une nation, les Poëtes doivent s'y conformer. On a eu droit de railler Campiſtron, moins comme Plagiaire de deux vers de Britannicus, que pour le mauvais uſage qu'il fit de ſon vol en mettant ces deux vers dans la bouche d'Alcibiade.

Je répondrai, Seigneur, avec la liberté
D'un Grec qui ne ſait pas farder la vérité.

Burrhus avait raiſon de dire à Agrippine :

Je répondrai, Madame, avec la liberté
D'un ſoldat qui ſait mal farder la vérité.

Un Soldat, & un Soldat Romain, n'eſt point fait aux détours du menſonge, & parle à la Cour comme dans le Camp; mais un Grec, & l'un des principaux d'une nation qui a mérité l'épithète de menteuſe, *Græcia mendax*, peut-il ſe prévaloir de ſa patrie ?

L'extrait de cette diſſertation & ceux que nous donnerons dans la ſuite, ne ſeront peut-être pas du goût de tous nos Lecteurs; mais nous les prions

de considérer que nous travaillons pour les gens de Lettres comme pour les amateurs, & qu'en présentant ces faits historiques, nous devons donner un précis des objets qui concernent l'Art dramatique. Nous en avons fait la promesse, & nous la remplirons, en observant seulement de ne jetter qu'un coup-d'œil rapide sur les Ouvrages didactiques, dont nous n'offririons que la substance.

HOMÈRE.

Nous avons dit que nos Anciens ont puisé dans ses Ecrits la première idée des Pièces dramatiques, & nous aurions donné plutôt l'article qui le concerne, si nous n'avions craint d'altérer l'ordre des faits que nous avions à citer. Le père du Théâtre doit occuper une place dans cette Histoire, & nous terminerons notre Volume par les détails qu'Hérodote d'Halicarnasse nous a laissés sur la naissance & sur la vie de cet homme illustre qui a existé 168 ans après la guerre de Troye. Voici de quelle manière il en parle.

Alors que l'on fonda Cume, Ville d'Eolie, il y aborda des gens de toutes les nations, & particulièrement beaucoup d'habitans de Magnésie, contrée de la Thessalie. Du nombre de ces derniers était Mélanope à qui son père Ithagène avait laissé une fortune honnête. Fixé dans cette nouvelle demeure, il y épousa la fille d'Omyrétès,

que la mort lui enleva peu d'années après son mariage : lui-même ne survécut pas long-tems à cette perte, & en mourant, il pria son ami Cléanax de veiller sur Crithéis, l'unique enfant qu'il avait eu de sa femme. Crithéis grandit, se laissa séduire, devint grosse, & ne put cacher cet accident à son Tuteur qui, après l'avoir accablée des reproches les plus amers, prit le parti de la dérober à la honte publique. Dans ce tems-là même, la colonie de Cume faisait construire dans le Golphe une autre Ville que Théfée, l'un des premiers Thessaliens qui était abordé dans le pays, appella Smyrne, du nom de sa femme dont il voulait éterniser la mémoire. Cléanax y conduisit secrettement Crithéis qui un jour étant sortie des remparts pour assister à une fête que l'on devait célébrer dans la campagne, fut prise des douleurs de l'enfantement, sur les bords du fleuve Mélèthe, & y accoucha d'Homère que, par cette raison, elle nomma Méléfigènes. Sans secours & sans bien, Crithéis nourrit son fils du travail de ses mains, & à mesure que ses facultés se développèrent, elle mit tout en œuvre pour lui donner une sorte d'éducation. Phémius enseignait à Smyrne les Belles-Lettres & la Musique, ses Disciples le payaient avec de la laine, il fallait la travailler, & Phémius en chargea Crithéis dont l'industrie & la propreté le séduisirent bientôt au

point qu'il lui proposa de l'épouser, & d'adopter Méléſigènes dans lequel il avait découvert les diſpoſitions les plus heureuſes. Crithéis y conſentit, Méléſigènes fit les progrès les plus rapides, ferma les yeux de ſa mère, & Maître de l'Ecole à la mort de Phémius qui lui légua tout ce qu'il poſſédait, il réunit les ſuffrages, non ſeulement de ſes concitoyens, mais encore de tous les étrangers que le commerce attirait à Smyrne. Parmi ceux-ci ſe trouva un nommé *Mentès* qui de Pilote était devenu aſſez riche pour acheter un bâtiment ſur lequel il tranſportait des bleds : né avec de l'eſprit qu'il avait cultivé par un peu de lecture, il ſut diſtinguer le mérite de Méléſigènes, lui propoſa de l'emmener, & l'aſſura qu'il n'épargnerait rien pour ſon avancement. Méléſigènes accepta d'autant plus volontiers qu'il avait déja conçu le projet de ſes Ouvrages, & qu'il ſentait la néceſſité de connaître parfaitement les mœurs & les coutumes des différentes contrées de la Terre : auſſi chaque fois qu'il relâchait quelque part, s'informait-il ſoigneuſement de tout ce qu'il pouvait y avoir de remarquable, & vraiſemblablement il avait laiſſé un Journal de ſes voyages, qui n'eſt point parvenu juſqu'à nous.

Après avoir parcouru les côtes de l'Eſpagne & de la Toſcane, il aborda à Ithaque, où il fut ſi violemment incommodé d'une maladie ſur les

yeux qu'il avait déja très-faibles, que *Mentès*, appellé à Leucade pour des affaires qu'il ne pouvait remettre, fut obligé de le laiſſer chez *Mentor* ſon ami particulier. Diſtingué par ſes connaiſſances & par la manière dont il exerçait l'hoſpitalité, *Mentor* eut le plus grand ſoin de Méléſigènes, parvint à le guérir, & le remit dans les mains de *Mentès* qui le conduiſit à Colophon où il perdit abſolument la vue. Hérodote ne dit point par quel nouveau malheur il y fut ſéparé de ſon compagnon, & il ajoute ſeulement que tout aveugle qu'il était, il prit le parti de ſe rendre à Smyrne où il ſe livra tout entier à la Poéſie. Dans la ſuite, ſe voyant privé du néceſſaire, il réſolut de paſſer à Cume, traverſa les prairies qui bordent le fleuve Hermus, & arriva dans un endroit qu'on appelle le *Nouveau Mur*, colonie des habitans de la Ville que nous venons de nommer. Méléſigènes s'y arrêta à la porte d'un Corroyeur, & y récita des vers en priant qu'on lui donnât quelque ſecours. Soit que ce Corroyeur fût charmé de l'entendre, ſoit que ſon état lui inſpirât de la compaſſion, il le fit entrer dans ſa boutique avec ceux qui s'étaient raſſemblés pour l'écouter, & Méléſigènes leur fit part de ſes Poéſies qui conſiſtaient alors dans l'expédition d'Amphiaraüs contre Thèbes, & dans quelques Hymnes en l'honneur des Dieux. Tous ſes Auditeurs en furent enchantés, & pendant

quelque-tems, Méléſigènes continua de ſe rendre au *Nouveau Mur* où le récit de ſes Ouvrages fourniſſait à ſa ſubſiſtance. On y voyait encore du tems d'Hérodote l'endroit où il s'aſſeyait pour les débiter ; les habitans l'avaient en vénération, & le peuple y faiſait remarquer un arbre qui, ſuivant la tradition, avait commencé à croître du moment où ce Poète y était arrivé. Comme il y gagnait à peine dequoi vivre, il prit le parti d'aller juſqu'à Cume dont les habitans devinrent bientôt ſes admirateurs. Encouragé par les éloges qu'il en recevait, il leur propoſa de rendre leur Ville célèbre, ſi l'on voulait aſſurer ſa ſubſiſtance ſur le tréſor public. On lui promit d'appuyer ſa requête dans le Sénat ; il y fut admis, & y plaida ſa cauſe : un des Membres repréſenta que ſi une fois la Ville conſentait à nourrir les aveugles, elle ſerait bientôt chargée d'une foule de gens inutiles ; cet avis entraîna le refus des autres Sénateurs, & de ce moment, Méléſigènes prit le nom d'Homère, du mot ὁμηρος dont les habitans de Cume ſe ſervaient pour déſigner les aveugles.

Hei mihi quam fatum dat Jupiter almus iniquum !
Infanti mihi &c. . . . .

Il quitta cette Ville ingrate en ſouhaitant que jamais il ne s'y trouvât un Poète qui prît ſoin de la célébrer, & ſe rendit à Phocée en Ionie où

il continua ſon métier ordinaire. A peine y était-il arrivé, qu'un nommé Theſtoridès qui tenait une Ecole d'enfans, fut frappé de ſon génie, & lui propoſa de lui fournir de quoi vivre, à condition qu'il lui permettrait de copier les vers qu'il récitait & ceux qu'il ferait par la ſuite. Homère qui manquait du néceſſaire, accepta cette propoſition, & ce fut alors qu'il compoſa ſa *petite Illiade* qui commence par ces vers :

Tojam & Dardaniam canto, quæ mater equorum,
Quæ Danaïs mavorte ſatis mala plurima vexit.

Les Phocéens aſſurent qu'il y fit auſſi la *Phocéïde* : quoiqu'il en ſoit, Theſtoridès ne fut pas plutôt le poſſeſſeur de ſes Ouvrages pour leſquels il lui avait ſervi de Scribe, qu'il conçut le projet d'aller les vendre pour ſon compte, & qu'il prit beaucoup moins de ſoin d'Homère qui lui adreſſa le Diſtique ſuivant :

Theſtoride, ex multis mortalibus abdita quæ ſunt,
Mens habet in primis cœcos humana receſſus.

Inſenſible à ce reproche, l'ingrat ſe retira dans l'Iſle de Chio, y éleva une Ecole, y donna les vers d'Homère pour les ſiens, & y gagna en peu de tems une fortune conſidérable. Inſtruit de ce qui ſe paſſait, Homère eut envie de ſe rendre vers Theſtoridès, & s'embarqua pour Erithrée où il aborda quelques jours après. Il y trouva des

Pêcheurs qui faisaient voile pour Chio, & malgré ses prières, ils refusèrent de le recevoir sur leur bord. Mais ils ne furent pas plutôt en haute mer qu'un vent contraire les obligea de revenir sur leurs pas. » *O Etrangers ! leur dit Homère, vous avez été forcés de rétrograder; admettez-moi dans votre barque, & j'ose vous promettre une navigation favorable.* Les Pêcheurs y consentirent, arrivèrent heureusement, & se croyant quittes avec le malheureux qu'ils avaient transporté, ils l'abandonnèrent sur le rivage où il passa la nuit. Au point du jour, il se mit en chemin, & attaqué par des chiens qui gardaient un troupeau de chèvres, il allait en être dévoré si le Berger Glaucus ne fût venu à son secours. Touché de voir un aveugle égaré dans ces déserts, il le conduisit dans sa cabanne, le fit souper avec lui, & le lendemain courut informer son Maître qu'il avait donné azyle à un Etranger qui par son esprit & par le récit qu'il lui avait fait de ses malheurs, lui avait paru devoir être un homme fort extraordinaire. Le Maître voulut s'en convaincre par lui-même & n'eut pas plutôt entendu parler Homère, qu'il lui proposa de se charger de l'éducation de ses enfans, Homère s'en acquita avec le plus grand succès, composa différens Ouvrages qui augmentèrent sa réputation, & fit déserter Thestoridès qui ne crut pas devoir rester plus long-tems dans

une Ville dont ce Poète habitait les environs. Bientôt après, Homère obtint de son Maître la liberté d'aller à Chio, il y établit une Ecole, y prit une femme dont il eut deux filles, & fit son unique occupation de la Poésie. Son premier soin fut de célébrer ceux qui lui avaient rendu quelques services, & le moins oublié fut *Mentor* auquel il avait eu, à Itaque, l'obligation de recouvrer la vue; il en fit un des personnages de son Odyssée dans laquelle il le suppose l'ami & le compagnon d'Ulysse; en un mot, il avait une si grande idée de ses mœurs & de sa probité, qu'il a donné le nom de *Mentor* à Minerve, lorsqu'il a voulu la représenter sous une forme humaine. *Phémius* qui lui avait servi de Maître & de père, *Mentes* son compagnon de voyage, ont obtenu les tributs de sa reconnaissance, & il n'est pas jusqu'au *Corroyeur Tychius* dont il n'ait fait une mention honorable.

D'après la célébrité qu'il acquérait de plus en plus, ses amis lui conseillèrent de voyager en Grèce, mais avant de partir, il crut devoir s'y faire connaître, en insérant dans sa *grande Illiade* & dans son *Odyssée* des morceaux en l'honneur des principales Villes de ce Pays, après quoi il se rendit à Samos. Il y arriva dans le moment où les Habitans célébraient les *Apathuries*. Un Samien qui l'avait vu à Chio, le reconnut, répandit ce

qu'il en ſavait, & piqua la curioſité de ſes concitoyens au nom deſquels il vint le prier d'aſſiſter à la Fête. Homère s'y laiſſa conduire, y fut entouré d'une foule d'admirateurs & paſſa l'hiver à Samos où ſes vers qu'il continuait de réciter, lui procurèrent les bienfaits de tous les Grands. Au retour de la belle ſaiſon, il voulut paſſer à Athènes, & le bâtiment qui le portait ayant été obligé de toucher l'Iſle d'Io, il y fut attaqué d'une maladie qui termina ſes jours. Ses compagnons de voyage & les Habitans de la Ville qui, juſqu'au moment de ſa mort, étaient venus jouir des charmes de ſa converſation, l'enterrèrent ſur le rivage & lui rendirent les plus grands honneurs. Dans la ſuite, les Citoyens de cette même Ville dans laquelle ſes ouvrages exiſtaient, gravèrent l'Epitaphe ſuivante ſur le Tombeau qu'ils lui avaient élevé.

Condit humus caput hæc ſacrum, qui verſibus arma
Fortia divinis Heroum ornavit Homerum.

Comment un homme de ce génie a-t-il pu languir & mourir dans la pauvreté? On écoutait ſes vers, on les admirait & on le laiſſait dans la misère la plus affreuſe. Theſtoridès lui vole ſes Ouvrages & s'enrichit: Homère continue de les réciter, & à peine en obtient-il de quoi vivre, à peine eſt-il reçu dans une chaumière lorſqu'il demande à y paſſer la nuit. Le ſiècle qui le vit naître, ne fut

pas digne de le poſſéder, & ce ſiècle n'eſt pas le ſeul qui ait de ſemblables reproches à ſe faire.

Fin du Théâtre des Grecs.

Nota. Nous avons reçu, il y a environ deux mois, une lettre fort honnête à laquelle nous aurions répondu ſur-le-champ ſi nous en avions connu l'Auteur. Nous le remercions & de l'éloge qu'il fait de notre Ouvrage, & des obſervations qu'il y a jointes ſur quelques fautes qui nous ſont échapées, ſoit dans l'impreſſion, ſoit dans le littéraire, ſoit dans les faits. L'exactitude avec laquelle nous allons les relever, lui prouvera le cas que nous faiſons de ſes remarques, & ſera pour tous les gens de lettres un garant certain de la liberté que nous leur avons donnée dans notre Préface, de s'expliquer clairement avec nous ſur les erreurs qui pourraient ſe gliſſer dans une Hiſtoire auſſi conſidérable. Le public a de juſtes reproches à faire à un Auteur qui ne ſaiſit pas les moyens qu'on lui offre de perfectionner ſon Ouvrage : cette perfection doit être ſon but, & ſon premier mérite eſt celui de ſacrifier ſon amour-propre à la vérité.

Tome premier, premiere partie, page 156, livre 2. *Paſſans, allez annoncer aux Lacédémoniens,*

que pour obéir à leurs loix nous ſommes tous enterrés en ce lieu.

L'Anonyme voudrait que l'on mît : *que nous ſommes morts ici.* Ce ſens, dit-il, me paraît plus beau. Ils parlent de leur dévoûment héroïque qui mérite bien mieux d'être annoncé à Sparte, que leur inhumation dans un même Tombeau. Le Traducteur Latin, continue-t-il, l'a entendu comme je viens de l'expliquer.

Dic, hoſpes, Spartæ nos te hic vidiſſe jacentes
Dum ſanctis patriæ legibus obſequimur.

CICERO, Lib. 1. Tuſcul.

Cette interprétation nous paraît en effet plus frappante, & nous n'avons adopté la première que parce qu'elle nous a paru prouver que lorſque pluſieurs Grecs périſſaient enſemble dans un combat, on ne leur élevait qu'un ſeul Tombeau. D'ailleurs le mot *enterrés* nous avait paru ſuffiſant, parce qu'il ſuppoſe le dévoûment.

Page 182, dit l'Anonyme, on fait deux états diſtincts de Sparte & de Lacédémone, il eſt pourtant ſûr qu'elles n'en faiſaient qu'un.

L'Anonyme a raiſon, & cette erreur vient de quelques mots répétés ou tranſpoſés auxquels on n'a pas fait attention dans l'examen des épreuves : ainſi il faut lire :

De-là ces traits ſatyriques qui, quoique étran-

gers à la Tragédie, étaient lancés par Eſchyle, Sophocle, Euripide, contre Sparte, (ou Lacédémone.) Sparte que l'on mettait par grace au ſecond degré, & qui après avoir ſouffert avec patience &c. . . .

Plus bas il faut lire : la puiſſance des Grecs ſe trouvait alors partagée entre Thèbes & Sparte qui trente ans après fut écraſée par ces mêmes Athéniens qui reprirent le deſſus, mais dont l'autorité fut toujours balancée par celle des Thébains juſqu'au moment &c. . . . .

L'Anonyme demande s'il eſt bien certain que Sparte fut en effet écraſée par les Athéniens. J'avais toujours cru, dit-il, que ſes vainqueurs furent Epaminondas & les Thébains aux journées de Leuctres & de Mantinée : nous convenons de cette victoire, mais elle avait été précédée d'une autre remportée par les Athéniens qui, avec le ſecours des Perſes dont on s'était ſervi pour les abbattre, étaient parvenus à reprendre le deſſus, & avaient affranchi les Grecs de l'eſclavage des Spartiates.

Page 114, ligne 21. *Celles qui refuſaient d'aſſiſter à cette cérémonie :* Lucien, & non pas Lucius, (faute d'impreſſion.) Lucien dit : *celles qui ne voulaient pas ſe laiſſer raſer* : on ne pouvait y être admis ſans cette condition, & *refuſer d'y aſſiſter*, ou *ne pas ſe laiſſer raſer*, nous a paru la même

choſe. Ligne 28, *un pannier d'oſier*, Lucien dit : *une tête* qu'il aſſure avoir vue. *Et caput ipſum vidi papyro effigiatum*, ſelon le Traducteur Latin : il faut donc ſuppoſer que cette tête était renfermée dans le pannier ou le petit vaiſſeau dont parle St. Cyrille ; il n'en eſt queſtion ni dans les Mémoires de Littérature, ni dans l'Encyclopédie, d'après leſquels nous avons rapporté ce fait.

Seconde partie, page 197, ligne 4 & 5. *Sortir de danſe*, ou *danſer hors de cadence*. Scapula dit dans ſon *Lexique : quaſi extra ſalto, ſeu ſaltationes, in ſacris ritibus ſolum uſitatas, foras efferre :* c'eſt-à-dire, danſer dehors ou en préſence des profanes, les danſes uſitées ſeulement dans les myſtères. Cette explication paraît plus claire à l'anonyme, & nous ſommes de ſon avis.

Page 203, où nous parlons de la danſe des *noces*, nous promettons de rapporter en entier celle qui eſt décrite dans le feſtin de Xénophon, l'Anonyme eſt fâché que nous en ayons ſupprimé la dernière phraſe, & la voici. » Enfin les convives les voyant ainſi embraſſés, & ſortant comme pour aller ſe mettre au lit, ceux qui n'avaient point de femmes, jurèrent de ſe marier, & ceux qui en avaient montèrent à cheval pour aller trouver les leurs «.

C'était, ajoute l'Anonyme, une belle occaſion de moraliſer, mais ce que nous aurions pu dire, diminuerait

diminuerait-il le nombre des célibataires, & rendrait-il les époux plus constans?

Second volume, premiere partie, page 16. Nous n'avons pas prétendu faire entendre qu'Euripide supprima le Prologue, mais qu'il en retrancha les choses inutiles, qu'il sentit le premier que dans l'exposition, un Acteur ne pouvait annoncer trop-tôt & ce qu'il était & ce qu'il venait faire. Il aima mieux, dit Boileau,

Qu'il déclinât son nom,
Et dit, je suis Oreste, ou bien Agamemnon,
Que d'aller, par un tas de confuses merveilles,
Sans rien dire à l'esprit, étourdir les oreilles.

Page 44, ligne 12. Nous disons, en parlant du Gouverneur d'Oreste. *Il a passé par le Tombeau d'Agamemnon, & il y a trouvé des boucles de cheveux, une brebis noire dont le sang venait d'être répandu.*

C'était, dit l'Anonyme, la coutume d'immoler des brebis noires aux morts, & je ne vois pas comment, en ajoutant cette circonstance, Euripide jette du ridicule sur ses rivaux.

Nous répondrons à cela que ce n'est point sur cette brebis que tombe la critique, mais sur les cheveux que dans la suite de la Scène, le vieillard rapproche de ceux d'Electre pour connaître

à la couleur, s'ils ſont effectivement de ſon frère. On doit ſentir qu'Euripide ne fait faire cet examen que pour plaiſanter ſes rivaux.

Page 18. Les éloges que l'on donne à la Scène d'Oreſte & d'Iphigénie, reprend l'Anonyme, ſont d'autant plus mérités, que l'Auteur a ſu faire un Dialogue très-naturel quoique coupé par 76 répliques de ſuite, toutes d'un ſeul vers. Je n'ai encore rien vu qui m'explique cette ſingularité : viendrait-elle de la déclamation des Grecs, de cette mélopée dont on parle tant, & dont nous n'avons que des idées vagues ?

Ariſtote & les Auteurs que nous avons conſultés, ne diſent rien de cette manière de dialoguer : nous la croyons purement de l'invention des Poëtes, & ſon ſuccès tenait à l'art qu'ils y mettaient. Cependant lorſque ce Dialogue était très-vif, ordinairement, comme nous l'avons dit, il était accompagné par les inſtrumens qui y ajoutaient un nouveau charme, & c'eſt probablement ce qui rendait ces ſortes de Scènes très-expreſſives & très-intéreſſantes.

Voilà les principales erreurs qu'il nous était important de rectifier, & nous voudrions pouvoir faire uſage des différentes obſervations que l'Anonyme a inſérées dans ſa lettre ſur divers endroits des Tragédies dont nous avons donné les extraits : mais ces obſervations portent ſur les Auteurs

Grecs, & quelque juſtes qu'elles ſoient, nous craindrions que le détail qu'il faudrait en faire ne nous menât trop loin. A l'égard des fautes qui ſont échapées à l'Imprimeur, nous les relevons à la fin de la table : elle ſont devenues très-rares dans les trois dernières livraiſons, parce que nous avons revu nos épreuves pluſieurs fois : chacune de ces épreuves ſera lue & relue avec la même attention.

Relativement à ce que nous diſons de la *Lutte* dans la première partie du premier volume, page 52. Un autre Anonyme nous a fait paſſer le détail ſuivant :

» J'ai l'honneur de vous aſſurer qu'à Arles, Taraſcon, Beaucaire, Avignon, en un mot, dans tout ce canton-là, il eſt d'uſage immémorial & conſtant qu'il y ait des luttes où l'on décerne des prix aux vainqueurs, communément le jour de la fête du Patron du lieu, quelquefois à l'occaſion d'un mariage, de l'arrivée d'un Seigneur...

Les lutteurs ſont nuds, à l'exception d'un caleçon exceſſivement ſerré, qui ne deſcend qu'à la moitié de la cuiſſe. Les loix du combat ſont telles que vous les décrivés pages 50 & 51.... Il vous ſera facile d'avoir des renſeignemens plus ſûrs que je ne pourrais vous les procurer : je n'ai voulu, Meſſieurs, que vous donner une marque du cas que que je fais de vous & de votre Ouvrage &c....

Nous avons reçu cet avis avec reconnaiſſance, & à meſure que nous parlerons d'un Pays, nous tâcherons d'avoir des notions ſur tous ſes genres de Spectacles. Il en eſt de particuliers qui pourront nous échaper, mais peu, & ſi cela nous arrive, le lecteur doit ſe ſouvenir que notre Hiſtoire n'eſt proprement que l'Hiſtoire du Théâtre.

Nous allons actuellement parcourir une nouvelle carrière, & offrir les recherches que nous avons faites ſur tout ce qui concerne les Romains. La matière eſt riche & nous fournira une ſuite de tableaux plus variés que ceux qui ſont renfermés dans nos premières livraiſons.

Fin de la ſeconde Partie du troiſième Volume.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES dans les trois premiers Volumes.

PREMIER VOLUME.

A.

ACCLAMATIONS pendant les Jeux, page 65 & *suiv.*
Achillées (les), Fêtes en l'honneur d'Achille, 112
Actæon, Tragédie de Phrynique, 191
Action (les), ou *Actia*, Fête d'Apollon, 112
Adonies (les), Fêtes en l'honneur d'Adonis, 114
Ægyptii, Tragédie de Phrynique, 191
Agamemnon, Tragédie d'Eſchyle,
Analyſe de cette Tragédie, 247 & *suiv.*
Comment on l'apprécie? 253
L'Agétorion, Fête, 112
Agonothètes, Juges des jeux Olympiques, 38
Agrianies (les), Fête des Morts, 112
Agrionies (les), Fêtes des Grecs, 113
Agrotères (les), Fête de Diane, *ibid.*

Ajax furieux, Tragédie de Sophocle ; Sujet & Analyſe de cette Tragédie, p. 31 *& ſuiv.* Morceau traduit par M. de la Harpe, 334 & 335. Jugement de cette Pièce, 337
Aianties (les), Fêtes en l'honneur d'Ajax, 116
Alcathées (les) Fêtes en l'honneur d'Alcathoüs, *ibid.*
Alcée, Poète tragique d'Athènes ; on cite deux de ſes Pièces, 191
Alceſtus, Tragédie de Phrynique, *ibid.*
Alées (les), Fêtes en l'honneur de Minerve, 116
Alotia (les), Fête des Arcadiens, *ibid.*
Amazones, Tragédie de Céphiſodore, 192
Ambroſies (les), Fête de Bachus, 116
Amphyctions, Juges-nés des jeux Pythiques, 107
Amphion, regardé comme l'inventeur de la Muſique, 210
Amynias, frère d'Eſchyle, 220
Andros, Joueur de flûte, 194
Antheus, Tragédie de Phrynique, 191
Anthiſtéries (les), Fêtes qu'on célébrait à Athènes, 116
Antigone, Tragédie de Sophocle. Sujet de cette Tragédie, 321. Extrait de la Pièce, 322 *& ſuiv.* Succès de cette Pièce, 330
Antilaïs, Tragédie de Céphiſodore, 192
Apaturies (les), Fête conſacrée à Bachus, 117
Aphrodiſies (les), Fêtes en l'honneur de Vénus, 118
Apollon, Hymne en ſon honneur, 215
Apollonies (les), Fête en l'honneur d'Apollon, 118
Aſtydamas, Poète Grec, fils de Morſinus ; on cite quelques-unes de ſes Pièces, 267
Athlète, étymologie, p. 24. Inſtitution de ceux qu'on deſtinait à ce métier, 26. Leur nourriture, *ibid.* & *ſuiv.* Leur Continence, 23. Epoque de leur nudité, 30. Leur Noviciat, 34. Châtiment des Athlètes, & en quel cas ? 47 *& ſuiv.*

Athlothètes, Juges des jeux Olympiques, 38

B.

Bachus. Son Temple à Athènes, situé près la prairie appellée le *Lénaon*, 188. Le Culte qu'on lui rend & les Chants qu'on lui adresse donnent naissance à la Tragédie, *ibid.*
Bion, fils d'Eschyle, 266
Biga, Chars à deux chevaux, 63

C.

Callinicos, espèce de danse sacrée, 197
Carnées (les), Fête dédiée à Apollon, 126
Castor & Pollux; Ils montrent aux Lacédémoniens l'art de la danse, 195
Céphisodore, Poète de l'ancienne Tragédie; on cite de lui quelques Pièces, 192
Céramiques. (jeux) Description de ces Jeux, 136 *& suiv.*
Certamen Peliæ, ou *Phorbas*, Tragédie de Thespis, 190
Cestes, armes de certains Athlètes, de combien de sortes, 53
Chars, 62 *& suiv.*
Chefs (*les sept*) au siége de Thèbes; Tragédie d'Eschyle. Plan de cette Tragédie, 236 & 237. Extrait de la Pièce, 238 *& suiv.* Jugement d'Aristophane sur cette Pièce, 243
Chironomie, en quoi elle consistait, 196
Cherilus, Poète tragique, 191. Nouveautés qu'il introduisit sur la scène, 191
Chœur des Grecs, 216. Ce qu'il était à la Tragédie & ses avantages, 217
Cœlum, Tragédie d'Alcée, 191
Coëphores (les), Tragédie d'Eschyle; ce que ce mot signifie, 254. Analyse de cette Pièce, *ibid. & suiv.* Morceau de cette Pièce traduit en vers français par M. de la Harpe, 255

Commode, Empereur Romain ; ſon goût pour le métier d'athlète, 110 & 111. Sa Statue, 111
Cordace, Danſe comique, 202
Corèbe, le premier qui combattit aux jeux Olympiques, 37
Coryphée, perſonnage des Chœurs qui portait la parole, 217
Couronnes. Couronnes des athlètes, de quoi elles étaient faites pour les différens Jeux de la Grèce, 67. Origine de la coutume de décerner des couronnes aux Poètes & aux Muſiciens, 352. En quoi conſiſtaient ces couronnes, 355
Courſe, en quoi elle conſiſtait, & ſa convention, 46. Courſes des Chars, 62 & *ſuiv.*
Curètes, ou *Corybantes*, Prêtres de Rhéa, 194
Cynégyre, frère d'Eſchyle, 220
Cynophontis (les), Fête des Argiens, 126 & 127

D.

Daïd's (les), Fête Grecque, 127
Danaïdes, Tragédie de Phrynique, 191
Danſe des Grecs ; ſon antiquité, la Danſe ſacrée regardée comme la plus ancienne, 193. D'où les Grecs ont reçu cet exercice, 194. *Danſes ſacrées*, Diſſertation ſur ces Danſes, 196 & 197. On les admet juſques dans les funérailles, *ibid. Danſes militaires*, en quoi elles conſiſtaient, 198. *Danſes de Théâtre*, comment on les diviſait. 199 En quoi elles conſiſtaient. *Ibid. & ſuiv.* Danſe de la Tragédie, 201. Danſe comique ou Cordace, 202. Danſe ſatyrique, *ibid.* Danſe des Pantomimes, 203. Autres eſpèces de Danſes, *ibid.* Deſcription d'une de ces Danſes priſe dans le feſtin de Xénophon, *ibid. & ſuiv.* Danſe des Mataſſins ou Bouffons, 207. Union de la Danſe à la Tragédie & à la Comédie, *ibid.*
Dédales (les), Fêtes des Platéens, 127

Deuil. Quelle couleur les Grecs avaient adoptée pour leur deuil, 166 & 167
Diamaſtigoſe (les), ſolemnité des Lacédémoniens, 128
Diaulodromes, Coureurs, 46
Dicæ, ou *Perſæ*, Tragédie de Phrynique, 191
Dionyſies (les), ou *Dionyſiaques*, Fêtes en l'honneur de Bachus. 126
Diſcoboles, eſpèces d'athlètes, 56 *& ſuiv.* Leurs Coſtumes, 58 *& ſuiv.*
Dolichodromes, Coureurs, 46
Dromides, quels Coureurs c'étaient, 46

E.

Eleuſinies (les), Fêtes de Cérès, 119. Elles étaient de deux ſortes, 122
Eleuthéries (les), Fête en l'honneur de Jupiter, 125
Emacuries (les), Fêtes du Péloponèſe, 119
Endymiona, Tragédie d'Alcée, 191
Eories (les), Fête qu'on célébrait à Athènes en l'honneur d'Erigone, 141
Epigènes, Poète Grec, 188
Eſchyle, ſa Vie, 219 *& ſuiv.* Changemens qu'il introduiſit au Théâtre, 220. Le nombre de ſes Pièces, 222. Sa Retraite en Sicile, 223. Sa Mort, *ibid.* Son Epitaphe & le Deſſin de ſon Tombeau, 224. Ses Tragédies, 226 *& ſuiv.*
Etrangers; Ils n'étaient point admis à combattre aux jeux Olympiques, 36
Eubatas, fameux athlète rendu célèbre par ſa continence, 28
Euménides, on leur avait élevé des Temples, 163 *& ſuiv.*
Euménides (les), Tragédie d'Eſchyle, ſujet de la Pièce, 259. Son Analyſe, 260 *& ſuiv.* Comment on doit la juger, 262

Euphorion, fils d'Eſchyle, 166
Euthyme de Locres, fameux athlète qui fut diviniſé de ſon vivant, 83

F.

Feſtin, c'était toujours un Feſtin qui terminait le triomphe Athlétique, 70 & *ſuiv.*
Fêtes des Grecs, 112 & *ſuiv.*
Funérailles des Grecs, les différens uſages pour les Funérailles, 147 & *ſuiv.* Uſage de brûler les corps chez les Grecs, 154. Souhaits faits aux morts, 156. Pompe des obſèques, 157. Uſage des Urnes pour renfermer les cendres, 160

G.

Gamélies (les), Fête Grecque, 128
Gymnaſiarque, celui qui avait la Surintendance du Gymnaſe, 35
Gymnaſtique, de combien de ſortes il y en avait, 23 & 24
Gymnopédie (la), Danſe en uſage chez les Lacédémoniens, ſon inſtitution & ſa deſcription, 136 & *ſuiv.*

H.

Hécateſies (les), Fêtes en l'honneur d'Hécate, 175
Hellanodiques, Juges des Jeux, 38
Hormus, nom général des Danſes de Théâtre, 200
Hybriſtiques (les), Fête d'Argos, 128
Hymne, en l'honneur d'Apollon, 215
Hypogées, eſpèces de caveaux où l'on pratiquait les Tombeaux des anciens, 160
Hyporchématique (l'), eſpèce de Danſe, 202
Hypodrome d'Olympie, ſa Deſcription, 61 & 62

I.

Icarius, le premier qui ait cultivé la vigne. Il donne naiſſance à la Tragédie, 186
Idée des Prix de Poéſie & de Muſique, 352 *& ſuiv.*
Ion, fils de Pratinas, & Poète Tragique, 268
Jeux. Jeux Gymniques & Scéniques, leurs inventeurs, 20. Jeux Olympiques, 43 *& ſuiv.* Jeux Iſthmiques, 91 *& ſuiv.* Jeux Néméens, 103 *& ſuiv.* Jeux Pythiques, 106 *& ſuiv.* Jeux Céramiques, 136 *& ſuiv.*
Iſtmiques (Jeux), leur origine, 91 *& ſuiv.* Prix de ces Jeux, 94. Tems où ils ont fini, 97

L.

Lacédémoniennes (les), elles ſe diſtinguaient dans la Paleſtre, 45
Laïs, Courtiſanne, ſon avanture avec un Athlète, 28
Lénaon, prairie où ſe donnèrent les premiers Spectacles d'Athènes, 187 & 188
Léocorion (le), Tombeau de Leos, 176
Lutte, eſpèce de combat Athlétique, en quoi il conſiſtait, 49 *& ſuiv.*
Lybies, Tragédie de Phrynique, 191
Lycées (les), Fêtes de l'Arcadie, 128

M.

Mariages des Grecs, 143 *& ſuiv.* Loix particulières ſur le Mariage dans les différentes Républiques de la Grèce, 144 *& ſuiv.*
Maſques des Grecs, Monument analogue aux Maſques deſſiné d'après un marbre Grec, 352 Hiſtorique de ce Monument, 355 *& ſuiv.*

Maſtigonomes, Juges des combats de Poéſie & de Muſique, 354
Maſtigophores, leurs Fonctions, 47
Mauſolée, Deſcription de celui que fit bâtir Artémiſe, 174
Milon de Crotone, fameux Athlète, ſon Portrait, 78
Morſinus, Poète & fils de Philoclès, 267
Muſique des Grecs, 210 & *ſuiv.* Son origine, *ibid.* Cas que les Grecs faiſaient de cet Art, *ibid.* Variations arrivées dans les Modes, 211. Les merveilleux effets qu'on raconte de la Muſique des Grecs, 212 & 213

N.

Néméens (jeux), leur origine, 103. En quoi ils conſiſtaient, 104. Prix de ces Jeux, *ibid.*

O.

Odes, Traduction d'une Ode Olympique de Pindare, 85. Et d'une Ode Iſthmique du même, 98
Odéon, le lieu où les Poètes & Muſiciens ſe raſſemblaient pour diſputer les prix, 213 & 214
Œdipe Roi, Tragédie de Sophocle. Sujet & analyſe de cette Tragédie, 283 & *ſuiv.* Morceau traduit en vers Français par M. de la Harpe, 293 & *ſuiv.* Comment on juge cette Pièce, 296 & *ſuiv.*
Œdipe à Colonne, autre Tragédie de Sophocle. Sujet de cette Tragédie, 299. L'Extrait de la Pièce, 300 & *ſuiv.* Morceaux imités de cette Pièce par M. Ducis dans ſon Œdipe chez Admete, 300, 313, 314 & 320. Sentimens ſur cette Pièce, 317 & *ſuiv.*
Olympiades, Manière de compter les années des Grecs; époques auxquelles elles ont commencé & fini, 101 & 102
Olympiques (jeux), leur origine, 43 & *ſuiv.* Après avoir été interrompus, ils ſont rétablis par Iphitus, *ibid.* Prix de ces Jeux, 66 & *ſuiv.*

Omophagies (les), Fête en l'honneur de Bachus, 129
Onctions, on en faiſait uſage pour les Athlètes, leur utilité, 33
Orphée. Selon quelques-uns, ce fut lui qui apporta la Danſe chez les Grecs, 194
Oſcophories (les), Fête inſtituée par Théſée, 129

P.

Panathénées (les), Fêtes qu'on célébrait à Athènes en l'honneur de Minerve; leur deſcription, 133 & *ſuiv.*
Pancrace, en quoi il conſiſtait, 53 & *ſuiv.*
Pancratiaſtes, 54 & *ſuiv.*
Pantomimes, leurs Danſes, 203 & *ſuiv.*
Pentathle, en quoi il conſiſtait, 46
Pentheus, Tragédie de Theſpis, 190
Perſes (les), Tragédie d'Eſchyle. Analyſe de cette Tragédie, 243 & *ſuiv.* Jugement ſur cette Pièce, 246 & 247
Philippe de Crotone, Athlète diviniſé, 83
Philippides, Poète Comique, & fils de Philoclès, 267
Philoclès, Poète Tragique Grec, & fils d'une ſœur d'Eſchyle, 267
Philoctète, Tragédie de Sophocle. Sujet & Analyſe de cette Tragédie, 338 & *ſuiv.* Cas que faiſait M. de Fénélon de cette Pièce, 349
Phrynique, élève de Theſpis & Poète Tragique, 190 & 191. Il introduit le premier au Théâtre des Perſonnages de femmes, 191. Il eſt condamné à une Amende, & pourquoi, *Ibid.* On cite neuf de ſes Pièces, *Ibid.*
Pindare, Poète Lyrique. Traduction de deux de ſes Odes, 85 & 98
Platon, ce qu'il penſait de la Danſe, 195
Pleuronia, Tragédie de Phrynique, 191
Pollux, voyez Caſtor.

Pompe funéraire des Grecs, leurs uſages & Deſcription du convoi d'Alexandre, 170 *& ſuiv.*
Pratinas, Poète Grec, 268
Priviléges, ceux qu'on accordait aux Athlètes vainqueurs, 72 *& ſuiv.*
Prix. Quels étaient les prix des Jeux Olympiques, 66 *& ſuiv.* La diſtribution en appartenait aux Helladoniques, 69. On appellait quelquefois de leur Jugement au Sénat d'Olympie, *Ibid.* Prix de Poéſie & de Muſique, 352 *& ſuiv.*
Prométhée Lié, Tragédie d'Eſchyle, 227 *& ſuiv.* Comment on doit juger cette Pièce, 235
Pugilat, combat Athlétique ; en quoi il conſiſtait, 53
Pythiques (jeux), leur origine, 106 *& ſuiv.* Quels étaient leurs Juges, 107

Q.

Quadrigæ, Chars attelés de quatre chevaux, 63

R.

Rangs. Comment on les aſſignait aux Athlètes, aux Jeux Olympiques, 41 & 42
Rhéa. Lucien lui attribue l'invention de la Danſe, 194

S.

Sacri juvenes, Tragédie de Theſpis, 190
Sarcophages, 169
Satyrique (Danſe), 202
Sauteurs, & *Diſcoboles*, 56 *& ſuiv.*
Sciries (les), ſolemnité d'Athènes, 131
Sermens, ceux qu'on faiſait faire aux Athlètes, 39
Sikinnos, Auteur de la Danſe Satyrique, 202
Socrate, le goût qu'il avait pour la Danſe, 195
Solon, Cas qu'il faiſait des Athlètes, 25 & 26
Sophocle, ſon Portrait, 269. Sa Vie, *Ibid. & ſuiv.* Chan-

gemens qu'il fit à la Tragédie, 269. Sa Mort, 272. Ses Tragédies, 274 & *suiv.*
Stadiodromes, 46
Statues, érigées en l'honneur de nombre d'Athlètes & placées dans le bois sacré d'Olympie, 76 & *suiv.*
Suppliantes (les), Tragédie d'Eschyle. Sujet & Analyse de cette Pièce, 263 & *suiv.* Comment on la juge, 266
Supplication, ce que c'était, 166
Sus, Tragédie de Céphisodore, 192
Synthoci, Tragédie de Phrynique, 191

T.

Tetracomos, espèce de Danse sacrée, 197
Théagène, fameux Athlète, adoré après sa mort, 83
Théâtre, époque à laquelle on en construisit de solides, 225
Théron, Roi d'Agrigente, vainqueur à la course des Chars & célèbré par Pindare, 85
Thesmophories (les), Fêtes en l'honneur de Cérès, 131
Thespis, premier Poète Tragique Grec, particularités de sa Vie, 189. Comment il fit faire un pas à la Tragédie, *Ibid.* Il est repris par Solon, & pourquoi, *Ibid.* & 190
Tlépolemies (les), Fête célébrée dans l'Isle de Rhodes, 132
Trachiniennes (les), Tragédie de Sophocle. Sujet & Analyse de cette Pièce, 274 & *suiv.*
Tragédie (la) son origine, 186. Sa marche jusqu'à Thespis, 188
Tropkonius Deus, Tragédie de Céphisodore, 192

X.

Xénophon d'Agrigente, Célébré par Pindare, 98
Xiſtarque, Intendant des Jeux, ses fonctions, 35

Fin de la Table du premier Volume.

SECOND VOLUME.

A.

Achée Poète Tragique, 353
Alceſte, Tragédie d'Euripide, Analyſe de cette Pièce, 322 & *ſuiv.* Monument ancien qui indique le dénouement, *Ibid.* Morceau traduit par M. de la Harpe, 330. Jugement de cette Pièce, 240
Alcmene de Mégare, Poète Tragique, 364
Alexandre d'Etolie, Poète Tragique, 364
Andromaque, Tragédie d'Euripide. Sujet & Analyſe de cette Pièce, 245 & *ſuiv.* Jugement de cette Tragédie comparée avec celle de Racine, 254 & *ſuiv.*
Antiphon, Poète Tragique, 359
Ariſtarque, Poète Tragique, 352

B.

Bachantes (les), Tragédie d'Euripide. Sujet & Analyſe de cette Tragédie, 256 & *ſuiv.* Jugement de cette Pièce, 265. Figures d'un Bachant & d'une Bachante, 256. Explication de ces figures, 259

C.

Carcinus, Poète Tragique, deux du nom, 354
Chérémon, Poète Tragique, 363
Chéréphon, Poète Tragique, 353
Cléophon, Poète Tragique, 364
Cyclope (le), Pièce Satyrique d'Euripide. Analyſe de cette Pièce, 173 & *ſuiv.* Sentimens ſur le Cyclope d'Euripide, 193

Denis,

D.

Denis, Tyran de Sicile, il fit des Tragédies, 355
Dicéogène, Poète Tragique, 361
Diogène, surnommé *Œnomaus*, Poète Tragique, deux du nom, 360

E.

Electre, Tragédie de Sophocle. Plan & Analyse de cette Tragédie, 17 *& suiv.* Morceaux de cette Pièce, traduits en vers par M. de la Harpe, 21, 22, 23 & 33. Jugement de cette Tragédie, 39
Electre, Tragédie d'Euripide. Exposition & Analyse de cette Pièce, 41 *& suiv.* Jugement de cette Pièce comparée avec celle de Sophocle, 49
Eschine, Orateur & Poète Tragique, 364 *& suiv.*
Euripide, son Portrait 5. Sa Vie, *Ibid. & suiv.* Sa retraite en Macédoine, 10. Sa Mort, *Ibid. & suiv.* Son Epitaphe, 13. Innovation qu'il fit à la Tragédie, 16. Ses Tragédies, 41 *& suiv.* Il y eut un autre Poète du même nom, 352

F.

Faunes, ils sont les mêmes que les Satyres, 143

H.

Hécube, Tragédie d'Euripide. Sujet & Analyse de cette Pièce, 199 *& suiv.* Morceaux traduits en vers par M. de la Harpe, 202, 204, 208. Jugement de cette Pièce, 214
Hélène, Tragédie d'Euripide. Sujet & Analyse de cette Tragédie, 297 *& suiv.* Comment on doit l'apprécier, 310
Héraclides (les), Tragédie d'Euripide. Sujet & Analyse de cette Tragédie, 282 *& suiv.* Jugement de cette Pièce, 297

Hercule furieux, Tragédie d'Euripide. Sujet & Analyſe de cette Tragédie, 282 *& ſuiv.* Comment on doit l'apprécier, 290

Hyppolite, Tragédie d'Euripide. Sujet & Analyſe de cette Tragédie, 50 *& ſuiv.* Morceaux imités d'Euripide par Racine, 53, 54, 58 & 61. Succès de cette Pièce, & comment on doit l'apprécier, 66 *& ſuiv.*

I.

Ion, Tragédie d'Euripide. Expoſition du Sujet & Analyſe de cette Pièce, *& ſuiv.* Jugement de cette Pièce, 322

Iphigénie en Aulide, Tragédie d'Euripide. Analyſe de cette Pièce où l'on voit pluſieurs Morceaux que Racine a imités du Poète Grec, 69 *& ſuiv.* Jugement de cette Pièce, 98

Iphigénie en Tauride, Tragédie d'Euripide. Expoſition du Sujet, 99. Son Analyſe, 100 *& ſuiv.* Morceaux imités d'Euripide, par M. de la Touche, 101, 105, 106 & 109. Jugement de cette Pièce comparée avec celle de M. de la Touche, 121

L.

Longin, ſon ſentiment ſur Euripide, 140

Lycophron, Poète Tragique, 368

Lyſippus, Poète Tragique, 368

M.

Maſques, deſſins des Maſques des Anciens, 159. Diſſertation ſur ces Maſques, où l'on traite de leur origine & de leur différence, *Ibid. & ſuiv.*

Médée, Tragédie d'Euripide. Expoſition du ſujet de cette Tragédie, 230. Son Analyſe, 232 *& ſuiv.*

Mélanthius, Poète Tragique, 361

Mélitus, Poète Tragique, 359

Mimes, Pièces Théâtrales des Grecs, en quoi elles conſiſtaient, 194 & 195

N.

Néanthés, Poète Tragique, 363
Néarchus, Poète Tragique, *Ibid.*
Néophon, Poète Tragique, *Ibid.*
Nicomaque, Poète Tragique, deux du nom, 355
Nomenclature des Poètes Tragiques Grecs, contemporains d'Euripide ou qui ont vécu après lui, 352 & *suiv.*

O.

Oreſte, Tragédie d'Euripide. Sujet & Analyſe de cette Tragédie, 122 & *ſuiv.* Jugement de cette Pièce, 139

P.

Pan, ſon origine, 143 & *ſuiv.* Les Pans ſont les mêmes que les Satyres, *Ibid.*
Philiſcus, Poète Tragique, 367
Philoxène, Poète Tragique, 356
Phœniciennes (les) Tragédies d'Euripide. Sujet de cette Tragédie, 215. Son Analyſe, 216 & *ſuiv.* Jugement de cette Pièce, 229 & 230
Polyide, Poète Muſicien, 360

R.

Rhéſus, Tragédie d'Euripide. Sujet & Analyſe de cette Tragédie, 272 & *ſuiv.* On ſoupçonne qu'elle eſt fauſſement attribuée à Euripide, 281

S.

Sacas, Poète Tragique, 368
Satyrique (genre), 142 & *ſuiv.* Origine des Pièces Satyriques, 147 & *ſuiv.* Ce qu'étaient les Satyres chez les Romains, 152 & *ſuiv.*
Satyres, ce qu'étaient les Satyres, 142 & *ſuiv.*
Silenes, ils ſont les mêmes que les Satyres, 145

Sophocle, il y a eu deux Poètes de ce nom, tous deux neveux du célèbre Sophocle, 352
Soſiclès, Poète Tragique, 368
Soſithée, Poète Tragique, 367
Spintharus, Poète Tragique, 361
Sthénélus, Poète Tragique, 355
Suppliantes (les), Tragédie d'Euripide. Sujet & Analyſe de cette Tragédie, 266 *& ſuiv.* Jugement de cette Pièce, 271
Sylvain, ſon origine, 146

T.

Théocrinès, Poète Tragique, 368
Théodecte, Poète Tragique, 361
Timéſithée, Poète Tragique, 360
Troyennes (les), Tragédie d'Euripide. Sujet & Analyſe de cette Tragédie, 341 *& ſuiv.* Jugement de cette Pièce, 350

Fin de la Table du ſecond Volume.

TROISIÈME VOLUME.

A.

Acharniens (les), Comédie d'Ariſtophane. Tableau de la ſituation d'Athènes, alors qu'on donna cette Comédie, 28 *& ſuiv.* Analyſe de cette Pièce, 32 *& ſuiv.*
Adelphes (les), Comédie de Ménandre, 264
Alcibiade, Général Athénien. Il eſt accuſé d'impiété & forcé de quitter ſa Patrie pour paſſer chez les Lacédémoniens, 149 *& ſuiv.*
Alexis, Poète Comique, 277
Amepſias, Poète Comique, 16
Amphis, Poète Comique, 259

Anaxilas, Poète Comique, 258
Anaxippe, Poète Comique, 280
Anonyme, réponſe à une lettre Anonyme, 341 *& ſuiv.*
Antiphanés, Poète Comique, 17
Apollodore, Poète Comique, 279
Apollophanès, Poète Comique, 17
Archedicus, Poète Comique, 281
Ariſtomene, Poète Comique, 278
Ariſtonyme, Poète Comique, 279
Ariſtophane, Poète Comique, ſon Portrait, 22. Sa Vie, *Ibid. & ſuiv.* Sa Mort & ſon Epitaphe, 24. Sentimens différens ſur cet Auteur, *Ibid. & ſuiv.*
Ariſtote, ſon Portrait, 291. Sa Vie, *Ibid. & ſuiv.* Sa Mort, 298. Coup-d'œil ſur ſa Poétique, 301 *& ſuiv.*
Arréphores (les), Comédie de Ménandre, 264
Avantages des Chœurs des Anciens, 282 *& ſuiv.*
Augéas, Poète Comique, 258
Autocratès, Poète Comique, 281

C.

Cantharus, Poète Comique, 258
Chevaliers (les), Comédie d'Ariſtophane, 45 *& ſuiv.* But de cette Pièce, 47 & 61
Chœurs des Anciens, leurs avantages, 282 *& ſuiv.*
Chionidès, Poète Comique, 15
Cléarchus, Poète Comique, deux du nom, 256
Collier (le) Comédie de Ménandre, 267
Comédie, ſon origine & ſes progrès, 4 *& ſuiv.* Sa diviſion en vieille, moyenne & nouvelle, 8. Réflexion ſur la vieille Comédie, 216 *& ſuiv.* Changemens aſſignés à la Comédie moyenne, 223 *& ſuiv.*

Comiques (Poètes), qui ont précédé Aristophane, 14 *& suiv.*
Ses contemporains ou ceux qui l'ont suivi, 250 *& suiv.*
Contemporains de Ménandre, ou ceux qui ont vécu après lui, 277 *& suiv.*
Cratinus, Poète Comique, 18

D.

Dacier (Madame), son sentiment sur Aristophane, 25
Damoxene, Poète Comique, 257
Dexicrate, Poète Comique, *Ibid.*
Dicélies, espèces de Farces, 10
Dioclès, Poète Comique, 18
Dioxippe, Poète Comique, 281
Diphile, Poète Comique, 278
Dyscole (le) ou l'homme de mauvaise humeur, Comédie de Ménandre, 265

E.

Enfant supposé (l'), Comédie de Ménandre, 268
Ennemi des Femmes (l'), Comédie de Ménandre, 266
Epicharme, Poète Comique, 14
Epicrate, Poète Comique, 281
Epinicus, Poète Comique, *Ibid.*
Evangelus, Poète Comique, *Ibid.*
Eubulus, Poète Comique, 254
Eudoxe, Poète Comique. 259
Eupolis, Poète Comique, 20 *& suiv.*

F.

Fêtes de Cérès & de Proserpine (les), Comédie d'Aristophane. Sujet & Analyse de cette Pièce, 185 *& suiv.*
Fragmens de Ménandre, 264 *& suiv.*

G.

Grenouilles (les), Comédie d'Ariſtophane. Sujet de cette Pièce, 195. Son Analyſe, 196 & *ſuiv.* Succès de cette Pièce, 202

Gueſpes (les), Comédie d'Ariſtophane. Sujet de cette Comédie, 96. Son Analyſe, 97 & *ſuiv.* Morceaux imités d'Ariſtophane, par Racine dans ſes Plaideurs, 97, 98. 108, 110, 113 & 116

H.

Harangueuſes (les), ou l'aſſemblée des femmes, Comédie d'Ariſtophane. Sujet & Analyſe de cette Pièce, 203 & *ſuiv.* Son but, 214

Héniachus, Poète Comique, 256

Hermippe, Poète Comique, 250

Hilarodie, ou Hilaro-Tragédie, eſpèce de Drame, 12 & *ſuiv.*

Homère, Poète Grec, ſa Vie, 332 & *ſuiv.* Sa Mort & ſon Epitaphe, 340

I.

Jérome, Poète Tragique, 38

Joueur d'Inſtrumens (le), Comédie de Ménandre, 266

Iphigénie en Tauride, Opéra, réflexions ſur cet Opéra, 316 & *ſuiv.*

L.

Lycon, Poète Comique, 258

Lycus, Poète Comique, 16

Lyncée, Poète Comique, 278

Lyſimaque, Poète Comique, 280

Lyſiſtrata, Comédie d'Ariſtophane. But & Analyſe de cette Pièce, 193 & *ſuiv.*

M.

Machon, Poète Comique, 281
Magnès, Poète Comique, 6
Magodies, genre de Farces, 12
Ménandre, surnommé Prince de la nouvelle Comédie. Son Portrait, 261. Sa Vie, *Ibid. & suiv.* Sa Mort & son Epitaphe, 263. Ses Fragmens, 264 *& suiv.*
Ménécrate, Poète Comique, 280
Métagène, Poète Comique, 281
Mimes, sorte de Pièces libres, 10
Mnésimaque, Poète Comique, 258
Mœurs, Imitation des Mœurs, 320 *& suiv.* Mœurs de l'âge, 324. Mœurs du sexe, 327, Mœurs de la condition, 330. Mœurs du pays, 331
Moyenne Comédie, Changemens assignés à la Comédie moyenne, 223 *& suiv.*
Mylos, Poète Comique, 281
Myrtile, Poète Comique, 250

N.

Nausicrate, Poète Comique, 281
Nicophron, Poète Comique, 250
Nicostrate, Poète Comique, 255
Nomenclature des Poètes Comiques, 14 *& suiv.* 150 *& suiv.* 277 *& suiv.*
Nuées (les), Comédie d'Aristophane, Sujet de cette Pièce, 63 *& suiv.* Son Analyse, 70 *& suiv.* Effet qu'elle produisit, 95

O.

Oiseaux (les) Comédie d'Aristophane, Tableau de la situation d'Athènes lorsqu'on joua cette Comédie, 148 *& suiv.* Son Analyse, 153 *& suiv.*

Ophélion, Poète Comique, 255
Oſtraciſme, en quoi il conſiſtait, 113 *& ſuiv.* Son Inſtitution, 120. Quand & pourquoi il fut aboli, 123

P.

Paix (la), Comédie d'Ariſtophane, quel en eſt le ſujet, 125. Son Analyſe, 126 *& ſuiv.*
Pétaliſme, inſtitution des Syracuſains, 124
Phallus, ce que c'était, 11
Phalliques (Fêtes), leur établiſſement, *Ibid.*
Phénicidès, Poète Comique, 257
Phérécrate, Poète Comique, 252
Philémon, Poète Comique, 259 *& ſuiv.*
Philonidès, Poète Comique, 19
Philoſtephanus, Poète Comique, 288
Phormus, Poète Comique, 15
Phrynique, Poète Comique, 16
Platon, Poète Comique, 18
Platon, le Philoſophe, ſon ſentiment ſur Ariſtophane, 27
Plutarque, ſon ſentiment ſur Ariſtophane, 26
Plutus, Comédie d'Ariſtophane. A quel genre appartient cette Comédie, 226. Son Analyſe, 228 *& ſuiv.*
Poètes, Voyez Comiques.
Poétique, coup-d'œil ſur la Poétique d'Ariſtote, 301 *& ſuiv.*
Polyeucte, Poète Comique, 280
Poſidippe, Poète Comique, *Ibid.*

R.

Rapin (le père), comment il apprécie Ariſtophane, 24
Réflexions ſur la vieille Comédie, 216 *& ſuiv.*
Rhinton, Auteur d'une eſpèce de Drames, 13

S.

Scélérias, Poète Comique, 280
Socrate, il devient, à l'inſtigation de ſes ennemis, le ſujet de la Comédie des Nuées, 63. Epoque de ſa Mort, 66
Sopater, Poète Comique, 256
Sophile, Poète Comique, 257
Stephanus, Poète Comique, 278
Strattis, Poète Comique, 250 *& ſuiv.*
Suſarion, le plus ancien Poète Comique, 14

T.

Téléclide, Poète Comique, 250
Théopompe, Poète Comique, 254
Timoclès, Poète Comique, 279
Timocréon, Poète Comique, 19
Trophonius, Comédie de Ménandre, 268

V.

Vieille Comédie, Réflexions ſur ce genre de Comédies, 216 *& ſuiv.*

X.

Xénarque, Poète Comique, 255

Fin de la Table des Matières des trois premiers Volumes.

Universitas
BIBLIOTHECA

FAUTES oubliées dans l'Errata des trois premières Parties.

Première Partie.

PAGE 25, ligne 7, Dyliens, *lisez* Pyliens.
P. 31, ligne 19, 13e. Elégie, *lisez* 12e.
P. 38, ligne 24, Philopœmès, *lisez* Philopœmen.
P. 56, ligne 3, des Discoboles ou des Sauteurs, *lisez* & des Sauteurs.
P. 60, ligne 13, alteres, *lisez* haltères.
P. 71, ligne 8, Antolycus, *lisez* Autolycus.
P. 86, ligne 26, les hommages de l'immortalité, *lisez* honneurs.
P. 87, ligne 14, Theſſandre, *lisez* Therſandre.
Idem. ligne 17, dans les travaux de la Grèce, *lisez* de la guerre.
P. 93, ligne 14, tous les ans, *lisez* tous les quatre ans.
P. 98, Ode Iſthmique à Xénophon, *lisez* Xenocrate.
P. 99, ligne 17, Micomaque, *lisez* Nicomaque.
P. 114, ligne 11, & 27, Lucius, *Lisez* Lucien.
P. 122, ligne 23, Epopten, ou Ephorus, *lisez* Epoptæ, ou Ephori.
P. 124, ligne 25, Plutarque, *lisez* Alcibiade, ſelon Plutarque & Pauſanias.
P. 128, ligne 25, βρ. ις, *lisez* βρις.
P. 131, ligne première, Phaleſe, *lisez* Phalère.
P. 134, ligne 2, Thingélion, *lisez* Thargélion.
P. 175, ligne 25, Trivia, *lisez* τριμορφος.

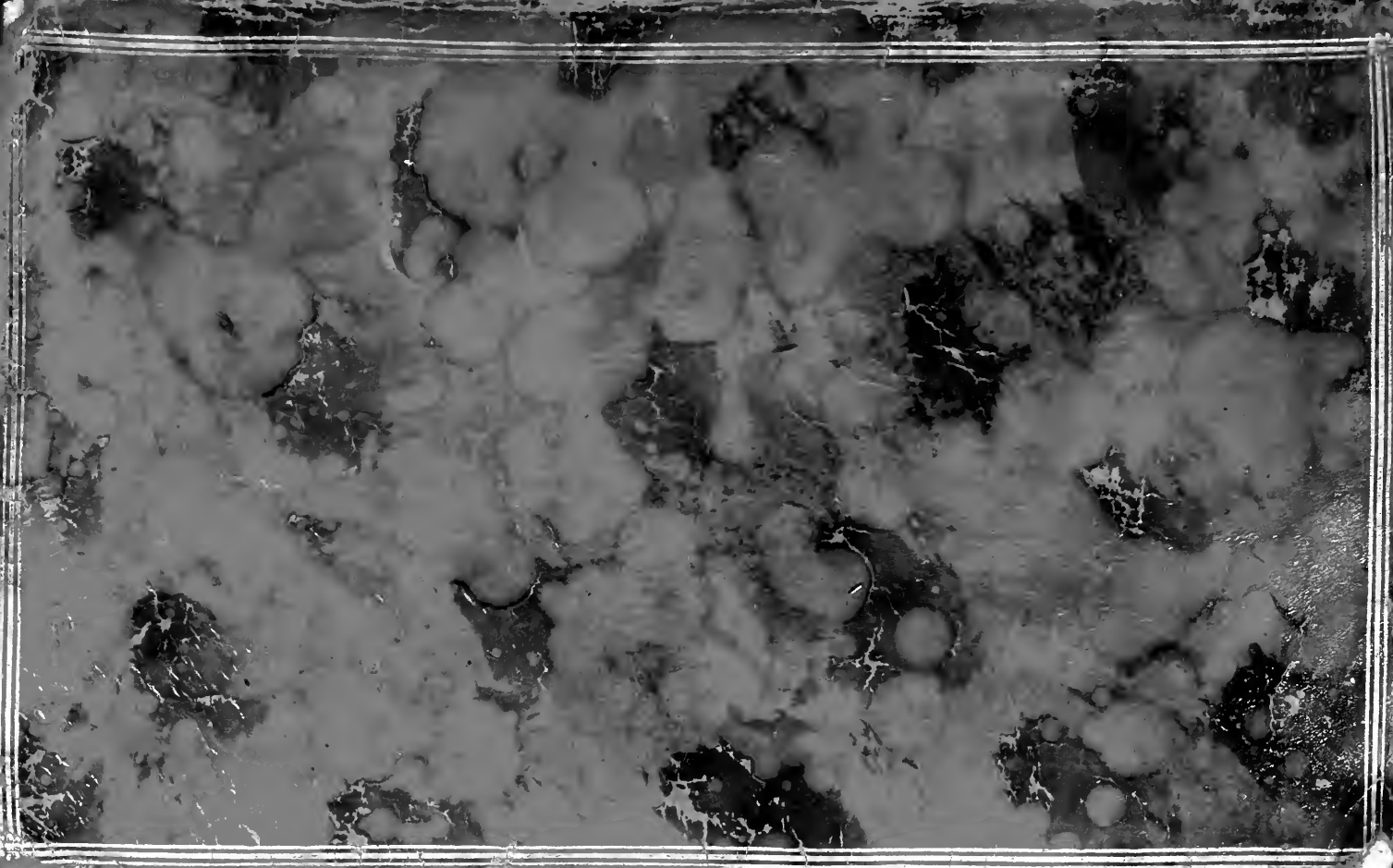
Seconde Partie.

P. 191, ligne 26, Endymiona, *lisez* Endymion.
P. 202, ligne 15, l'hyporchématrie, *lisez* l'hyporchématique.
P. 204, ligne 20, ſe mit à chanter, *lisez* à danſer.
P. 222, ligne 6, palpita, *lisez* pulpita.
P. 238, ligne 11, c'eſt ainſi que Longin, *lisez* Boileau.
P. 265, ligne 22, Clytemneſtre, *lisez* Hypermneſtre.
P. 281, ligne 8, le lion de Némée, *lisez* d'Erymanthe.
P. 294, ligne 4, Longin, *lisez* Boileau.

Première Partie du ſecond Volume.

P. 4, ligne 18, comme le dit Horace, *lisez* Boileau.
P. 7, ligne 20, leçons de morale de Sophocle, *lisez* de Socrate.
P. 93, ligne 9, qu'il a promis aux Atrides, *lisez* aux Grecs.
P. 152, ligne 9, Emmius, *lisez* Ennius.
P. 175, ligne 18, Ethna, *lisez* Etna.

ERRATA de la seconde Partie du troisième Volume.

PAGE 245, ligne 19, des victmes, *lisez* des victimes.
P. 259, ligne 14, contemporains, *lisez* contemporain.
P. 276, ligne 5, si un droit vous a garanti, *lisez* si un Dieu vous a garanti.
P. 294, ligne 21, ait osé chassé, *lisez* ait osé chasser.
P. 321, ligne 4, celles qu'ils, *lisez* celles qu'il.

De l'Imprimerie de CLOUSIER, rue Saint-Jacques. 1779.